

Ne pas parler de poésie

© cycle été 2024 de Tiers Livre
tous les textes restent propriété de leurs
auteurs

Piero Cohen-Hadria

Ne pas parler de poésie

du provisoire qui dure

TABLE	DES	CHAPITRES
Rome première heure		6
DESCRIPTION		19
et puis SITUATION		21
CHERCHER		24
LES UNS ET LES AUTRES		27
LES DEUX SEULS		31
Ne pas parler de poésie		37
...		

Rome, première heure

De ce côté-ci de l'histoire, ils sont pour cette occasion, une douzaine – huit hommes quatre femmes. Ce sont gens de peu : artisans, ouvriers, étudiants ; jeunes, à peine vingt trois ans, deux ont passé les trente ans. Idéalistes sans doute. Faire le compte de ceux qui tirent et tuent (quatre) et de celles qui font à manger cousent des galons et arrêtent ou indiquent la circulation, donnent une image présentable au monde ; ceux et celles qui conduisent, qui font attention, ne se laissent pas distraire. Revenir à ces années-là, dites rouges (employer ici cet adjectif est préférable à ce mot qui, pour le monde des vainqueurs qualifiant par là ces années, indique un métal qu'on ne citera pas, numéro atomique quatre-vingt deux, le plus lourd des éléments stables et qui métaphoriquement indique la composition des projectiles qui tuent) dites rouges donc par l'un des protagonistes (leur chef si ce substantif peut avoir un sens : tout est discuté, relu réécrit mis aux voix, rediscuté encore – une organisation peut-être transverse – peut-être : pour cette opération, il est leur chef). Mario. Ils ont une façon d'opérer qui, elle aussi, garde son originalité – le parti pris de ne pas blesser ou atteindre quelqu'un qui ne serait pas ciblé dans leurs objectifs, par exemple. Une espèce de moralité ou d'éthique : c'est la guerre, c'est vrai pour eux comme pour leurs ennemis, armée et offensive, c'est vrai aussi. Il y a quelque chose qui indique cependant qu'on se bat – car on se bat – pour une espèce de bien commun. Tout au long de cette exploration, et encore maintenant parce qu'elle n'est pas close,

demander et questionner les faits, se questionner sur ce qui aurait pu advenir si, omettant le commandement presque suprême de l'interdit de tuer, on avait soi-même été pris dans les rets de cette lutte à mort contre le pouvoir et l'État, ces idées qu'on défendait alors - on avait le même âge - aussi, où la lutte s'identifiait peut-être à celle des parents contre le fascisme, les chemises brunes, les ignobles et les fourbes. Une organisation clandestine, où peu se connaissent entre eux, où chacun et chacune porte un autre nom, un autre costume, d'autres traits même que ceux auxquels eux-mêmes sont habitués : se cacher toujours, prendre d'autres chemins, circuler mais pas après neuf heures du soir et être aidés, partout par des camarades mais aussi par des passants ou des inconnus (parfois aussi trahis) par des autres dissemblables peut-être mais partageant quelque chose comme, sinon une utopie, au moins une croyance en quelque chose de meilleur et de partagé. Ainsi que l'espoir dans le fait que la fin justifiera les moyens. Mais non. Jamais.

La veille, leur chef avait fait le tour des lieux et des gens. On avait cru se faire découvrir via Brunetti en crevant les quatre pneus de la camionnette (Ford, Transit, blanche) du fleuriste qui, le matin partait pour son stand au coin des rues Fani et Stresa : il ne fallait pas qu'il s'y trouve et écope d'une balle perdue. Le matin même, l'un d'entre eux, leur chef, Mario donc, avait fait le tour des lieux et des gens : les voitures (la noire et la blanche) dans la cour, la rue, les angles, le bouquet de fleurs, les voitures garées ici là ailleurs et tout était en place, il serait bientôt huit heures et demie - il n'avait pas dormi de la nuit ; pour les autres il en avait été de même, on sait que lorsque l'un d'entre eux, vêtu de son uniforme bleu et galonné était parti de la maison, il avait dit à

sa compagne et son amie, un « on se revoit tout à l'heure » et qu'il s'en était allé – dix kilomètres plus au nord, en autobus sans doute. Tout le monde était prêt, la peur au ventre et le courage de la foi, il y avait de l'aveuglement, beaucoup, de la tension et de l'énergie, des doutes et des luttes, il devait y avoir aussi un peu de conscience (rassure-moi), celle de commettre quelque chose, une action, de guerre certes, violente difficile à coordonner organiser mettre en place, une seule action dure offensive et déterminée, qui sans doute jamais ne se réparerait mais porterait ses fruits. Le passage, cependant, sans qu'on le sache encore et en quelques secondes, de la vie à la mort de cinq hommes. Au moins. L'espoir les animait-il, en un monde meilleur, de partage et d'amour ?

Ce matin-là, pour lui, n'est pas exactement semblable à tous les autres – il y a une différence de qualité : quelques jours auparavant (on est le 16, ça a eu lieu le 11) il s'est mis d'accord avec son homologue du parti communiste et tous les membres des autres partis de l'alliance en sont eux-aussi tombés d'accord. La veille au soir même, avec ses deux adjoints, il a encore réglé les détails de la présentation de ce matin. Il ne lui reste plus qu'à faire valider par un vote l'hypothèse et tout sera en place – enfin : ce sera chose faite à onze heures. Voilà plusieurs années qu'il travaille à ce rapprochement intitulé par les journaux « compromis historique ». Pour le moment, il est huit heures et quart. On ne saurait dire si la chemise, blanche, qu'il endosse sur son tricot de peau a été repassée par Eleonora (son épouse) ou plus certainement par une femme de chambre ou

une bonne à tout faire. La cravate est foncée, il la noue, il s'est rasé, coiffé (ses cheveux sont courts presque crépus drus ondulés, il a sur le côté gauche du crâne une espèce de mèche blanche – c'est à cause de cette mèche de cheveux presque blancs que l'opération a été intitulée Fritz : vu d'ici, je dois dire que je ne vois pas le rapport, parce que Fritz comme qui ? référence à quelle Allemagne, quel personnage ? – il a soixante et un ans, il est dans la force de l'âge et de la sagesse – cette force qui commence peut-être à l'abandonner – il est grand-père et adore son petit-fils). Luca, c'est le prénom du petit. Il a pris quelques médicaments (probablement un calmant léger), bu un café peut-être fort et serré, la veste de son costume foncé et ses divers cartables (il en a quatre ou plus sûrement cinq qu'il emporte avec lui partout et n'importe où, dans ses déplacements (certains sont probablement déjà dans le coffre de la voiture noire qui l'attend en bas) – il se déplace souvent, mais moins que lorsqu'il était ministre des affaires étrangères : c'est un poste qu'il a occupé pendant 7 ou 8 ans, où il s'est familiarisé avec ses homologues, notamment l'étazunien Kissinger qu'il ne peut pas supporter – c'est un sentiment réciproque). En bas de la maison (un immeuble cossu de trois étages, dans la banlieue nord) attendent, dans la cour, les deux voitures – la noire donc, à l'arrière de laquelle il va s'asseoir (Fiat 130) et la blanche de son escorte (Alfetta). Au volant de la noire, Domenico, quarante quatre ans, chauffeur de l'onorevole depuis une vingtaine d'années. Je pense qu'Aldo est assis derrière Domenico. À la place du mort, Oreste (cinquante deux ans, garde du corps). Ces deux hommes sont presque devenus des amis du président : autant qu'on peut l'être avec quelqu'un de cette autorité, position ou

posture. Il se peut que l'un d'entre eux soit monté chercher Moro (il vit au troisième étage), et prendre ses cartables. Je suppose. Dans l'Alfetta blanche des carabinieri, ils sont trois, deux policiers aguerris, Raffaele et Giulio, et un jeune homme depuis deux ans dans la police, Francesco. D'ici une demi-heure, ces cinq hommes seront morts. Il doit être huit heures et demie, neuf heures moins vingt peut-être et les deux voitures sortent sur la rue et prennent à droite. Les chauffeurs conduisent rapidement, comme toujours, mais prennent aussi le même chemin, le même qui, comme toujours, les mènent du domicile de Moro à l'église dans laquelle, chaque matin où il est à Rome, il va prier – ou assister à la messe – car c'est un homme pieux, chrétien et démocrate. Depuis toujours, c'est un homme pieux : depuis ses jeunes années d'études, à Bari, où il apprend le droit et fait partie des jeunesses catholiques : c'est dans ces instances d'ailleurs, la fédération des universitaires catholiques italiens, qu'il fait la connaissance de Giovanni Battista Montini qui a près de vingt ans de plus que lui. Ils sont amis, ce qui sera démenti par la suite par les agissements de celui qui se fera appeler Paul six – c'est le 21 juin 1963, que fumée blanche à l'appui, Giovanni Battista succédant au vingt-troisième Jean, deviendra le deux cent soixante deuxième pape de l'église apostolique et romaine. Au moment où se déroulent les faits qu'on raconte ici, c'est un homme malade (il mourra en août de cette même année 78) mais je ne pense pas que cette maladie puisse en quoi que ce soit excuser la trahison qu'il commettra envers son ami, vers la fin du mois d'avril. Rien n'excuse la trahison, quand même elle serait courante quotidienne ordinaire chez les rois comme chez les gueux. Tous les jours donc, les deux autos se garent

devant cette église, piazza Santa Chiara, moderne ronde de briques rouges, tandis que sur cette place très animée le matin, des enfants courent et vont à l'école. Les deux voitures ont été repérées quelques mois plus tôt par hasard (on ne surveillait pas spécialement Moro, et en tout cas pas plus que Fanfani ou Andreotti, qui eux étaient davantage protégés et vivaient au centre de Rome, donc étaient moins faciles à enlever) : on a reconnu le président du parti, on a fait mention de l'attente du garde du corps et du chauffeur à l'entrée de l'église, tandis que l'escorte de la voiture blanche, elle, attend assise dans l'auto, on a envisagé de mener l'opération dans cette église-même, en sortant par l'arrière tout en maîtrisant les trois hommes de la voiture blanche et les autres gardes du corps. Cette éventualité a été abandonnée : trop de monde, trop de mouvements, trop de risques de blesser ou tuer des innocents. Moro sortirait de l'église, ce jeudi matin-là, ce serait une fin d'hiver il ferait encore frais, au mois de Mars, presque froid. Mais ce n'est pas un jour comme les autres. On ne sait guère à quoi il pense – à quoi pense un humain lorsqu'il prie ? S'adresse-t-il à son dieu ? Lui propose-t-il des éventualités ? Lui demande-t-il des faveurs ? Le remercie-t-il de la place occupée, des joies et des réussites ? Il est assis dans cette voiture noire, elle a démarré très rapidement, pris le même chemin que d'habitude, très rapidement, respectant le code de la route au cordeau arrêts aux feux rouges et aux stops, pas de lumière clignotante, pas de sirène mais juste une conduite pour des personnages pressés qui n'ont pas de temps à perdre. Dans les semaines précédentes, Moro a demandé une escorte plus fournie qui lui a été refusée par l'État ; cependant les attentats sont

pléthore contre le système en place mais aussi en sa faveur ménageant ce qui fut nommé « stratégie de la tension » laquelle a été tout autant responsable de l'attentat de la banque nationale pour l'agriculture à Milan, sur la piazza Fontana en 1969 (12 décembre, 16 morts et 88 blessés), qu'elle le sera, dans deux ans, de celui à la gare de Bologne, en plein départ en vacances, en 1980 (2 août, 85 morts plus de deux cents blessés). Des attentats aveugles, qui tuent non pas nécessairement des innocents mais n'importe qui, passant par là, au hasard : faits pour tuer détruire terroriser. C'est contre cette « stratégie » abjecte aussi que Moro se bat et c'est probablement une des raisons qui motivent le refus d'une escorte plus importante : pour ces gens-là, n'être pas avec eux signifie être contre eux. Un convoi minimum donc, mais des personnages en uniformes et un homme aux cheveux gris, assis à l'arrière de cette Fiat 130 noire et cossue qui ouvre la marche. Les chauffeurs ne voient pas la jeune fille en scooter, un bouquet de fleurs dans son portebagage qui, loin devant eux, a démarré dès qu'elle a aperçu au loin les deux voitures qui roulent rapidement vers elle : elle prend à droite la via Mario Fani rapidement, elle-aussi. Rita. Ou Marzia (nom de guerre). À son passage démarre une voiture, blanche, Fiat 128, qui porte une plaque du corps diplomatique. Au volant Mario. Il est à peu près neuf heures du matin, et à cette heure-là, les rues sont un peu encombrées, la circulation commence à être légèrement entravée. La 128 blanche double une petite Fiat 500 a précisé le conducteur, le convoi la suit et double aussi la petite auto mais ne peut doubler cette auto blanche du corps diplomatique qui ne va pas lentement, non, mais qui prend à peine son temps. Il y a là à quelques dizaines de mètres

le croisement de la via Stresa, et un stop. La voiture blanche du corps diplomatique freine, le convoi fait de même. Sur le côté gauche de la via Mario Fani, non loin du stop qui marque le croisement avec la via Stresa, un peu cachés par une haie de troènes, quatre pilotes de ligne dans leurs beaux uniformes bleu et doré attendent l'autobus qui devrait passer les chercher pour les déposer à l'aéroport de Fiumicino, ils patientent. La première voiture blanche freine et s'arrête. Derrière elle, les deux autos freinent et s'arrêtent, elles aussi. À l'arrière de la voiture noire, il se peut qu'Aldo lise quelque chose, il se peut qu'il tourne la tête vers ces quatre pilotes de ligne qui vont bouger dans la seconde : deux d'entre eux iront vers l'Alfetta blanche de l'escorte, les deux autres vers la grosse auto noire. Il se peut qu'il ne voie rien. Qu'il pense ou rêve. Cependant, dans les trente à cinquante secondes qui vont suivre, les quatre pilotes de ligne auront sorti de leur si beaux uniformes des armes (des mitraillettes, dont une Zerbino d'avant guerre qui s'enraye presque immédiatement, et un M12) et fait feu sur les gardes assis à l'avant de la voiture de Moro, et sur ceux de l'Alfetta blanche. Deux autres personnes armées et cagoulées arrêtent les voitures au croisement de la via Fani, une autre celles de la via Stresa. Dans la voiture noire, le garde du corps Oreste meurt immédiatement en tentant de protéger Aldo Moro qui ne s'est pas baissé, le conducteur Domenico, après avoir tenté une manœuvre, meurt lui aussi. Le pied du chauffeur de l'Alfetta a lâché l'embrayage, l'homme vient de mourir, la voiture emboutit la Fiat de Moro, celle du corps diplomatique a les freins bloqués. Derrière, près de l'Alfetta, une autre défaillance d'une des mitraillettes des faux pilotes de ligne permet à Francesco de sortir

de la voiture, il est abattu d'un coup de pistolet, il gît sur l'asphalte, les bras en croix. Le conducteur de la Fiat du corps diplomatique porte maintenant une cagoule et descend ouvre la porte arrière de la Fiat noire ; il prend Moro par le bras, l'emmène vers une autre voiture garée à dix mètres, au coin gauche, sur la via Stresa, l'y fait monter, on lui bande les yeux et on l'allonge pour le dissimuler à l'arrière, sous un plaid entre les sièges avant et arrière. Moro ne bouge pas, ne crie pas, obéit et s'allonge. Probablement frappé de stupeur. Sur les lieux de l'enlèvement, partout du sang, les portes ouvertes, des hommes morts, et partout, du sang. Partout. Quatre vingt onze douilles seront retrouvées sur les lieux. L'un des hommes de la voiture qui va ouvrir la marche dans quelques secondes y monte en portant deux des serviettes de Moro (on restera sans nouvelle des deux (ou trois ?) autres cartables), il en a pris deux donc revient et s'assoit à l'avant de la voiture (une Fiat 132, bleue je crois). À l'arrière un de ses acolytes surveille Moro à qui on a bandé les yeux, maîtrisé et sans doute sous le choc. Comme tous et toutes le sont. Le tout n'a pas duré trois minutes : la voiture s'en va rapidement, une autre voiture la suit et emporte les quatre autres guérilleros. Une autre encore devant ouvre la route. Quelques centaines de mètres plus loin, dans la 132 bleu, on reste très tendus, entre les sièges Moro ne bouge pas, les voitures empruntent des voies qui ne sont pas ouvertes à la circulation, elles passent à l'intérieur de résidences, ressortent ailleurs, puis parviennent sur la piazza Madonna del Cenacolo, où elles s'arrêtent à peine un moment : on se compte, tout le monde est là. Sur la place stationnent une fourgonnette et une petite voiture bleue. On se sépare : les

faux pilotes ont dissimulé leurs costumes et vont partir dans les minutes qui suivent, en train, qui à Turin qui à Milan, chacun de son côté. Les autres, ceux de Rome, s'en vont aussi : pendant ce temps-là, on change Moro de voiture, on l'installe dans une caisse (1,20 mètre de long sur 80 centimètres de large, munie de deux poignées, des trous permettent à l'otage de respirer – ils l'ont fait construire, par un artisan fourgue et avide aux puces de la Suburra – il s'agit du mode opératoire normal pour les enlèvements) à l'arrière d'une fourgonnette Fiat 850 (beige, ancien modèle, aux portes latérales ouvrant de chaque côté pour faciliter le transfert). Au volant toujours le même chauffeur, Mario. Il n'est pas neuf heures dix. Les trois voitures disparaissent, cachées, garées dans un autre quartier. Dans Rome, le standard a sauté du fait des multiples appels donnés par les voisins et les passants de la rue où a eu lieu et la tuerie et l'enlèvement. On n'entend pas encore les hélicoptères ni les sirènes des voitures de police, l'enlèvement n'est pas encore tout à fait connu. Mario ne conduit pas vite se dirige vers le sud. Il est précédé de la Dyane qui protège la fuite. Il semble qu'ils aient alors croisé une voiture de police, toutes sirènes hurlantes, qui courait vers la via Fani. A quelques kilomètres de là, plein sud, dans le parking sous-terrain d'un supermarché Standa de la rue Colle Portuensi, Anna-Laura a conduit et garé sa voiture, une Ami huit break. À son côté Germano, son faux mari. Elle en est sortie et a laissé Germano attendre. Elle est repartie vers la maison qu'elle habite avec lui, le couple y est connu, ils y vivent depuis plusieurs mois. La camionnette Fiat arrive dans ce parking, se gare près de l'Ami 8 : il y a là de nombreuses personnes en train de faire leurs courses, qui manipulent des sacs, des boîtes, des produits –

personne ne fait attention à ces trois jeunes gens (Prospero a rejoint Germano qui attendait, au volant) qui, derrière cette Dyane bleue, portent une caisse assez imposante et la font rentrer dans le coffre de cette Ami 8. Mario prend le volant. Prospero repart à pied. La fourgonnette et la Dyane disparaissent, elles seront abandonnées plus loin, ailleurs. La via Montalcini, où Anna Laura a acheté l'appartement huit mois plus tôt, premier étage, cent mètres carrés – petit jardin – se trouve à moins d'un kilomètre au sud. Quelques minutes plus tard, l'Ami 8 y arrive et Anna-Laura l'attend : elle ouvre la porte du garage, ils vont garer la voiture dans un box, fermé. Ils sortent la boîte imposante, la portent jusqu'à l'ascenseur. Ils montent jusqu'au premier étage, ne croisent personne. Ils ne se parlent pas parce qu'ils doivent se taire, pas un seul mot n'est échangé. Ils entrent, portent la boîte jusque dans le salon où ils ont ménagé une cache derrière la bibliothèque. Ils ouvrent la caisse et font sortir Moro les yeux toujours bandés. Ils l'emmènent dans la cache : deux mètres et demi de long, un mètre de large, un lit, une tablette, un siège de toilette de camping. Seul Mario, avec sa cagoule est entré dans ce qui sera nommé « la prison du peuple ».

Sur le mur du fond est tendue une toile de coton. Y figurent une étoile à cinq branches, jaune, et en majuscules le nom du groupe, Brigade Rosse. Mario enlève le bandeau des yeux de Moro. Il lui dit « Vous savez qui nous sommes ? Oui, répond Moro, je me doutais que c'était vous ». On déshabille le président, on lui fait porter d'autres vêtements. Puis Mario le fait asseoir sur le lit : il le cadre avec son polaroid et prend cette image de lui. Puis il sort : il n'est pas dix heures.

Au mur, derrière Moro, tendu : ce tissu.

Rouge.

Comme les brigades.

Moro restera dans cette cache sans jamais y être découvert ni en sortir jusqu'à la fin et de ce qui sera appelé son procès, et de sa détention, et de sa vie, dans cinquante quatre jours d'ici.

La figure d'Aldo Moro fait partie de cette époque, la fin des années soixante-dix du siècle dernier, laquelle établit le décor d'un projet d'écriture mené depuis bien des années (son titre: « vivre »). Ces années-là correspondent à l'entrée dans l'âge adulte, disons. L'enlèvement et le décès de Moro forment une histoire dont j'ai eu aussi l'ambition (il y a deux ans) de m'emparer pour tenter de mener un travail de culture visuelle (que je continue aussi, parallèlement): la réalité de la vérité de l'existence ou de la réalité de la vie (Moro est vivant sur l'image) d'un otage, une première fois à son arrivée dans la prison du peuple comme on a vu dans cette première heure, puis une seconde après l'illusion d'une divulgation de la (fausse) mort de l'otage: les BR faisaient parvenir des « communiqués » et le 18 avril de cette année-là, un faux « communiqué » (que la presse a improprement intitulé « numéro 7 ») parvient

aux journaux annonçant l'exécution, et l'abandon du corps de l'otage dans un lac (celui de la Duchessa, à quelque soixante kilomètres à l'est de Rome). La photo prise avec un exemplaire du journal « La Repubblica » du lendemain (le 19 avril donc) atteste et prouve que Moro était alors encore en vie. Ce sont des projets et l'opportunité de la création de cette revue (à laquelle je souhaite aussi par là longue vie) qui font que je propose ce texte – le thème retenu y est aussi pour beaucoup – afin probablement (je hais les injonctions, mais je m'en fabrique peut-être une ici) de les faire vivre en leur donnant une existence supplémentaire par cette publication.

1. DESCRIPTION

Une toute petite porte, on ne passe que de travers, cinquante centimètres de large tout au plus – des gonds forts, trois, en bronze on ne doit pas les voir mais ils sont là – un verrou à l'extérieur; dissimulé aussi – on sent bien qu'il s'agit d'une espèce de bricolage, robuste et solide mais fait dans l'urgence, la porte s'ouvre vers l'extérieur – pour entrer, on la tire à soi, on se baisse parce qu'elle ne fait qu'un mètre de haut, elle est en trompe-l'œil, le haut de ce pan de mur est recouvert d'une bibliothèque sur son extérieur – on entre : il s'agit d'un réduit,

c'est sans fenêtre, la lumière électrique tombe d'une lentille collée au plafond, blanche – deux mètres sur un et demi tout au plus – il s'y trouve un lit qui en occupe les trois quarts, un plaid écossais le recouvre : comme on dit, le lit est fait, un oreiller à la taie de couleur – il n'y a rien sur le petit mur face à soi ni sur le suivant en bois où se trouve la porte, close – on n'a nullement cherché à rendre l'endroit esthétique ; c'est trop petit, c'est engoncé, ça va jusqu'au plafond, lui aussi en bois – un bois sec dur brut – tout est brutal – en face une latrine, la lunette fermée, le réservoir de faïence blanche – sur le réservoir, un évier desservi par un même robinet, un gant de toilette, un savon, une petite étagère de bois, un rasoir, un blaireau et du savon à barbe – il est possible qu'on ait posé sur ce mur un petit miroir; sur la tablette un livre aussi, petit, probablement une bible – une espèce de petite tablette qui se replie – le mur en face de soi est brut – il y a une chaise, pliable, posée contre le petit mur sur la gauche et sur ce mur là, un judas – entre le lit et cette chaise, un tas de livres et de papiers le sol en moquette, c'est propre – et là, sur le côté du lit, un petit tabouret, on y a posé des feuilles de papier, tout ça est assez rangé – c'est un moment de la fin du mois d'avril – ça dure depuis le seize du mois précédent, mais ça, ça ne compte pas – le mur du fond est recouvert d'un drap noir sur lequel a été peinte une étoile rouge d'une forme assez bizarre, cinq branche évidées et en lettres majuscules le nom du groupe – agenouillé devant le grand côté du lit, le type a des cheveux gris, assez frisés

ondulés une mèche plus blanche ce n'est pas un vieil homme mais il porte quand même son âge et son histoire, il n'est pas opulent mais tient tout ce petit espace, il est rasé de frais, dans un survêtement de sport dans les rouges et, comme tous les matins, vers sept heures il a joint ses mains devant lui, doigts croisés coudes sur le lit, sur le plaid, la couverture tirée, le lit fait parce que c'est un homme d'ordre, il est à genoux son menton repose sur ses doigts croisés et comme tous les matins, comme tous les jours, les yeux fermés, il prie

2. SITUATION

un truc important mais qui n'en a pas vraiment, d'importance, quelque chose de quotidien qu'on trouverait n'importe où – j'ai refait tourné *Echoes* j'écoutais ça dans la chambre des filles – l'une des deux, celle qui donnait sur la rue (la chambre, pas la fille) – l'autre donnait sur le jardin (mes sœurs étaient deux) – il faut se tenir à une certaine discipline, une certaine distance aussi, faire en sorte que toutes ces choses et tous ces mots, cette suite inutile et interminable de mots ait un sens – une direction : un manager – il ne faut pas trop parler de soi on se révolte on fait ce qu'on veut on s'en fout on va marcher – c'est quand même là et ça attend, ça attend que ça se passe – la petite bible et son papier du même métal, le rasoir, la pierre d'alun sur la petite planchette de bois – je suis allé relire ce parpaing qui donnait dans le toujours il ne m'était pas venu alors la chanson de Chédid, le fils d'Andrée et le père de M – la fête de l'organe se tient début septembre, vaguement le sentiment que c'était la première fois que j'y mettais les pieds, c'était dans un parc où le sol était de cailloux et de poussières, quelquefois d'herbe : je l'ai vu là, ce

Louis – à peu près la même époque : un truc sans importance mais quotidien, un peu comme l'écriture, ce mot là ou un autre, un peu comme la musique, la petite cuillère, le souvenir des jours heureux ou malheureux, on se retrouve seul – un peu comme dans la chanson – j'ai vu passer les quarante-cinq ans l'année dernière (il y en aura cinquante en vingt-huit), la littérature sur le sujet est abondante et grossie sinon grossière sur les aboutissants, il n'y a pas si longtemps deux mois peut-être que j'ai réussi à trouver mettre la main sur le pensum sur le sujet édité par autrement – le truc sans importance (est-ce que je serais encore là pour voir ça ? Il faudrait que je pose des liens et des dates) c'est cette doctrine qui a commencé par foutre en l'air fucking Nicolas deux qui n'y était pas tellement pour grand-chose, on l'a déposé puis tué – pensum c'est à cause que ça a été coordonné par une espèce de prof ou de journaliste ou les deux possiblement de l'école des sciences politiques de la rue saint-guillaume agitée ces temps-ci (ça commence à faire un moment) par les bruits et la fureur de la guerre – quelque chose avec l'école, on pourrait prendre comme truc la langue ou l'orthographe – prendre le communisme comme quelque chose d'important mais qui n'en a pas vraiment, d'importance, quotidien qu'on trouverait n'importe où – un objet transitionnel, cette histoire là, il y a une image où on le voit, Aldo, qui tend la main au secrétaire général du parti, une table les sépare, les deux sourient mais lui ne sourit jamais franchement sur les photos, il y a une petite mention de cette histoire dans le parpaing de toujours – c'est cette question qui revient toujours, pourquoi lui et pas un autre ? cette chanson-là et pas une autre ? cette idée-là comme quelque chose du partage, la nouvelle présidente du Mexique, qui ne figure pas dans les égéries mais la redistribution partielle, le partage, la peste le choléra l'horreur absolue est-ce bien raisonnable d'en faire ce quelque chose d'important qui n'en a pas, d'importance ? La

littérature la musique l'idée ne se mêlent pas de politique quand même tout le serait – j'ai fait tourner Philip Glass puis Moondog pour me souvenir – à la fin du Prisonnier (ce n'est pas celui de lotus sept) le livre de l'une des guerilleros, se trouve un calendrier jour après jour de cette époque-là, cette époque-là, vingt-quatre ans de retour de l'armée grand malade cinq quatre-vingts jours sans trop manger, cinquante-cinq kilos en revenant par le train et la gare du Nord, Compiègne transmetteur comme mon père – la volonté et la force du destin, sachant alors le passage par ce camp de Robert Desnos et de tant et tant et tant d'autres – une doctrine, une doxa, une discipline, une obligation et me revient un film, un jeune type tortionnaire, de la paille sur le sol des palais tsaristes, du sang, un jeune type crâne rasé (ça se dit skinhead) mais blond qui gravit les échelons et se retrouve peut-être bien à un poste élevé – comme les histoires d'amour, ces histoires-là cette histoire-là finit mal en général – je ne sais pas bien, la force du destin ? sans doute n'est-ce pas le lieu, mais ce n'est jamais le lieu la littérature la poésie la chanson l'adoucissement des mœurs – vers les trente ans le tournant de la rigueur : ou alors mettre du piano, cette époque-là, l'Afghanistan pas encore sous la botte, le Viet-Nam et le bonze qui s'immole, la fin des colonies portugaises ces années-là – cette histoire-là, la main tendue, la franchise du sourire du secrétaire général, la réserve du chrétien démocrate en costume foncé – et puis ça a été le mardi, les choses se déroulent toujours à une date, il y a l'acmé, il y a les prolégomènes, il y a les suites – ça rappelle l'amour – nous sommes là, assis devant le monde qui tourne, d'autres se chargent d'en instaurer les règles, les droits et les devoirs, nous sommes là, assis devant nos tables, une musique une chanson une petite musique de nuit – le jour ici c'est la campagne, ça ne devrait pas se dire mais à plus de cinquante pour cent, ici, ça s'est prononcé pour l'ordure – ça ne devrait pas avoir

lieu, et nous sommes assis, à nos tables, devant nos idées nos volontés nos absurdes renoncements, je ne sais pas si j'ai conservé cette image, mais celle où, avec toute sa famille, oui, il se trouve en assez grande tenue avec sur sa petite estrade couverte de satin noir un souverain quand même serait-il pontife, un sixième du prénom, un ami de longue date, qui tout autant que le secrétaire qui sourit franchement sur l'image, tendant la main au-dessus de la table, tout aussi vraiment tout à fait intègre et digne, tout autant le trahira parce que sa vie ne vaut pas une idée – oui, voilà je me souviens, quelque chose sans importance, rien, la vie ne vaut rien chantait doucement Souchon, oui, la vie ne vaut rien rien

3.

Chercher encore (travail en cours)

La chronologie pour en faire un cadre, s'y retrouver – les choses se passent, sa naissance en seize – lire se documenter retrouver retracer – à cette époque-là, le gamin en culotte courte et l'ordure au pouvoir – ce pays-là, protectorat – le sud et la façon du pouvoir fasciste d'envoyer en rétention dans ce sud, Eboli par exemple

le plus compliqué sera de trouver son style, en passer par les images, celle où il est à la place du mort et sa femme qui conduit

en trente-cinq son pays entre en guerre en Abyssinie (deuxième guerre éthiopienne), (Haïlé Sélassié premier négus) il a dix-neuf ans, échappe-t-il à la conscription

en trente-six, il a vingt ans, la guerre d'Espagne, les brigades internationales et lui à Bari – rentre-t-il chez ses parents où sont-ils donner des détails précis pour faire croire, tant on a

besoin, qui qu'on soit, de croire (c'est pourquoi, souvent ici je tente je crois – l'écriture n'est rien d'autre)

il faudrait recenser toutes ses adresses, quelques unes tout au moins, dont la dernière – mais en était-ce vraiment une ? il y habitait pourtant – dans la cuisine contiguë on mangeait des pâtes aux lentilles, dans la chambre, on dormait, le matin on s'en allait travailler comme si de rien n'était – ses funérailles organisées dans la plus stricte intimité dans un village lointain – il faudrait en faire la biographie (il en est une partielle et politique, à la fin du livre de Leonardo Sciascia, publié en 78 à Palerme), de la naissance à Maglie un petit bled à l'intérieur de l'aiguille du talon de la botte, la ville à quelques kilomètres, Lecce (magnifique mais jamais été) et plus loin, allant à Bari où on passe un jour de la fin juillet après le bateau venant de Patras par Igoumenitsa à minuit – Brindisi, le petit camion volkswagen (on dit van) les cheveux longs, tout le kit (hommage à DP) mais pour lui, c'est pendant la première (la grande dit-on ici, là-bas qu'en était-il ?) qu'il naît – et en passer par l'autobio – se souvenir de ce type qui ressemble un peu à celui qui incarnait Enrico Mattei – Bari est dans les Pouilles, Mattei est né dans les Marches, un bourg capitale de la truffe dit le truc – et le parallèle, pourquoi faire ? – ils se ressemblent, c'est sans doute suffisant – des personnages de fiction ou de la vraie grande histoire – les études de droit à la faculté de Bari, une chambre dans un pensionnat catholique, la deuxième et la rédaction de la nouvelle constitution, il a trente ans, le parti le plus fort d'Europe mais lui n'en est pas peut-être à l'inverse de son double – est-ce bien un double ? – d'ailleurs Volonté a interprété ce rôle, les images de lui qui se penche vers son petit-fils à l'écran – ce serait en trop mais ce serait à développer – juste après guerre, il est élu député (très chrétien, et sans doute pas moins démocrate) et le reste jusqu'à la fin, à Bari où il fait ses études où il est professeur de droit pénal, une

adresse très probable, une façon de se comporter diplomatiquement, sa foi et son parler son attitude, fluide on dirait maintenant flexible, peut-être mais un type du sud tout de même – dans un de ses cartables (il y en avait cinq crois-je) se trouvent des thèses de droit d'étudiants qu'il dirige le coffre de la 4L, garée rue Caetani, le 9 mai – entre la place de Jésus où siège le parti chrétien et la rue des Boutiques obscures (où siège l'autre parti)) l'ampleur de la recherche me fait frémir, je m'é gare, je lis la biographie de Jean-Jacques Goldman qui vécut avenue Gambetta, par Ivan Jablonka, socio-histoire qui recoupe, en partie cette époque-là, il ne faudrait pas en parler, il faut toujours frapper le même clou avec une espèce d'obsession ou d'acharnement, d'attachement surtout

à Rome l'appartement qu'il occupe est au troisième étage de la rue del Forte Triomphale – dans le nord de la ville, banlieue plutôt chic crois-je imaginer quelque chose qui ressemblerait à Levallois Perret mais sans doute pas à Neuilly sur l'une des collines, le Quirinal où on lui promettait d'atterrir dès la prochaine mandature et son appartement de fonction

le carrefour des rue Stresa et Fani à Rome, la tuerie puis l'enlèvement : partout, à toutes les fenêtres, des gens qui téléphonent et font péter le standard

l'appartement acheté six ou huit mois plus tôt, le box en sous-sol – dans le sud de la ville, une banlieue chic aussi bien – l'appartement de la rue Monte Nevoso où on retrouvera, et en 78 et en 90, des fragments du Mémoriale les mémoires sans doute – il en manque tant – une autre cache d'autres encore d'autres endroits romains, d'autres adresses, d'autres lieux d'autres trajets, aller d'un endroit à

un autre, revenir repartir aller chercher la résidence secondaire de je ne sais plus exactement qui, mais un ami d'un futur président du conseil (Romano Prodi), où on s'amuse à demander sur une tablette oui-ja où se trouve le type kidnappé – et bien d'autres acteurs et bien d'autres habitations

4.(méthode) Les uns et les autres (glossaire)

Ce ne sera pas une fiction – la réalité est une fiction qui a réussi dit-on au PEROU – il s'agira de tramer le plus possible les divers documents possédés – il y a par exemple dans le Mon sang retombera sur vous (Seuil points 1915, ai mars 2008) mention des cinq testaments rédigés alors et qui restent (à ce que j'en sais) non publiés (on porte à la connaissance que ce titre tiré d'une des lettres adressées par le détenu à ses pairs n'a pas eu le résultat escompté (son sang n'est pas retombé sur eux : à l'inverse, plutôt, et ce n'est qu'un exemple, les quelque quatre-vingt cinq morts et les deux cents blessés de l'attentat à la bombe de la gare de Bologne, le 2 août 1980). Pour les besoins d'ici, je prends le récapitulatif qu'on trouve à la fin du Prisonnier (Anna Laura Bragheti (l'une des guerrilleros), Paola Tavella, Denoël collection impacts (la bien nommée...), traduction Claude Galli, ai mars 1999) , rédigé par Andrea Colombo (journaliste au Messagero, comme Paola Tavella) – un index de ces quelques pages (191-201), deux onomastiques, des noms et des lieux

pour l'atelier, ce seront donc deux fictions : Maurizio Borghi : il s'agit du pseudonyme du locataire/propriétaire avec son épouse (qui ne l'est pas) Anna Laura Bragheti (j'ignore son pseudonyme) de l'appartement numéro 1, via

Montalcini, 8, 1^o étage, une centaine de mètres carrés avec jardin, acheté (avec l'argent d'une rançon, je crois, lors de l'enlèvement d'un cadre d'Alfa Roméo – il faudrait préciser) quelques mois plus tôt et où a été aménagée la cache où séjournera Aldo Moro cinquante-cinq jours durant)

personnage qui n'existe pas, incarné par Prospero Gallinaro, il me semble, à moins que ce ne soit Bruno Seghetti (ces deux-là étaient déjà dans un uniforme propre à la fiction, puisque grimés en pilotes de ligne Alitalia lors de l'enlèvement et de la tuerie) ou un autre encore, qui tous les jours s'en va travailler, et revient tous les soirs retrouver son épouse – il ne me semble pas, ou peut-être fais-je une erreur, que ce soit le même homme qui loue l'appartement de la via Gradoli

via Gradoli : au 96, 3^o étage, c'est la base arrière du chef de l'opération et de sa compagne, ils y séjournent de temps à autres ; il s'agit de Mario Morretti (lequel est l'interlocuteur de deux journalistes, pour un livre d'entretien où il raconte l'enlèvement, entre autres, et le « procès du peuple » (dont il est le principal récipiendaire, disons) au terme duquel Aldo Moro sera condamné à mort (condamnation décidée par une très grande partie du groupe, et notamment la partie emprisonnée et jugée dans les mêmes temps, à Turin), puis exécuté (en bas, dans le garage) par ce même Mario Brigades Rouges (Brigate rosse. Une histoire italienne, Mario Moretti avec Carla Mosca et [Rossana Rossanda](#), éditions Amsterdam, Paris, 2010 ([ISBN 978-2-35480-081-9](#)).

et de Barbara Balzerini (elle arrête les autos, sous son passe-montagne, sur la via Stresa, lors de l'enlèvement) auteure d'un livre plus poétique (Camarade lune : Traduit de l'italien par Monique Baccelli ; Éd. Cambourakis ; 2017 ; ([ISBN 978-2-36624-281-2](#)). (2019 pour l'édition de poche).)

Le toponyme Gradoli réfère à cet appartement (ignoré par la police le surlendemain de

l'enlèvement : on comprend bien, je pense, que cette ignorance (est-elle trop crasse pour n'être pas préméditée ? Ici s'ouvrirait certainement une voie d'accès à un complotisme dont toute cette histoire est conçue empreinte envasée et bientôt submergée) cette ignorance, dis-je, permet et entraîne même les possibilités de dissimulation des acteurs de l'enlèvement : en dernière analyse, elle permet le meurtre d'Aldo. Ce d'autant plus que lorsque vers la fin avril, Eleonora Moro demande à Cossiga (le ministre de l'intérieur, chef de la police, roi de l'espionnage et la cellule interne noyautée par la loge P2...) d'enquêter sur cette rue à Rome, il a le front de répliquer qu'elle n'existe tout simplement pas à Rome, cette rue... Ignorance crasse, vraiment ? On peut en douter. On dispose aussi, pour ce Gradoli-là d'une autre entrée (est-elle fantaisiste ? Elle a eu lieu...), puisqu'il s'agit aussi du nom d'une petite ville apparue lors de la séance de spiritisme dont Romano Prodi a été l'instigateur, un dimanche après-midi, début avril, dans une résidence secondaire d'un de ses amis. Ce fait est documenté, et le Prodi en question en fit part peut-être bien à Andreotti à moins que ce ne soit à Cossiga le mardi ou le mercredi suivant : à la question « où se trouve Moro en ce moment ? » la table (une tablette dit-on qui répond au nom de oui-ja) indiquera trois toponymes : Viterbo, Bolsena et Gradoli... Gradoli se situe dans la province de Viterbo.

Rita Algranati (BR, vigie)

Amnesty International (association qui accepte l'intercession entre les BR et le gouvernement – 17 avril)

Tulio Ancora (député, destinataire d'une lettre de AM – 29 avril)

Giulio Andreotti (DC premier ministre, ennemi

politique d'AM, destinataire d'une lettre de AM – 29 avril))

Autonomia (groupe étudiant extrême gauche « allié objectif » BR)

Barbara Balzerini (BR, vigie – compagne de Moretti)

Bartolomei (président groupe DC au Sénat – favorable à la négociation)

Antonio Bellavita (directeur revue Contre Information proche des BR – arrêté le 30 mars à Paris, libéré le 11 avril)

Paola Besuchio (BR, malade, pouvant être libérée)

Franco Bolisoli (BR, grimmé pilote Alitalia)

Maurizio Borghi (BR, pseudonyme du locataire via Gradoli)

Alberto Buonoconto (NAP, malade pouvant être libéré)

Caritas International (association intercesseuse désignée (par la conférence épiscopale italienne) comme contact avec les BR)

Alessio Casimiri (BR, vigie)

Tony Chicchiarelli (faussaire, auteur du communiqué 7 – faux – annonçant la mort d'AM)

Francesco Cossiga (DC, ministre de l'intérieur – nommé par AM, ami d'Andreotti – cellule de crise interne infestée loge P2)

Renato Curcio (BR, fondateur, emprisonné à l'époque de l'enlèvement, procès à Turin)

Lorenzo Cotugno (gardien de prison, abattu par les BR, 11 avril)

Bettino Craxi (PS, secrétaire, favorable à la négociation avec les BR)

Francesco De Cataldo (commandant en second des gardiens de prison de San Vittore (Milan), abattu par les BR – le 20 avril)

Renato Dell Andro (député, destinataire d'une lettre de AM – 29 avril)

Alberto Delli Innocenti (médecin à la Sit-Siemens, blessé par les BR – le 4 mai à Milan)

Amintore Fanfani (DC, président du Sénat (deuxième chambre) favorable à la négociation

avec les BR - destinataire d'une lettre de AM – 29 avril))

Adriana Faranda (BR, messagère – reconnue pour avoir acheté les uniformes Alitalia)

Rafaele Fiore (BR, grimmé pilote Alitalia)

Prospero Gallinari (BR, grimmé pilote Alitalia – gardien AM)

Raffaele Iozzino (garde du corps AM, dcd le 16.3.78)

Pietro Ingrao (PC, président de la chambre des députés, destinataire d'une lettre de AM – 29 avril)

Lorenzo Iaio Janucci (jeune militant assassiné le 18 mars à Milan – meurtre jamais élucidé)

Ugo La Malfa (PRI, secrétaire député)

Alfredo Lamberti (fonctionnaire ItalSider, blessé par les BR – le 4 mai à Gênes)

Oreste Leonardi (garde du corps AM, dcd le 16.3.78)

Giovanni Leone (DC, président de la République italienne – sans réel pouvoir, honorifique, destinataire d'une lettre de AM – 29 avril)

Lettieri (sous-secrétaire ministère de l'intérieur)

Loge P2

Alvaro Loiacono (BR, vigie)

Girolamo Mechelli (DC, blessé apr les BRle26avril)

Antonello Mennini (évêque, intercesseur BR et la famille d'AM)

Riccardo Misasi (député, destinataire d'une lettre de AM – 29 avril)

Mario Moretti (BR, chef pour l'enlèvement)

Eleonora Moro (épouse d'AM)

Valerio Morucci (BR, grimmé pilote Alitalia – messenger)

Lanfranco Pace (fondateur PO intercesseur PS /BR ou l'inverse)

Sergio Palmieri (dirigeant FIAT, blessé par les BR – le 27avril)

Paul 6 (pape, lettre pour faire libérer AM « sans conditions » (qu'on attribue à Andreotti) ce qui vaut exécution, merci qui)

Emilio Pennachini (député, destinataire d'une lettre de AM – 29 avril)
Cristofore Piancone (BR, ouvrier à la Fiat, assassin du gardien de prison Cotugno, blessé arrêté à l'hôpital)
Giovanni Picco (DC, ex-adjoint au maire de Turin, blessé par les BR)
Flaminio Piccoli (député, destinataire d'une lettre de AM – 29 avril)
Daniele Piafano ((leader Autonomia, intercesseur – 6 mai)
Franco Piperno (PO,intercesseur PS/BR ou l'inverse)
Romano Prodi (PD (pas chrétien), spiritisme)
Nicola Rana (secrétaire d'AM, dédicataire d'une de ses premières lettres)
Domenico Ricci (garde du corps AM, dcd le 16.3.78)
Giulio Rivera (garde du corps AM, dcd le 16.3.78)
Felice Schiavetti (membre du patronat génois, blessé par les BR, 7 avril)
Bruno Seghetti (BR, chauffeur AM)
Claudio Signorile (PS, vice-secrétaire, intercesseur – 6 mai)
Mario Sossi (juge enlevé par les BR en avril 1974, libéré quarante jours plus tard – le 22 mai)
Paulo Emilio Taviani (DC, député contre la négociation avec les BR, alors qu'il avait été pour lors de l'enlèvement de Sossi, en 1974)
Fausto Tinelli (jeune militant assassiné le 18mars à Milan – meurtre jamais élucidé)
Giuliano Vassalli (PS,député puis sénateur – chargé par Craxi d'établir une liste des prisonniers politiques possiblement échangeables contre AM – 20 avril)
Kurt Waldheim (ex nazi secrétaire de l'ONU)
Francesco Zizzi (garde du corps AM, dcd le 16.3.78)
Benito Zaccagnini (secrétaire DC, homme lige d'AM)

AM: Aldo Moro (président du parti démocrate-chrétien)
BR : brigades rouges
DC : démocratie chrétienne
NAP : Nuclei armati proletari (noyau armé postérieur à Lotta Continua)
PC : parti communiste
PD : parti démocrate (à peine à gauche de la DC)
PO : Potere Operaio (soit Pouvoir Ouvrier) groupe politique révolutionnaire extrême gauche
PRI : parti républicain italien (laïc, libéral, à droite du parti socialiste, à gauche de la DC – centriste)
PS : parti socialiste

5. Les deux, seuls

Il y a deux solitudes dans cette histoire (j'allais écrire cette affaire, mais le mot ne me convient pas – il faudra que je prenne la place des deux) de l'un puis de l'autre, pendant toute cette période, il a fallu qu'ils se parlent – l'un portait un passe-montagne, la marque de fabrique de son groupe – c'était Toni Negri qui disait que chaque fois qu'il le passait, il se sentait devenir un autre homme – il me faudrait en porter une – et assis sur mon lit, le dos au mur, le drap tendu au dessus de moi, moi le président, moi qui n'aime rien tant que la pédagogie (et la politique, et l'argumentaire et son petit fils Luca et l'autre enfant, dans le ventre de sa deuxième fille, qui, comme moi, naîtra avec un grand-père mort) moi et ma foi – tous deux, trente ans les séparent, seuls tous les deux, à se mesurer (Moretti est de 46, Aldo de 16) (le nom de famille, comme on dit, pour l'un, le prénom pour l'autre – lui l'autre) – tous les jours au tribunal, un juge un accusé – un avocat général et un professeur de droit pénal – quelques heures par jour, cinquante trois ou quatre fois – les repas, les besoins, les écritures, les toilettes, les prières, les médicaments, les discussions, ici ou là –

l'un sort, ôte son fichu, transpire, prend-il des notes ? Coupable, forcément coupable (sic). Enregistre-t-on ces conversations ? J'ai toujours imaginé que oui, et le professeur assis sur son lit, au dos un oreiller ou deux, qui écrit des lettres et des lettres et son mémoire et qui écrit encore – comme qui, au fait ? – il faudrait que je me mette à la place des deux, de l'un puis de l'autre, seul tout autant l'un que l'autre et qui se voient, plus ou moins, qui tentent de se comprendre, tous les deux sachant que si rien ne vient il faudra en passer par un moment qu'on ne peut envisager – ils le savent pourtant – c'est qu'ils sont, tous les deux, indissolublement, liés, alors ils sont là, lui assis sur sa chaise pliante, qui essaye de faire dire à l'autre (il se trompe, on ne « fait » jamais rien dire à quelqu'un) des vérités premières sur les relations qui peuvent être entretenues avec telle ou telle firme, marque, pays, puissance, personnage, entité – il n'y a rien à savoir de ces errements : Aldo dès très vite sait qu'on ne fera pas de cas de lui, quand bien même on en aurait fait pour d'autres, mais pas pour lui, lui si habile et si adroit est trop à gauche, trop dans le consensus, les tractations la négociation, la diplomatie les mots aigus et recherchés, absolus et exacts, trop dans cette rhétorique qui peut expliquer pourquoi untel pleure tandis qu'un autre s'en fiche – un monde d'hommes et de femmes pourtant tout autant humains que vous ou moi, tout autant agis, tous et toutes autant que nous sommes certains et certaines d'avoir raison – ce ne sont pas des amis, des connaissances tout au plus, des relations professionnelles serait-on tenté de dire, des idéaux qui se cognent, et l'un donnera à l'autre ce qu'il n'a pas et que l'autre ne veut pas – la mort oui – c'était la définition de l'amour du Jacques – pas le grand, non – encore que la trace de celui-ci restera peut-être plus longtemps que celle de celui-là : mais des traces, qui en a quelque chose à faire ? Qui sinon ceux qui les écrivent ? Alors Aldo écrit, des centaines de lettres, à Eleonora d'abord – les liens

sacrés du mariage – et tous les jours, tous ces jours-là la petite porte s’ouvre, voilà l’autre et sa cagoule qui se montre, « bonjour Président » et qui déplie sa chaise, et qui s’assoit – l’autre là, sur son lit, en survêt « bonjour » de quoi va-t-on parler aujourd’hui, où en est-on dans cette « prison du peuple » et devant ce Tribunal formé d’un seul type, alors qu’au dehors les uns empêchent les autres de parvenir à lui sauver la vie, alors que l’envoyé du président des États-Unis, membre de l’agence centrale d’intelligence, non, pardon, de renseignements fait pression sur les uns, sur les autres, alors que d’autres encore font parvenir ses lettres, les distribuent – il y a plus que de la solitude chez ces deux personnages, plus, quelque chose qui bien sûr les dépasse mais qui tutoie le désespoir, la fin de la croyance ou de la foi – ce qu’il y a de certain c’est que dès le début de l’après midi du neuf mai, Eleonora indique que l’enterrement de son mari, son époux, son homme devant dieu et les siens, se fera sans personne de cette politique, sans personne de ses amis chrétiens et démocrates (on ne parlera même pas des communistes) – et ici, dans ce monde virtuel, comme sait, les amis... – le matin, vers six heures, ce 9 mai-là, ils sont descendus en ascenseur certains qu’ils étaient de ne croiser personne, au premier sous-sol, la voiture rouge avait été garée en marche arrière, pour ouvrir son hayon, il fallait la laisser dépasser du box, la porte en était ouverte, une Renault (la marque devenue régie après guerre pour collaboration – ça n’a pas d’importance, c’est une voiture volée, il fallait juste qu’elle soit rouge) et ils sont arrivés ils étaient quatre dont une faisait le guet – l’un avait dit à l’autre, lui tendant ses habits, ces mêmes habits qu’il portait cinquante-cinq jours avant, propres et repassés ainsi qu’il fallait qu’ils le soient, comme ils l’avaient toujours été, il lui avait dit quelques mots que l’autre avait compris entendus au théâtre on dit encaissés et il s’était habillé, ils étaient là, à présent derrière cette voiture, identique à n’importe quelle

autre, rouge comme toutes les voitures qui sont rouges, dans un box pareil à n'importe quel autre, un plaid exactement semblable, le président est entré, sa foi avec lui, il s'est recroquevillé son amour pour ses enfants et ses petits enfants et pour ceux qu'il aimait l'accompagnant seul, tel qu'il était seul, tirant sur son regard le plaid, tandis que l'autre, tout autant seul, dans cette ombre qu'il y a au fond du garage, seul parce qu'il s'était désigné pour le faire, « personne dira-t-il plus tard, personne d'autre que moi ne pouvait le faire » – non, sans doute personne

6. NE PAS PARLER DE POÉSIE

*Ne pas parler de poésie, ne pas parler de poésie
en écrasant des fleurs sauvages*
Barbara, Perlimpinpin

prendre sa place, assis sur son lit, les oreillers
qui calent le dos, le survêtement de sport,
écrire une lettre – la relire – la recopier – la
commencer par

Cher Francesco,

il faut évoquer à mots couverts ceux qui ont le
pouvoir de vie et/ou de mort sur la mienne – il
y a douze jours déjà – ce ne sont pas eux, mes
pires ennemis, mais le président du Conseil
28 mars
ce sera Rana qui la remettra à Cossiga – le
vingt-neuf à six heures du soir
il me faut la terminer par

Je crois qu'une démarche préventive du Saint-
Siège (ou également d'autres... ? de qui?)
pourrait se révéler utile. Il conviendra que tu
aies, en accord avec le président du Conseil,
des contacts très officiels avec un petit

nombre de dirigeants politiques qualifiés, charge à toi de convaincre les hésitants. Adopter une attitude hostile serait une vision de l'esprit et une erreur. Que le Très-Haut vous illumine pour le mieux, vous évitant de vous enliser dans un épisode douloureux, qui pourrait avoir de multiples conséquences. Avec mes salutations les plus affectueuses et je signe.

Je relis ces mots à la lumière de ce qui s'est passé, l'attitude hostile adoptée, les contacts très officieux du président du Conseil : dérisoires. Je sais bien que rien n'est fait encore, au moment où ces mots sont écrits, à la main. Saint-Siège et Très-Haut. Tu parles. Je me relis, la parenthèse (également d'autres ...? de qui ?) suggère de tenter d'influencer on dit aujourd'hui, de peser, d'inciter, de convaincre, de faire en sorte qu'un échange ait lieu, un échange officieux entre ceux qui ont le pouvoir d'imposer l'échange (dont le président du Conseil) : dans ce mot, échange, il y a ma vie d'un côté et, de l'autre celles d'autres prisonniers politiques – les prisonniers politiques qui me rappellent ceux du stade de Santiago du Chili, qui me rappellent que ce compromis historique qu'il aurait fallu signer était inspiré par ces faits-là ; de quels soutiens a-t-il fallu s'entourer pour mener à bien la révolution chilienne du onze septembre ? suicider Allende ? Soutiens, révolution ? Des mots positifs pour des actes ignobles – qui aide ? Qui soutient ? Par exemple, je n'ai pas encore réussi à trouver ce livre (non traduit d'ailleurs il me semble) du psychiatre envoyé sur les lieux pour faire échouer les négociations. Aussi cet entrefilet, à la fin du livre de Sciascia réédité dans les cahiers rouges (même éditeur, version poche – ai avril

2018) dans ce qui est intitulé « suites de l'affaire » :

Mai 1996 : l'ex-directeur de la CIA, William Cosby (sic : en fait Colby) avoue que des « grosses » sommes d'argent ont été déboursées pour prévenir le « péril rouge », allant dans le sens d'une direction de l'enlèvement et de l'assassinat par la CIA.

Qui, pour croire ces versions ? Je voudrais m'échapper de ce texte, cette histoire, cette affaire. J'écris et c'est sans joie, ce n'est pas pour passer le temps, c'est pour tenter de comprendre et de contribuer. Pour tenter de sauver ma vie. Je crois encore en quelque chose, à ce moment-là j'ai l'impression. Je voudrais m'en sortir, mais comprendre quoi ? C'est l'histoire d'un type, qui se retrouve seul, parce qu'il a été enlevé alors qu'il était en charge de la direction du plus important parti de gouvernement du pays. À la tête de ce gouvernement, sans doute mon pire ennemi : un homme sans scrupule, qui envie ma facilité et ma compréhension des hommes, et les sentiments qu'ils ont pour moi. Le respect, l'amitié, l'intégrité et la foi. Il s'agit d'un pays d'Europe qui compte alors peut-être cinquante millions d'habitants, grand comme la France, une péninsule. Il est né au début du siècle, au milieu de la première guerre mondiale, il a sept ans de plus que mon père qui, lui est mort six ans plus tôt que les faits (mais sont-ce bien des faits?) qui sont racontés là. Ce type, là, qui prend ses médicaments, qui se lave les dents, qui bientôt va se coucher pour dormir avec de mauvais rêves. Ce type, là, avec ses cheveux gris, cette mèche blanche qui, une fois que la décision de son rapt a été prise, a donné à ses ravisseurs l'idée de l'intituler Fritz, ses ravisseurs qui sont là, de l'autre côté de la cloison – un endroit quelque part : lui ne sait pas vraiment où, bien qu'il ait parfaitement conscience que, entre son enlèvement auquel il n'a pas cru, et son installation dans ce réduit, il ne s'est pas passé tant de temps que ça – il se sait non loin

de Rome – il se lave les mains, il pense à sa famille
– là s’agenouillant, les coudes sur le plaid écossais,
là, il prie puis il éteint la lumière

7.

*Comme toi que je regarde tout bas
Comme toi qui dors en rêvant à quoi
DjiDjiGé Comme toi*

*sois au moins conscient que mon cœur peut se
fendre*
(j’adore) Jane Birkin Quoi

la petite porte est là, sur ma gauche, et ils ont oublié
de la fermer – une petite porte de bois, qui baille – il
fait nuit, tu sais il fait tellement nuit – tellement –
l’heure, le jour, la météo oui, tiens oui, la météo :
quel temps fait-il ? Est-ce que c’est important, je me
glisse dans l’entrebâillement, tout est calme, il fait
bon, c’est la nuit, calme claire longue douce
tranquille il fait doux – j’ouvre, je passe sous les
livres en bibliothèque, j’entre et je sors – c’est un
endroit que je ne connais pas – c’est là, il y a non
loin, par là vers la gauche une baie vitrée qui donne
sur un jardin – il n’y en avait pas dans
l’appartement de la via Forte Trionfale – où sont-ils
donc tous et toutes ? J’avance dans le couloir, dans
la chambre, à droite, ils dorment comme des enfants
– j’avance la porte d’entrée est fermée mais les clés
sont sur le côté, je les prends, j’ouvre fais jouer la
serrure et m’en vais – un étage je descends et je suis
dehors – c’est un quartier que je connais, juste à
côté de cette église et de ce supermarché oui – il fait
jour d’un seul coup, les gens sont là, vaquent
courent vont viennent je les vois ils ne me voient
pas ne me regardent ni ne me parlent – là pourtant,
Eleonora est là avec les enfants, je crois que

j'essaye de crier – je voudrais me faire voir et entendre mais quelque chose ne va pas – quelque chose dans l'air a cette transparence – pourtant, il y a le vent qui les feuilles et les branches qui bruissent – je n'en sais pas assez sur le monde, j'ai bien réussi à comprendre élucider analyser déduire et circonvenir j'en suis toujours un peu au même point : les gens, les femmes et les hommes, et ces entités autres qu'eux les gouvernements : devant un miroir, est-ce moi ? Je me regarde, je porte des habits, mais ce ne sont pas les miens – pourtant oui, c'est moi – c'est bien moi, dehors il n'y a pas d'ombre, les gens sont sans aspérités ni volumes il fait doux tranquille et calme dehors et sur les routes de bitumes glissent les automobiles – je ne reconnais plus rien, j'avance et marche moi aussi je glisse et cette église pourtant, oui, j'y entre, l'ombre est là simple et tranquille douce et ouatée comme si j'y allais le trouver – il y a quelques lumières des veilleuses qui se souviennent de tous ces morts et j'ai vaguement le sentiment que moi aussi – c'est étrange comme il fait froid, il y a là une petite porte, toute petite cachée menue dissimulée anodine je la pousse, c'est une pièce, la sacristie sûrement à l'intérieur des vêtements d'or et d'apparat – j'entre et les cris percent le monde, des cris, des hurlements dans ma cellule, il fait tellement nuit non, ce n'était qu'un cauchemar

8.

Il y en aurait de nombreux, ce sont des choses rétrospectives, elles auraient pu se passer – tout aurait été différent – une mitrailleuse qui le seize mars ne s'enraye pas et une balle qui au cœur atteint Aldo et le tue – une soudaine prise de conscience de l'ignoble action qui est en train de se mener : cinq morts, pourquoi faire ? Mais ce ne serait que hasard – ce ne serait aucunement de désir – cette affaire, cette histoire dont je ne sais par quel fil elle me tient, la peur de laisser les communistes prendre le

pouvoir (mais la peur de qui ? pas des communistes, j'imagine...) : je me disais, il y a peut-être eu, ici, en quatre-vingt-un alors que d'autres dansaient sur les places, des gens (des malheureux, c'est vrai, mais y a-t-il plus d'ordures dans ce bord-là que dans un autre ? en fait, oui, ou ai-je seulement cette faiblesse de le croire ?) effrayés (je n'ai pas entendu dire de suicides cependant) (et là me viennent ces images jamais vues de la crise de vingt-neuf (voilà un siècle dans cinq ans – et son jeudi noir) où certains se jetaient par les fenêtres des gratte-ciels – en revanche les images des gens qui se jettent des tours jumelles, oui) effrayés à un point tel qu'ils envisagent, sans le mettre à exécution, de se suicider et sur un coup de tête s'y laissent prendre. Un point de non-retour, tout est, tout serait alors, accompli. Cette année-là, le soir du trois mai, ils se sont réunis pour parler de la sentence (quelque chose ne va pas, quelque chose ne passe pas) : la mise à mort était acquise depuis le quinze avril sauf contre-ordre – tout le monde avait voté, ceux qui étaient en prison, ceux qui n'y étaient pas (ceux qui croyaient au ciel, ceux qui n'y croyaient pas disaient au singulier le poète et sa rose, et son réséda... et leurs sangs de même couleur et de même éclat) – dans le genre, on devrait établir un compte, mais nous sommes en Italie, nous sommes en soixante-dix-huit du siècle dernier, la place des femmes dans le monde est sans doute différente (leur nombre, toutefois, est supérieur à celui des hommes) mais en y regardant, sur les dix qui participent à l'enlèvement, au rapt, aux suites et à la fin, il y a quatre femmes : aucune n'emploie d'arme à feu – il y a les gamberisations (les brigades rouges avaient pour gimmick de tirer dans les jambes de leurs adversaires – l'autre côté, les néo-fascistes disons, frappent, eux, à l'aveugle : c'est cette tension-là, et c'est toute la différence, les uns entraînant les autres et continûment depuis l'attentat de la piazza Fontana, à Milan en soixante-neuf – le douze décembre, seize morts...) qui sont, parfois,

réalisées par une femme – mais quelque chose, tout de même ici, dans le genre). Lors de cette réunion, dans un bar de Rome, piazza Barberini, ils commencèrent par être trois, il y avait Mario, le chef disons, il y avait Valerio et Adriana, eux étaient les coursiers-postiers (médiateurs, on dirait des Mercure) qui furent rejoints par Barbara, la compagne de Mario et Bruno, un des chauffeurs du seize mars. Il semble que le débat durât plus de trois heures – dans le fond d'un bar, une place très passante d'une capitale, un débat très animé – ou bien tentent-ils de ne pas trop s'énerver ? Ils sont probablement trois contre le chef – il y a bien le livre de Barbara aussi – il faudrait le relire. D'un côté, ceux qui pensent qu'il ne servirait à rien d'ajouter aux morts un autre ; de l'autre Mario. Il tient, je ne dis pas « bon » parce que je crois que c'est là son erreur monumentale – elle me fait penser à celle de l'allié Enrico Berlinguer, qui lui aussi et tout autant veut garder la ligne dure du parti qui est celle de l'État majuscule comme si ça existait dans le pays, cette manière de ne pas transiger, de ne pas négocier, de ne pas reconnaître l'existence même de ces brigades. Alors Mario tient sa ligne. Et d'un coup de tête refuse l'obstacle, déterminé qu'il est à ne plus vouloir de sang versé, d'horreurs accumulées, mais rien ne se passe : durant la détention, le 24 mars à Turin, elles tirent dans les jambes de Giovanni Picco (demochrétien) ; le 11 avril, un commando abat le gardien de prison Lorenzo Cotugno ; le 20 avril, un gardien de prison à Milan, Francesco De Cataldo est abattu par les brigades rouges ; le 22 avril, le pape soi-même largue Aldo ; le 26 avril, un ex-président de région (demochrétien) Girolamo Mechelli est « gambérisé » ; le 27 avril, un dirigeant de la Fiat, Sergio Palmieri, « gambérisé » à Turin par les brigades rouges ; le 4 mai, le médecin de Siemens (désormais Italtel) Alberto Degli Innocenti, « gambérisé » à Milan ; le même jour, mais à Gênes, même « gambérisation » pour Alfredo Lamberti,

cadre dirigeant d'Italsider (sidérurgie). Une histoire d'hommes. Que des hommes. Des armes et du sang. La réunion a eut lieu le 3 de ce mois de mai-là

ça (ne) m'est (pas si) égal (que ça) mais je le relève (quand même) : sur les images où se trouvent de nos jours probablement encore le Pepy's bar, je ne sais si c'est sous cette enseigne que se réunirent ces cinq personnages, mais on voit qu'une marque de bière s'intitule Moretti une espèce de signal - il se trouve, ce bar, au coin de la place Barberini et de la via del Tritone qui descend vers l'est, et là, à deux pas, sur le trottoir d'en face, l'hôtel Stendhal.

9.

J'ai voulu me renseigner sur sa date de naissance et puis j'ai laissé tomber – non mais j'ai trouvé, j'aurais pu en faire la numérogie, en chercher l'ascendant, en déterminer la position des étoiles galaxies maisons et autres joyeusetés cosmogoniques ou logiques ou quelque chose de ce genre – sous quelle étoile, sous quel signe sous quels auspices ? – il y a quelque chose de ce genre dans les vues qu'on peut tenter de percevoir de l'avenir – il y a quelque chose de ce genre – j'ai laissé tomber – j'aurais aimé regarder les lignes de sa main – les tarots les positions des étoiles des nuages des flots (j'aurais aimé, oui) et la direction des vents et l'altitude des pensées et des sourires et des pleurs, oui, ça m'aurait plu – j'aurais voulu voir dans ces images-là quelque chose de beau – objectivement beau – en vrai tout est faux sauf peut-être sa croyance

il devait avoir des frères et sœurs, des oncles et des tantes

j'ai voulu essayer de me représenter ce qu'il représentait pour celui qui l'interrogeait, j'ai arrêté assez vite parce que je n'aime pas la projection – et pourtant j'aime encore assez le cinéma (sauf quand il propose, par exemple, une personne aux yeux encore assez bleus qui s'ampute de son foie (c'est hors-champ, c'est vrai) pour faire plaisir, une espèce de gentillesse, à son mari) – après ça je me suis posé la question de la chronologie, j'ai regardé jour par jour pour son incarcération – et puis année par année pour lui, il signe la constitution de son pays quand l'autre arrive sur terre, juste après guerre, puis il devient ministre des affaires des étrangères et l'autre porte des culottes courtes – un passe-montagne fait maison sur le visage, deux triangles noirs un trou pour la bouche, deux autres pour les yeux

j'ai pensé aussi à Stanley Kubrick (un cinéaste qui, dans ces moments-là, élabore son *Shining*) (c'est une façon d'entendre la voix des morts) qui, dans l'idée de faire un film sur Napoléon (comme Abel Gance, oui, Raymond Pellegrin et toute cette smallah) avait réuni une documentation jour par jour de son règne – il paraît que je ne sais plus qui, Spielberg ou Coppola ou quelque chose dans ce style cet ordre cette classe ou cette nationalité avait l'intention de reprendre ce projet qui resterait décidément impossible à produire – sauf exception : c'est à voir, mais ces gens-là sont assez vieillissants – je n'avais pas l'intention de parler cinéma, mais cependant, Francesco Rosi, dans ces mêmes moments, ce mois d'avril, ce mois de mars et ce mois de mai, et encore en juin, malgré tout, tournait cette année-là avec dans le rôle principal Gian Maria Volonté (« j'ai beaucoup d'estime pour lui »dit-il) (moi aussi) une adaptation du roman de Carlo Levi *Le christ s'est arrêté à Eboli* qui raconte l'histoire d'un médecin envoyé dans ce sud dans lequel, bizarrement, est né Aldo, parce que ce sud

est un désert, et qu'il n'y a rien qui puisse aider ce médecin à survivre à son aversion pour le fascisme de cette ordure de Mussolini – j'ai pensé aussi au verdict prononcé vers le quinze avril de ce mois-là, lequel m'a fait penser à la peine de mort abolie dans ce pays-là en 1947 : que faisait-il, Aldo, quand cette loi fut votée alors qu'en Espagne on continua au garrot d'étrangler les opposants, jusqu'à la fin de cette pourriture de Franco, lequel l'avait restaurée pour les besoins de la terreur dans laquelle il voulait maintenir le pays – je me suis dit que c'était étrange que ces relents me viennent, aujourd'hui, j'ai regardé dans la rue j'ai refait du café à nouveau encore j'ai repensé à ces journées plus qu'à ces années, j'ai regardé et relu la plupart des mots, des centaines et des centaines de mots (sans qu'on le lui demande – je me suis demandé si on demandait quelque chose à une machine – l'ordinateur les compte : sept mille sept cent trente-cinq) déjà écrits à ce sujet lors des dialogues d'il y a deux ans – les moments importants, particuliers, spéciaux de sa vie, la naissance de ses enfants – trois filles, un garçon, de la même mère – celle du petit Luca, celle à venir d'une autre de ses filles – sans doute les sacrements, je n'y connais que peu en liturgie (chrétienne ou pas) mais une communion, certainement, des passages en confessionnal, des prières des absolutions, des aubes, des hosties (qui prennent un h), des vins et des chasubles et des papes – puis encore d'autres choses, sa dépouille déposée dans un caveau – dont Marco Bellocchio fait un développement lors d'un épisode de feuilleton Esterno notte – je dois l'avoir regardé deux fois, en avoir gardé quelques souvenirs pour en faire quelques billets (non c'est l'inverse) – je me suis souvenu de ces moments troublés où il avait reconnu le droit des Palestiniens à disposer d'eux-mêmes, si bien que le chef de l'organisation de libération de la Palestine d'alors avait aussi œuvré pour qu'il soit libéré – j'ai pensé

au front populaire de libération de la Palestine j'ai
pensé à la fraction Armée rouge, à l'Armée rouge
japonaise, à la guerre du Viet-nam, aux armes qui
avaient tué son escorte, à celles qui s'étaient
enrayés, à celles qui allaient servir et à bien
d'autres encore – mais pourquoi ces idées-là me
venaient-elles ?

sa voix, le timbre, le débit, les mots choisis
ses goûts culinaires et ceux tout court

je ne dis pas sa vie sexuelle mais tout savoir sur
quelqu'un – comment est-ce possible, ce petit
sourire qu'il a sur les images – ses vêtements, les
vacances à la mer ou déteste-t-il l'eau – la
montagne, porte-t-il une montre, des bijoux, une
croix

10.1

je viens d'abandonner la voiture Sur la ville le
temps est clair Rue du Dauphin Au mois de mai il
ne fait pas encore trop chaud Marche camarade
marche Il est huit heures du matin Je n'ai envie de
rien Je ne m'en remettrai jamais Je ne suis pas sûr
de mes pas Prendre un peu à gauche la Margana Il
faut que je fasse attention Ne pas regarder les
policiers qui patrouillent Ne pas regarder les
touristes qui descendent Le boyau qui va à la
machine à écrire Marche Ici Le boyau s'appelle
vicolo degli Astalli Petit chemin des Pôles Marcher
rapidement déterminé Oublier le temps est fini J'ai
sans doute quelque chose de particulier à défendre
J'ai tué un homme Déterminé Marcher les mains
dans les poches ma mère ne me reconnaîtrait pas
J'ai rasé ma moustache Je l'ai laissé pousser J'ai
mis des lunettes de soleil Je les ai enlevées J'ai
marché encore Je me suis vu m'arrêter devant une
vitrine Via Cavour Un magasin de chaussures Je me
suis arrêté Celles-ci ne sont pas si mal Il ne fait pas
froid Je marche encore Je vais vers la gare Je ne
peux plus reculer Je ne pouvais pas reculer Je ne
pouvais pas me dédire Tout le monde était derrière

moi Tout le monde était d'accord Tous les camarades Dieu que cette rue est longue Tous Tous Tous Je ne penserai pas à mon fils Tous ou presque il a fallu argumenter Je ne penserai à rien Ne pas regarder les carabinieri Dire que mon arrière grand-père était Bersagliier Continuer à monter Ne pas s'arrêter Avancer Encore des flics Je prendrai le train qui m'emmènera Où dois-je aller à Florence Gênes Venise ou Turin Je ne veux rien Je marche je tourne à gauche Dans mes poches, mes mains Je pars je n'y suis plus je pars

10.2

Voilà trente jours que je ne vois plus la lumière Hier soir ils m'ont donné à manger des papardelles Je vais mourir Ils m'ont condamné à mort Allongé sur ce mauvais lit je vais mourir Je vais mourir pour une guerre qui n'est pas la mienne Et mon petit Luca Je vais mourir à leur place Noretta mon doux mon tendre mon merveilleux amour comme chantait ce chanteur français La petite lumière bleue Voilà trente jour que je ne vois pas la lumière Est-ce que je ne l'ai jamais vue ? M'est-elle jamais apparue ? Je prie, je prie pour que les enfants et les enfants de mes enfants soient épargnés des guerres et des atrocités Les hommes sont des animaux, des bêtes prêtes à mordre et à tuer pour un morceau de pain rassis Rien Qu'auront-ils ? Rien Je n'ai rien à leur dire je n'ai rien à leur cacher Rien à leur dire qu'ils ne sachent déjà À quoi bon dormir J'ai pris un somnifère comme tous les soirs Comme tous les matins je me raserai demain matin Noretta as-tu bien fermé le gaz ? Comme tous les soirs je vais m'endormir et Je dormirai puis je me lèverai et je me laverai les mains Je dormirai oui C'est le soir je vais dormir Je vais mourir mon dieu ils vont me donner la mort Enfer paradis purgatoire Le Très-Haut ne les illuminera jamais Jamais je mourrai ils me tueront et c'en sera fini Noretta Noretta L'autre avec sa cagoule noire m'a dit Président c'en est fini

nous vous avons condamné à mort Vous n'en avez pas le droit lui ai-je répondu doucement Il a tressailli imperceptiblement Peut-être pas mais nous en avons le pouvoir Il n'y a rien à dire d'autre Il est parti assez affecté Aurais-je du me mettre à genoux et demander le pardon ? Me mettre à pleurer devant lui ? Cet après midi comme si ça allait me surprendre Je les connais je connais leurs façons de concevoir la vie et la mort et tout ce qu'ils veulent c'est faire plier l'État comme si ça existait ailleurs que dans leurs esprits bornés Il n'y a pas d'État autre que celui du Divin Mais voilà bien quelque chose qui leur échappe complètement Le reste ne ressort que de l'humanité et de ses lois indignes imparfaites obscènes peut-être Il faut qu'elles existent Et mes étudiants et l'hypertension Mon petit Luca Je suis bien soigné Ils doivent me garder en vie pour pouvoir m'échanger Mais ils ne m'échangeront pas Sa Sainteté devrait dire quelque chose Je n'entends rien Je lis les journaux je vois qu'ils ne veulent pas faire aboutir Mais cette police qui ne fait rien ? Un mois entier sans me trouver Désincarné Disparu Un peu de sable dans le désert Je vais dormir je vais dormir je vais

11.

Voilà trente jours que je ne vois plus la lumière Hier soir ils m'ont donné à manger des papardelles Je vais mourir Ils m'ont condamné à mort Allongé sur ce mauvais lit je vais mourir Je vais mourir pour une guerre qui n'est pas la mienne Et mon petit Luca Je vais mourir à leur place Noretta mon doux mon tendre mon merveilleux amour comme chantait ce chanteur français La petite lumière bleue Voilà trente jour que je ne vois pas la lumière Est-ce que je ne l'ai jamais vue ? M'est-elle jamais apparue ? Je prie, je prie pour que les enfants et les enfants de mes enfants soient épargnés des guerres et des atrocités Les hommes sont des animaux, des bêtes prêtes à mordre et à tuer pour un morceau de pain

rassis Rien Qu'auront-ils ? Rien Je n'ai rien à leur dire je n'ai rien à leur cacher Rien à leur dire qu'ils ne sachent déjà À quoi bon dormir J'ai pris un somnifère comme tous les soirs Comme tous les matins je me raserai demain matin Noretta as-tu bien fermé le gaz ? Comme tous les soirs je vais m'endormir et Je dormirai puis je me lèverai et je me laverai les mains Je dormirai oui C'est le soir je vais dormir Je vais mourir mon dieu ils vont me donner la mort Enfer paradis purgatoire Le Très-Haut ne les illuminera jamais Jamais je mourrai ils me tueront et c'en sera fini Noretta Noretta L'autre avec sa cagoule noire m'a dit Président c'en est fini nous vous avons condamné à mort Vous n'en avez pas le droit lui ai-je répondu doucement Il a tressailli imperceptiblement Peut-être pas mais nous en avons le pouvoir Il n'y a rien à dire d'autre Il est parti assez affecté Aurais-je du me mettre à genoux et demander le pardon ? Me mettre à pleurer devant lui ? Cet après midi comme si ça allait me surprendre Je les connais je connais leurs façons de concevoir la vie et la mort et tout ce qu'ils veulent c'est faire plier l'État comme si ça existait ailleurs que dans leurs esprits bornés Il n'y a pas d'État autre que celui du Divin Mais voilà bien quelque chose qui leur échappe complètement Le reste ne ressort que de l'humanité et de ses lois indignes imparfaites obscènes peut-être Il faut qu'elles existent Et mes étudiants et l'hypertension Mon petit Luca Je suis bien soigné Ils doivent me garder en vie pour pouvoir m'échanger Mais ils ne m'échangeront pas Sa Sainteté devrait dire quelque chose Je n'entends rien Je lis les journaux je vois qu'ils ne veulent pas faire aboutir Mais cette police qui ne fait rien ? Un mois entier sans me trouver Désincarné Disparu Un peu de sable dans le désert Je vais dormir je vais dormir je vais

12.

Berlin

Elle m'est complètement inconnue – durant les années de 4° et 3° j'avais opté en deuxième langue pour l'allemand – seconde aussi – un peu comme pour la musique que je n'ai cependant jamais apprise, il s'agissait de prendre les devants – il y eut en seconde un voyage organisé vers une ville nommée Görlitz, c'était en république démocratique – de l'autre côté (la ville dans laquelle je vivais était d'obédience (disons) communiste) un mois ou quelques semaines, je ne sais plus mais je n'y fus point : la rubéole m'en empêcha – ce m'était complètement aveugle : l'apprentissage de la langue, celui de la musique m'a aujourd'hui un goût particulier – entendu parler de la Spree mais pas de la Havel – une île qu'on survole avant d'atterrir – l'aéroport ou gare a pour nom Willy Brandt, un chancelier de l'époque (décédé en 1992)

Eiswerder est un [îlot](#) sur la [Havel](#), au nord de la [citadelle de Spandau](#) à [Berlin-Hakenfelde](#) en [Allemagne](#). D'une superficie de 14 hectares, il est accessible par deux ponts qui rejoignent les rives occidentale et orientale de la Havel.

wiki

Il s'agit d'une espèce de décor : la scène est semblable – dans cette ville-là, que les

puissances vainqueures se sont partagées après guerre – où elles érigèrent un mur – il faudrait chercher mais ce n'est pas le lieu – s'ébattaient des jeunes gens, au sein d'un groupe, une fraction aux idéaux supérieurs – il n'est pas question de porter quelque jugement que ce soit sur leurs agissements, mais ils étaient antérieurs à ceux décrits ici – on avait enlevé un responsable du patronat, le 5 septembre 1977, on avait demandé une rançon, laquelle fut ignorée (on empêcha la famille de la payer) : c'est pourquoi il fut abattu – (il avait fait partie des jeunesse hitlériennes mais personne n'est parfait, puis devenu nazi notoire) 4 balles dans la tête on mit son corps dans le coffre d'une auto (une ford il me semble me souvenir) et on l'abandonna à Mulhouse – idem pour le mode opératoire, idem pour la fin – le type n'était en rien lié aux États-Unis (sinon par l'idéologie capitaliste) non plus qu'à la Russie (qui, alors était une union de républiques – socialistes, qui plus est soviétiques) – son corps fut retrouvé en octobre 1977, le 19 – dans les jours qui précédaient, les membres incarcérés de la Fraction Armée rouge (RAF :Rote Armée Fraction) furent retrouvés suicidés dans leurs cellules – nommons les : Andreas Baader, Gudrun Ensslin, la compagne de Baader, et Jan-Carl Raspe, Bien d'autres guerilleros furent abattus par les forces de police durant ce qu'on nomma l'automne allemand. Sans doute faut-il aussi se souvenir de faits concomitants : on peut citer, entre beaucoup d'autres du même type de violence exacerbée, le détournement de l'avion de la Lufthansa (vol 181, compagnie aérienne nationale allemande – de l'ouest) et le meurtre de son pilote, (citons-le aussi) Jurgen Schumann dont le corps est jeté sur le tarmac de l'aéroport de Mogadiscio (Somalie) (détournement et assassinat perpétré par des

membres du Front populaire de libération de la Palestine) via Rome, Larnaca (Chypre) et d'autres escales encore, qui s'est mal terminé pour les détourneurs

Paris

La ceinture rouge – je préfère y arriver par Orly – la ville au loin – le truc s'appellera Action directe – je pense souvent à ce couple de jeunes gens qui tuèrent et furent tués (lui seulement si mes souvenirs – ça n'a aucun rapport, c'est juste Paris : Rey-Maupin) - il s'agira, mais plus tard, d'assassiner des patrons d'entreprise – par exemple Georges Besse, en 1986, pédégé de Renault (passée en régie au début de 1945 pour cause de collaboration avec l'ennemi), en pleine rue (boulevard Edgar Quinet, en bas de chez lui), le commando qui l'abattu portait le nom de Pierre Overney, jeune étudiant abattu de sang froid devant les usines Renault de Billancourt, en 1972, par un type du service d'ordre, Jean-Antoine Tramoni, lui aussi abattu à Limeil-Brévannes (94) non loin de son domicile – il y a des personnes et il y a des noms propres comme on dit qui résonnent encore, comme cet autre Salvador Puig I Antich, le dernier mis à mort le 2 mars 1974, au garrot par le franquisme et son abject caudillo – des hommes et des femmes qui croient en quelque chose qui devrait advenir par les armes le sang la violence : ce n'est juste qu'une croyance parmi d'autres



Rome
non loin de là, se trouve la plage d'Ostia – on

prend le 23 pour y aller, on part de la pyramide : Anna Laura Bragheti le prendra pour aller chercher du sable qui sera mis dans les poches et les revers du pantalon d'Aldo Moro pour égarer les recherches – quand tout sera fini – j'ai l'impression, le sentiment que Mario Moretti prend l'autobus comme Lino Ventura le prenait dans l'armée des Ombres et tant d'autres films – je sais qu'il prenait le train) il est là dans le couloir, et accoudé fume une cigarette – on prend moins de risques en transports en commun – la fenêtre est ouverte, il arrive – la nuit – le passe-montagne les faux papiers les armes tout ça est ailleurs lui coordonne – ils s'intitulent « colonne » ce sont des groupes sans doute par ironie sur la cinquième colonne ou ce genre de chose, ils sont sérieux mais aiment à vaguement se moquer de ce monde on apprend de Mario Moretti qu'il est technicien en électricité, du côté de Turin ou de Gênes – je dois tenter d'être précis – chez Siemens – il voit les ouvriers (lui n'en est pas) qui viennent du sud, les conditions de travail, les conditions d'embauche, les conditions de vie – le travail salarié – le sud du pays d'où est originaire Aldo Moro – Aldo le Maure – sans doute m'y suis-je attaché, ainsi que Mario Moretti, sous sa cagoule noire quand il l'interroge – le train entre en gare, il descend, sort, dans la gare, devant la gare, dans les rues, les carabinieri sont partout et ne parviennent à rien, c'est le quatorze avril au soir et la sentence est tombée : ce sera la mort. Le lendemain, il l'annonce au président et celui-ci restera muet muré pendant deux jours.

13.

L'appartement a été acheté vide – grâce à la caution de l'enlèvement (du 12 janvier au 3 avril 1977) de Piero Costa (le fils de l'armateur) qui s'élevait à plus de cinq cent mille euros d'aujourd'hui – un milliard de lires – au printemps de la même année et Mario et Prospero l'ont préparé. Nous avons travaillé sans faire trop de bruit, nous étions des artisans-peintres. L'appartement appartenait à monsieur et madame Altobelli (l'un des premiers décrets-loi de cette période d'exception aura été d'obliger quiconque achète un bien immobilier à le déclarer à la police – trop tard), lui est ingénieur, elle est secrétaire. Un couple d'italiens dans la moyenne supérieure, qui n'a pas encore d'enfant mais ça viendrait sûrement – elle est née le 3 août 1953 (elle a alors 24 ans), lui est né le 16 avril de la même année (il atteint les 25 ans durant cette période). Elle est assez amie avec le voisinage en particulier avec la dame qui habite au deuxième, assez âgée, pour qui il arrive qu'elle fasse des courses : il s'agit d'une couverture mais qu'elle effectue avec conviction. Elle et Mario ont cherché l'appartement parfait, pendant quelques semaines en mai de l'année précédente, mais c'était elle qui allait visiter. Elle portait des bijoux en or, des parfums onéreux, des vêtements et accessoires de marque : elle jouait le rôle d'une riche et jeune héritière auprès des agences immobilières. Peut-être s'était-elle amourachée d'un homme riche et plus âgé. Elle racontait l'histoire, visitant seule ici (mal desservi) ou là (trop de passage). Puis vint l'appartement numéro un du 8 via Montalcini. Trois pièces, un grand salon en L, trois grandes baies vitrées donnant sur un petit jardin. Deux chambres, deux salles de bain. Une cuisine, grande pour y manger à quatre. Plus de cent mètres-carrés. Elle rencontre les propriétaires dans un bar, conclue l'affaire et les paye avec des chèques de banque qu'elle a constitués avec de l'argent liquide, en quelques semaines. Elle fait appel à un artisan pour qu'il pose des rideaux et leurs tringles sur les baies

du salon. Blancs, beaux, occultants. Puis à un autre pour des grillages aux fenêtres, pour se protéger des voleurs. C'est avec Mario qu'elle achète des meubles en banlieue, un canapé à fleurs pour le salon, et deux fauteuils. Un lit. Des meubles de cuisine. Une toilette de camping et un lit de camp. Enfin, on transformera une des chambres en bureau.

Sur toute la longueur du mur face à l'entrée on construit une bibliothèque, derrière laquelle on dissimulera la cache. Deux mètres et demi sur un.

Avec les matériaux qu'elle achètera, on l'insonorise, le renforcera, ciment plus parpaings plus laine de verre, on ne décore pas l'intérieur. La porte est petite et lourde. Dans le réduit une autre porte massive – une petite partie du réduit est réservée pour y déposer les armes, dans un coffre fermé. On craint la venue des policiers, toujours.

Sur le mur d'en face, on pose un miroir pour agrandir la pièce. Le lieu commence à prendre forme, devient presque coquet. Un jour un voisin sonne, son gamin a laissé tomber un ballon dans le jardinet : elle le lui rend, elle est petite mais mignonne, sourit, très maîtresse d'elle-même : après tout, elle est chez elle. Quand il s'en va, elle croit que son cœur va sortir de sa poitrine. Elle souffle et souffre, ne dort que peu mal. Mario la rassure, Prospero l'aime – c'est fortement déconseillé sinon parfaitement interdit et proscrit : tant pis – ça ne se saura que plus tard. Ils iront jusqu'à se marier, en prison je crois bien. Puis vient Germano, c'est lui qui tient le rôle de l'ingénieur (c'est un de ses ex-amants). On s'entend tant bien que mal. On dort

l'un à côté de l'autre, sans se toucher. À ce moment-là, elle ne sait pas encore ce qui se prépare sinon qu'il s'agira d'un « gros coup ». Elle aime beaucoup Mario, Prospero lui fait confiance et la rassure aussi. Vers le six mars, Mario la prend à part et lui explique ce qui est attendu.

Non, bien sûr il n'y a pas de photo de ces quatre geôliers. Ils sourient, devant une des baies du salon, ils sont dans le jardinet et se tiennent par le bras, (de gauche à droite), Germano dans son costume d'ingénieur, qui fait un peu la figure sans porter de cravate, Prospero son tout petit sourire qui tient Lalla (ou Anna Laura ou Camille, c'est comme on veut) pimpante et à l'autre bras de la petite brunette et Mario qui lui aussi sourit, il porte un chapeau de paille, d'Italie, évidemment. Tout le monde face caméra regards caméra : personne ne bouge. C'est Aldo qui prend la photo (on l'aperçoit ou on le devine, oui, un peu dans le reflet que donne la vitre de la baie, comme une espèce de fantôme avec sa chevelure grise et blanche). Mais non, évidemment, elle n'existe pas

17.1 – Mario, au premier étage dans l'appartement, du 8 via Montalcini, le dimanche qui suit. Après ça, il a bien fallu s'y mettre. Pendant ce week-end-là, celui du 13 mai. Il a bien fallu terminer ce qu'on avait commencé. Camille avait jeté la plupart des habits qu'il avait portés, il restait la mousse à raser et le rasoir sur la petite tablette au dessus du combiné toilette-lavabo de camping. Il a bien fallu s'occuper de tout ça, le lit de camp, les draps et la couverture. Le drap pendu au mur et les documents, on les a brûlés, tous, ils ne nous étaient de rien. La petite bible qu'il lisait tout le temps, je crois que Prospero l'a gardée, le magnétophone où on lui avait enregistré une messe au début de sa détention a été brisé, la bande magnétique brûlée. Les cartables, Camille les avait déjà réduits en petits morceaux qu'elle avait fait brûler avec les mauvaises herbes du jardin. Tout le monde sait que ce 9 mai-là était un mardi, et avant le dimanche, il

fallait que tout soit en ordre. C'est quelque chose qui a été fait avec rage. La rage nous prenait, Prospero et moi, oui, parce que nous n'avions rien obtenu. Nous n'avions plus rien. Je l'avais exécuté, lui, fatalement, mais son dieu même ne lui avait servi à rien. Il était parti, il s'en était allé. Nous avons attaqués les parpaings que nous avons montés avec soin trois mois plus tôt. Je me souviens des efforts pour ne pas faire de bruit, des linges qui entouraient nos masses, de nos regards aussi. C'est comme si nous étions possédés. Germano s'était enfui, le matin même, vers huit heures, m'a dit Camille : il était parti et nous ne l'avons plus jamais revu. C'est comme s'il s'était fondu dans le monde. Ils l'ont chopé quelques années plus tard. Il avait été contre, comme Valerio et Adriana : mais après ? Ne fallait-il pas continuer la lutte ? Fallait-il laisser là notre honneur de guerrilleros, nous humilier à ne rien faire ? Temporiser encore, malgré l'ultimatum ? Quand bien même rien n'avait été acquis, nous avions notre réputation, notre foi dans l'ultime nécessité et notre croyance dans l'aboutissement de nos valeurs. Avions-nous plié ? Qu'on ne vienne pas nous raconter que nous avons eu tort : nous étions tous ensemble, unis contre cet ennemi que nous n'avions pas vaincu, peut-être, mais nous avions montré notre force et notre détermination. Celle-là même qui nous faisait agir contre les murs de cette prison. Contre les illusions, contre les faux-semblants, contre leurs hypocrisies, leurs mensonges et leurs calomnies. Et à chacun des coups portés contre ces parpaings imbéciles, c'est un peu de notre foi qui se manifestait. Nous avons détruit le mur, nous avons détruit les portes, et nous étions reparti le dimanche soir, Prospero et moi. Restait à présent à nous fondre à notre tour, mais à continuer, continuer encore jusqu'à ce que les choses cèdent et que nous soyons entendus qu'on nous rende raison et compte des agissements des multinationales et des liens tissés avec elles par le pouvoir.

17.2 – Germano, vers sept heures et demie, via Caetani – le 9 Mai – et après Je n'étais pas d'accord. Après l'ai-je jamais été ? C'est vrai, j'ai démonté graissé remonté la sten, trois fois pour qu'elle ne s'enraye pas, je suis un peu responsable des deux rafales – à l'arrière de l'auto, il était sous son plaid, il avait fermé les yeux – les tirs étaient étouffés par un silencieux que j'avais fabriqué à la fin avril – les onze douilles ont cliqueté sur le béton du garage – j'ai conduit la voiture jusqu'à sa place, il y avait dans l'habitacle l'odeur de son sang, Mario avait quelque chose de prostré, je lui ai demandé d'ouvrir sa fenêtre il n'a pas compris – le chemin était long, mais à cette heure-là – avant sept heures – la Magliana est encore praticable – nous avons croisé des voitures de carabinieri, on passait simplement – je ne crois pas que nous ayons échangé un mot : je n'avais plus rien à lui dire – je crois que c'était Bruno qui avait gardé la place, je l'ai vu s'en aller au bout de la rue – pas un traître mot, j'ai garé l'auto, je suis descendu et je suis parti – lui vers la rue du Dauphin, moi celle des Boutiques Obscures, j'ai pris à gauche et je suis parti – je ne les ai plus revus – l'exécution m'avait été insupportable, je n'étais pas d'accord et je ne le suis toujours pas, je me disais qu'il fallait attendre, qu'ils allaient céder bien sûr, il ne pouvait en être autrement, ils allaient céder, faire attendre, c'est certain mais céder c'était tout aussi certain, c'était à qui céderait le premier et c'est nous qui y avons été aveugles et sourds – le relâcher aurait été intelligent, il ne nous aurait pas trahi il n'aurait pas pu il ne savait rien – il se savait parfaitement complètement largué, ses amis il n'en avait plus, Zaccagnini pleurait c'était tout, Andreotti ce chien galeux et mafieux se frottait les mains, le pape était sénile et l'avait largué, il ne lui restait que sa famille et qu'est-ce que c'est une famille dans ces tractations ? Rien. Rien de rien. Je me suis tranquillement fait oublier mais je me suis fait arrêter en 82, j'ai pris quatre ans que j'ai faits – ces

années-là, les suivantes, étaient les pires – puis il a fallu qu’une repentie se désiste, il a bien fallu qu’ils me trouvent, m’accusent, me condamnent à nouveau mais moi je n’avais pas tiré, moi j’étais complice mais je n’étais pas d’accord pour la mise à mort, non, pas pour la mort non, pas la mort – ils me jettent à Rebbibia. Vingt-quatre ans. C’est là qu’un samedi, à la fin du mois d’août, un an après le début du deuxième millénaire de cette ère maudite s’est rompu un de mes anévrismes – ou que de battre mon cœur s’est arrêté – ou qu’on m’a suicidé

(HS) 18. exercice
Plus que la manière de les produire, de les distribuer au travers d’agences et de les présenter, c’est ce qu’elles montrent qui intéressent – il faut savoir les lire, sans doute, et savoir que sans leurs légendes, elles ne sont rien.

le polaroid comme le disque noir
les images industrielles
celles qui nous viennent de la station spatiale internationale
celles de la face cachée de la lune
la possibilité de retrouver le portrait de Germano par exemple, à l’époque
voir les images postées raconter un journal
pratiquer des études de cas images à l’appui
(celles du journal)
durant la première confinement-détention
(mars à mai 2020) s’envoyer des images des plats cuisinés

(HS) 19. illustration de 73 photographies
regard rétrospectif sur le journal tenu lors du confinement premier – publié d’abord sur le

site du collectif L' AiR Nu sans trop d'images à mon souvenir – je ne m'aperçus de la conjonction des dates (la Commune, l'enlèvement et la mise à mort d'Aldo Moro) qu'assez tardivement, retrouvant dans la bibliothèque un livre traitant de cette première période (1871) – je me souviens qu'on mangeait alors les animaux du zoo du jardin des plantes (tu vois comment les souvenirs sont sélectionnés) – alors il me faudra poser les diverses images – comme on dispose de seize billets, voilà la foisonnante pléthore qui envahit le dix-neuvième opus de cette été – à moins qu'il ne s'agisse d'une foison pléthorique (à trois ou quatre images par billets... on risque de passer les 50 occurrences) – je reporte les dates inscrites et sans doute les légendes (je pourrais ne garder, d'ailleurs, que les images propres au travail mené ici – elles se constituent en album). C'est à nouveaux frais que je reproduis les images (prises de vue par « capture » d'écran (comme si ça pouvait exister) – je ne sais si je commenterai (il y a là comme une espèce d'onanisme qui a quelque chose d'un peu nauséux)

(une affaire obsessionnelle je me souviens de l'encravaté – non pardon, il portait une lavallière, il était mathématicien, il se présentait sous les couleurs de l'emmanuellitude macronière – il a depuis jeté cette affaire-là aux orties – qui indiquait qu'il fallait absolument (absolument!) être obsédé par son sujet si on voulait écrire un livre) (il ne fait aucun doute que ce genre de conseil tend vers le ridicule et le rire jaune)

20.

Le texte suivant, inspiré disons de quelques lettres écrites durant la détention - notamment en ce qui concerne les puissances divines.

Travail en cours.

je fais tourner en boucle A whiter shade of
pale reprise Annie Lennox
ça te rappelle quelque chose ?

À un moment on cesse de se battre, ça suffit...
il n'y a plus rien, disait Léo et tout est
consommé et même la bible ne nous est de
rien – tu vois cette image que j'ai cherchée
partout sans la trouver jamais – tu te
souviens ? Celle où tu es avec Luca, Noretta,
cette image qui n'a jamais plus existé ou qui
n'existe plus, cette image-là de mes deux êtres
les plus chers au monde – alors j'arrête, je prie,
j'exhorte j'écris : mais j'arrête – j'ai eu de la
colère, des peurs, des cris des larmes, j'ai eu
envie de tout foutre en l'air (non, je ne
pourrais jamais écrire ça, je ne pourrais jamais
te l'envoyer, tu ne pourrais jamais le lire, non),
et puis je me suis allongé, sur mes yeux j'ai
posé mon bras et j'ai voulu dormir – j'ai
repensé à cette image de toi, avec le petit – j'ai
repensé à nos enfants – je ne me suis pas
assoupi, je n'ai pas rêvé que je m'évadais, que
je courrai seul dans la nuit, je n'étais pas dans
cette image – à un moment, très vite j'ai su que
ma vie ne tiendrait qu'à un fil, mince, léger,
diaphane pur net – tellement différent de
toutes ces paroles, ces confusions, ces
négociations, ces demandes – ma toute douce,
ma chère Noretta, c'est à elle, c'est à ma vie
qu'ils en veulent et mes amis eux n'en veulent
plus – échanger, tergiverser, palabrer oui –
tout, tout est inutile quand on ne veut pas
ouvrir la porte, je m'en remets au Très Haut, je
n'ai pas de crainte sinon pour vous, toi et mes
enfants, je les bénis, je suis un peu absent, je
suis un peu loin pour vous aider et j'en suis
empêché

(HS) 21. reprise annotée de la 9.

J'ai voulu me renseigner sur sa date de naissance (1) et puis j'ai laissé tomber (2) – non mais j'ai trouvé, j'aurais pu en faire la numérogie, en chercher l'ascendant, en déterminer la position des étoiles galaxies maisons et autres joyeusetés cosmogoniques ou logiques ou quelque chose de ce genre – sous quelle étoile, sous quel signe sous quels auspices ? (3) – il y a quelque chose de ce genre dans les vues qu'on peut tenter de percevoir de l'avenir – il y a quelque chose de ce genre – j'ai laissé tomber – j'aurais aimé regarder les lignes de sa main (4) – les tarots les positions des étoiles des nuages des flots (j'aurais aimé, oui) et la direction des vents et l'altitude des pensées et des sourires et des pleurs, oui, ça m'aurait plu – j'aurais voulu voir dans ces images-là quelque chose de beau – objectivement beau – en vrai tout est faux sauf peut-être sa croyance (5)
il devait avoir des frères et sœurs, des oncles et des tantes (6)

j'ai voulu essayer de me représenter ce qu'il représentait pour celui qui l'interrogeait, j'ai arrêté assez vite parce que je n'aime pas la projection – et pourtant j'aime encore assez le cinéma (sauf quand il propose, par exemple, une personne aux yeux encore assez bleus qui s'ampute de son foie (c'est hors-champ, c'est vrai) pour faire plaisir, une espèce de gentillesse, à son mari) (7) – après ça je me suis posé la question de la chronologie, j'ai regardé jour par jour pour son incarcération (8) – et puis année par année pour lui, il signe la constitution de son pays quand l'autre arrive sur terre, juste après guerre, puis il devient ministre des affaires des étrangères et l'autre porte des culottes courtes (9) – un passe-montagne fait maison sur le visage, deux triangles noirs un trou pour la bouche, deux autres pour les yeux

j'ai pensé aussi à Stanley Kubrick (un cinéaste qui, dans ces moments-là, élabore son *Shining* (10)) (c'est une façon d'entendre la voix des morts (11)) qui, dans l'idée de faire un film sur Napoléon (comme Abel Gance, oui, Raymond Pellegrin et toute cette smallah) avait réuni une documentation jour par jour de son règne – il paraît que je ne sais plus qui, Spielberg ou Coppola ou quelque chose dans ce style cet ordre cette classe ou cette nationalité avait l'intention de reprendre ce projet qui resterait décidément impossible à produire – sauf exception : c'est à voir, mais ces gens-là sont assez vieillissants (12) – je n'avais pas l'intention (13) de parler cinéma, mais cependant, Francesco Rosi, dans ces mêmes moments, ce mois d'avril, ce mois de mars et ce mois de mai, et encore en juin, malgré tout, tournait cette année-là avec dans le rôle principal Gian Maria Volonté (« j'ai beaucoup d'estime pour lui »dit-il) (moi aussi) (14) une adaptation du roman de Carlo Levi *Le christ s'est arrêté à Eboli* qui raconte l'histoire d'un médecin envoyé dans ce sud dans lequel, bizarrement, est né Aldo, parce que ce sud est un désert, et qu'il n'y a rien qui puisse aider ce médecin à survivre à son aversion pour le fascisme de cette ordure de Mussolini – j'ai pensé aussi au verdict prononcé vers le quinze avril de ce mois-là, lequel m'a fait penser à la peine de mort abolie dans ce pays-là en 1947 : que faisait-il, Aldo, quand cette loi fut votée alors qu'en Espagne on continua au garrot d'étrangler les opposants, jusqu'à la fin de cette pourriture de Franco, lequel l'avait restaurée pour les besoins de la terreur dans laquelle il voulait maintenir le pays – je me suis dit que c'était étrange que ces relents me viennent, aujourd'hui, j'ai regardé dans la rue j'ai refait du café (15) à nouveau encore j'ai repensé à ces journées plus qu'à ces années, j'ai regardé et relu la plupart des mots, des centaines et des centaines de mots (sans qu'on le lui demande – je me suis demandé si on

demandait quelque chose à une machine – l’ordinateur les compte : sept mille sept cent trente-cinq) déjà écrits à ce sujet lors des dialogues d’il y a deux ans (16) – les moments importants, particuliers, spéciaux de sa vie, la naissance de ses enfants – trois filles, un garçon, de la même mère – celle du petit Luca, celle à venir d’une autre de ses filles – sans doute les sacrements, je n’y connais que peu en liturgie (chrétienne ou pas) mais une communion, certainement, des passages en confessionnal, des prières des absolutions, des aubes, des hosties (qui prennent un h), des vins et des chasubles (17) et des papes – puis encore d’autres choses, sa dépouille déposée dans un caveau – dont Marco Bellocchio fait un développement lors d’un épisode de feuilleton *Esterno notte* – je dois l’avoir regardé deux fois, en avoir gardé quelques souvenirs pour en faire quelques billets (non c’est l’inverse) (18) – je me suis souvenu de ces moments troublés où il avait reconnu le droit des Palestiniens à disposer d’eux-mêmes, si bien que le chef de l’organisation de libération de la Palestine d’alors avait aussi œuvré pour qu’il soit libéré (19) – j’ai pensé au front populaire de libération de la Palestine (20) j’ai pensé à la fraction Armée rouge (21), à l’Armée rouge japonaise (22), à la guerre du Viet-nam, aux armes qui avaient tué son escorte, à celles qui s’étaient enrayés (23) , à celles qui allaient servir et à bien d’autres encore – mais pourquoi ces idées-là me venaient-elles ?

sa voix, le timbre, le débit, les mots choisis
ses goûts culinaires et ceux tout court
je ne dis pas sa vie sexuelle mais tout savoir sur
quelqu’un (24) – comment est-ce possible, ce petit
sourire qu’il a sur les images (25) – ses vêtements,
les vacances à la mer ou déteste-t-il l’eau – la
montagne, porte-t-il une montre (26), des bijoux,
une croix

(1) c’est le 23 septembre 1916, dans un village des

Pouilles, au bas de l'Italie – je suis allé voir (1) –

(1) c'est une façon de dire – j'aurais aimé aller voir, en effet, j'aurais loué une voiture, comme dans la chanson, on aurait été voir Riace qui est un peu à l'ouest – quinze mille habitants (2017) on a inauguré la place centrale où se trouve la mairie, et le lycée et d'autres choses encore du nom d'Aldo Moro – ainsi qu'à Gênes, on a donné son nom à la sopra-elevata (autoroute deux fois deux voies qui surplombe tout le port – et sûrement bien d'autres lieux symboliques – afin de se souvenir probablement (on pourrait en dresser un état, ce qui constituerait un développement contemporain)

(2) non, mais je ne m'en suis pas servi – ça ne m'avancerait pas à grand chose, le développement sur la numérogie est un signe en direction de celles et ceux qui y croiraient peut-être un peu démagogique

(3) longtemps j'ai porté des fleurs à l'une de mes tantes, qui me tirait parfois les cartes, regardait les lignes de mes mains « pas celle-là (la droite), l'autre d'abord » n'en disait rien, sinon un « ca va » née la même année qu'AM mais en février – le 16 je crois bien me souvenir – il y a des papiers administratifs qui donnent cette date exacte – comme il y a des papiers qui donnent aussi des dates exactes de la situation d'une autre de mes tantes (la sœur aînée et de cette autre tante et de ma mère qui était la dernière de la fratrie) qui, suivant son mari, s'était installée dans une campagne proche de Latina au début des années soixante (après les événements – je suis allé y voir mon frère en soixante-treize en passant pour aller en touriste en Tunisie, cette année-là où sévissait le choléra et où sur les bas-côtés des routes flambaient les poubelles – au loin, de la terrasse de la maison on voyait Frosinone au flanc de la montagne)

(4) voilà

(5) il y aurait beaucoup à dire sur cette croyance, vu qu'il y baignât sa vie durant – le mariage (qui est évoqué et illustré plus loin) les enfants et puis le petit enfant (Luca) qui a une place particulièrement importante dans l'imaginaire d'AM à ce que je peux en percevoir – je me suis longtemps demandé (je me demande toujours) quelle est l'angle important (qui m'importerait le plus) dans cette façon de concevoir ce héros

(6) ça a à voir avec sa religion, et l'époque et rechercher – dans les documents administratifs – cela aurait-il une importance ? Ce critère (l'importance) est sans cesse convoqué – et parler de ces gens, dont certains sont encore en vie sans doute (du moins leurs descendants) (je crois que les enfants d'AM sont encore de ce monde) est-ce que ça n'aurait un caractère sinon délictueux, au moins obscène ? Quelle est la limite du documentaire ? J'ai vaguement voulu concevoir que tout se terminerait ce 9 mai-là – mais il y aurait quelque chose d'impossible aussi parce que la plupart des informations que je tiens plutôt du support livre sont déjà évidemment postérieures à cette date

(7) la référence est le film *Kind of Kindness* (Yorgos Lanthimos, 2024) vu la veille ou l'avant-veille, la fille aux yeux bleus est la même que celle qui jouait dans son film précédent rôle pour lequel elle a obtenu un oscar – sans doute égérie – c'est pour dire l'ampleur de l'inscription de ce film et de ses acteurs (et techniciens etc.) dans l'industrie et l'idéologie afférente

(8) ce genre de petite salade me complique l'existence – je n'ai d'ailleurs toujours pas trouvé le style ou le genre ou le ton de cette narration – il y a (il y aurait) aussi à tenir compte des diverses

lettres qu'AM a écrites (on en découvre quelques unes ici) – il y aurait aussi à prendre en compte les divers développements déjà réalisés durant les séances « dialogues » d'atelier

(9) Mario Moretti fait une allusion à cette différence d'âge : « toi tu es le président de la DC, je n'allais pas encore à la crèche que tu avais déjà commencé à gouverner le pays. Tu ne peux quand même pas me dire que tu as la charge d'une famille comme tout un chacun... » : il y a sans doute dans la relation qu'ils entretenaient une composante père-fils

(10) hier ou avant hier Shelley Duvall (et non Winters, je confonds les prénoms) (elle est de 49) qui joue le rôle de Wendy Torrance, la mère du petit Dany et la femme de l'écrivain Jack reclus dans cet hôtel Overlook vide)

(11) c'est le même (Dany) qui en a le pouvoir-et de voir aussi bien ces ectoplasmes dans les couloirs de l'hôtel – il y avait alors (en 1980) un important engouement pour ce type d'affaire (L'exorciste (Friedkin, 1973) faisait (avait fait : la salle du cinéma Hautefeuille était comble, et parfois, on sortait des gens dans un état deuxième – parfaitement possédés) un tabac – on avait attendu cette sortie deux ou trois ans (les avions de crâne d'œuf reniflaient les diamants de l'autre cinglé mégalomane et il allait partir l'année suivante)

(12) en l'occurrence Spielberg mais il a jeté l'éponge

(13) même en note

(14) le même acteur interprète le rôle d'Aldo dans le film de Giuseppe Ferrara L'affaire Aldo Moro (1986) (le prénom, en note de bas de page ou pas, suffit à l'identifier)

(15) ce qui est à nouveau arrivé : ce matin j'ai pris du retard – je retrace ici les mêmes contours, je préfère travailler le matin (personne ne m'emmerde, le téléphone ne sonne pas – il ne sonne que rarement c'est vrai) parfois l'écriture sonne une espèce de glas – au kilomètre – le jour est levé il faut que je sorte

(16) encore un mot avant de sortir: je n'ai pas relu les diverses évocations des dialogues (sauf ce qui s'est passé pour les deux jeunes gens assassinés à Milan : il ne fait pas de doute qu'il s'agisse d'un crime commis par l'extrême droite et qui, comme un certain nombre, n'a jamais été élucidé – il me convient de penser que l'élucidation des crimes se produit plus aisément quand il s'agit d'actes perpétrés par la « lutte armée » (« extrême »gauche) que par le terrorisme (extrême droite) – mais je sais qu'il reste à parler des « affaires » en cours et à rechercher dans les articles des éléments de fiction de Loockeed, Italcasse, Gladio – la loge p2 – mais surtout peut-être pas mais quand même

(17) je passais dans le parc l'autre jour et un type demandait « une chasuble » à un autre – je me suis demandé ce que ça pouvait être (le type était un prestataire – ce qu'il demandait était un gilet jaune ou orange) (on a de ces scrupules je suppose : la seule évocation de ce vêtement porte à jugement)

(18) je devrais mettre des liens (j'écris sous word libroffice pour les tirets longs et les liens m'ennuient) afin de créer des linéaments et fondements et remémorances (ce mot-là il ne le reconnaît pas)

(19) Achille Lauro c'est mon souvenir – il faut regarder prendre en compte les dates : Mogadiscio, j'ai l'impression de savoir qu'on a jeté le corps du

pilote mort, sur le tarmac, avant l'assaut – pour cet épisode du bateau, c'est un homme paralytique et son fauteuil : qui fut jeté pardessus bord (il se peut qu'il ne s'agisse que d'un mauvais rêve – non, une exposition durerait trop longtemps, mais ça se passe en 1984-1985 – en tout cas, le type a été tué avant d'être jeté à l'eau, paraplégique et juif – le ministre des affaires étrangères italien de l'époque est Andreotti) (en fait, ça n'a que peu à voir avec les BR)

(20), (21), (22) à déployer sans doute pour une vision une image un état des lieux d'alors mais pas le temps ici

(23) (c'est que je tente d'arriver à (26) aussi) le fait que les armes aient été dans un état déplorable vient de ce qu'elles venaient des arsenaux de la guerre précédente et mondiale trente trois ans plus tôt au minimum – Germano Maccari (dont on parlera plus tard – plus tard que cette 9 dont on notifie en bas de page) avait la réputation, pourtant, de s'y connaître en arme (mais il n'avait que 25 ans au moment des faits) – par ailleurs (je ne crois pas en parler dans l'épisode à lui consacré – je regarderai le numéro) est « l'inventeur » du mode opératoire de gambérisation : tirer dans les jambes des opposants à la cause, pratique très adoptée par les BR dans ces années-là

(24) il faudra expliciter les aspects de genre qui sont actifs dans cette histoire, actifs au sens où ils ne s'interrogent même pas -les armes sont utilisées par les hommes, les femmes s'occupent des costumes, de l'intendance – cet état de chose change au cours des années (par exemple Barbara Balzerini aura recours à la gambérisation

(25) peut-être penser à une galerie d'images, je poserai en fin celle où on voit AM à la place du mort, Eleonora au volant

(26) je me souviens de celle que portait l'acteur interprétant le rôle d'Enrico Matteï (son bracelet d'or en maille milanaise : mon grand-père en possédait une de la même facture, de marque Longines dont je ne sais pas le devenir – je le regrette amèrement) dans le film de Rosi (il le présentait un jour au cinéma des grands boulevards Max Linder Panorama (merveilleuse salle – je repense au Kinopanorama de la Motte-Piquet-Grenelle) interrogé par Michel Ciment

22.

Qui* va raconter les rues Gradoli, Montenevoso, Forte Trionfale, Montalcini ? Peut-être s'abstenir de Forte Trionfale (c'est là, au troisième étage, dans un appartement assez semblable à la base prison du peuple, qu'Eléonora attend, s'active, tente de croire encore aux miracles – à poursuivre) (ce matin-là, c'est la dernière fois que lui et son escorte l'emprunteront – le matin même, au volant de la petite Fiat blanche immatriculé en corps diplomatique, Mario aura vu les deux voitures stationner là, en bas, dans la courette). Eux appelaient ça des bases. Le plus souvent, des appartements loués. Le plus souvent ? Celui de la rue Gradoli a été découvert vers treize ou quatorze heures, le dix-huit avril. Il faudra trouver le numéro : peut-être l'étage (96, 3°). C'est une espèce de voie privée, tenue par une barrière, les voitures n'y circulent que pour s'y garer ou s'en aller. Ce matin, c'est un mardi vers six heures trente, on a vu (ou pas) sortir le couple, un homme et une femme, jeunes, vêtus correctement comme un couple qui s'en va travailler tôt, tôt car l'avenir appartient à ce monde-là. lui s'est dirigé vers le centre, elle

vers l'arrêt de bus, dans l'autre direction. Il se peut qu'ils se soient embrassés, mais ce n'est pas tellement le genre non plus – pour donner le change – pour ce qui les unit Vers neuf heures du matin, la femme qui vit en dessous s'est rendu compte d'une fuite d'eau, le plafond de sa salle de bain trempé et elle a appelé un plombier. En urgence, celui-ci arrive, ils montent frappent à la porte : pas de réponse. Frappent à nouveau, rien, appellent la police. Les carabinieri immédiatement sur place défoncent la porte. On se dirige vers la salle de bain, à droite : il n'y a personne, l'appartement est vide. Dans la salle de bain, la douche est ouverte et le jet se projette sur le coin du mur en faïence en mauvais état, dégradé détrempe, il y a un des carabinieri qui ferme le robinet d'eau (détruisant ici encore une piste de preuve possible). Le tuyau de douche est dit-on coincé par un balai pour que, justement l'eau puisse pénétrer dans le mur, descendre, couler, imbiber, tremper, puis lentement détruire le revêtement et provoquer ce dégât comme on dit – l'assurance s'acquittera sans doute de ses devoirs. La police cherche alors, trouve des armes, des documents, des vêtements, des preuves matérielles.

Le dix-huit mars, soit un mois avant, la police elle-même était passée sur ce pallier. Sans doute sur dénonciation. Ils avaient frappé à la porte : ils avaient dans l'idée qu'il pourrait s'agir d'une des caches possibles, parce qu'ils avaient toutes les pistes possibles à suivre. Des milliers, certes. Ils savaient trouver sans doute quelque chose : rien. Ils frappent à nouveau à la porte : rien. Et eux : rien non plus. Ils s'en vont.

Vers la fin du mois de mars, Eleonora dira à Cossiga (ministre de l'intérieur, assez en cour avec l'agence centrale de renseignements –

étazuniens – en la personne d’un certain Steve Pieczenik) de faire des recherches dans une rue Gradoli, à Rome : le ministre rétorquera « cette rue n’existe pas à Rome ». Le livre est titré *We killed Aldo Moro*

Au début du mois d’avril, le premier week-end, trois couples de commensaux sont réunis dans une maison de campagne et jouent – une tablette oui-ja indiquera comme adresse (on le lui demande, elle répond) Viterbo Bolsena Gradoli

* : oui qui ? La solution à deux voix qui a été mise au jour un soir à table (sûrement des pâtes à la sauce et une salade verte) est difficile à emprunter – difficile surtout pour les pensées d’AM qui peuvent cependant se lire (mais écrire n’est plus penser) dans les lettres qu’il rédige (on ne s’entend pas sur leur nombre, 75, 92 d’autres chiffres sont évoqués) – comme disait Cyrano « il me manque une rime en eutre », il me faut un narrateur – une narratrice ? Le point de vue changera – je cherche

23.
groupe

Il y aura neuf communiqués plus un – un faux dont ici il est question – le groupe agit et fait part de ses (ex)actions par ce canal : il fait parvenir aux journaux de Rome, Milan, Gênes, que sais-je ses « communiqués » qui expliquent ses revendications – le style en est ampoulé, marxiste léniniste trotskiste rouge bolchévik peut-être bien – je ne sais pas exactement – d’ailleurs je n’en sais rien, je ne fais que consulter des archives, des sites, des livres – à la vérité (à quoi peut bien me servir de remuer toute cette boue?) ce texte a été écrit par un nommé Toni Chichiarelli (il semble que cela ait été établi –

les sites en référence sont bourrés de faux raccords, d'erreurs, de complots, de fausses pistes, de cynismes, de perversions – le Toni en question est un faussaire (est-ce Toni ou Tony ? aucune idée, et tout le monde s'en fout) semble-t-il expert, mais le faux qu'il est censé avoir réalisé sent son état à plein nez disons – sauf pour ceux qui le lisent, les policiers en l'occurrence, ou les agents des services secrets mis sur cette trace – il sera indiqué comme le numéro 7 (en tout, il y eut neuf car ce canal de l'écriture est celui qui a été choisi par les guérilleros des brigades pour communiquer, avec le monde extérieur serait un peu trop dire : avec l'État et ceux qui sont capables de faire un geste dans une direction donnée pour épargner la vie de l'otage – geste qui honorerait lesdites brigades de la qualité d'ennemi politique – qu'il n'est d'ailleurs en aucun cas question de leur attribuer – en aucun cas, dès midi le seize mars – en tout cas c'est ma thèse) (chacun.e a la sienne, nous sommes des milliers à nous occuper de ce qui ne nous regarde pas) – le communiqué numéro 7 sera découvert, après indication à la police, dans une poubelle de la place Giuseppe Gichino Belli, Trastevere (rive droite) à Rome – il annonce la mort par suicide d'Aldo Moro comme s'il avait pu se suicider, pourquoi pas après tout ? en se jetant la tête contre les murs ? en se coupant les veines des poignets avec son rasoir ? en tentant de s'évader et de se jeter par la fenêtre ? Ce n'est pas précisé – les abîmes de l'âme identifiés, les brigades déposent le corps supplicié, suicidé, mort en tout cas, dans un lac – au fond certainement – le vague problème ou ennui sera que le lac en question sera gelé à l'arrivée des éminences de l'enquête – on disposera d'hélicoptères, de voitures blindées, d'équipes de télévision, probablement de radio tout autant, de journalistes invétérés, et de brigades de plongeurs certifiés, qualifiés opérationnels pour explorer les fonds et les tréfonds de cette étendue de glace : on aura préalablement fait exploser à coups de dynamite ladite couche – on

plongea – sans rien découvrir – on transporta ensuite tout ce joli monde dans ses pénates, peut-être ridicule, probablement penaud (on aura entre-temps vendu du papier et des heures de publicités, ce qui est quand même le moins) – on se donne du mal, en l'occurrence, sans doute plus que de coutume – peut-être : on cherche – sans trouver : le lendemain, ou le surlendemain, plutôt, la photo du président Moro tenant à la main le journal du jour prouvera au monde qu'il est vivant et bien vivant – encore, pour quelques jours – pour explorer ces abîmes (de la bêtise ? de l'importance de donner au monde des gages des efforts consentis ? le bon grain, l'ivraie, allez trier...) on peut peut être clore l'étendue incommensurable de cette vie du Toni en question six années plus tard, dans la rue, le voilà en compagnie de sa femme et de leur petit enfant (prénomé Dante), qui rentre à la maison, il est assez tard, le petit dort ayant fermés ses poings, la mère sort de l'auto et est abattu de trois coups de feu – elle en réchappera dit-on – le conducteur tente de se sauver, il sera abattu de six balles dans le dos dit la chronique, augmentées de deux autres dans la nuque – il était de quarante-huit, ce qui lui faisait trente-six ans

24.

On dit que ça a duré cinquante-cinq jours. Il y en eut autant à Pékin (le titre d'un film réalisé par John Huston – pas des meilleurs) ou à Tunis (un de mes cousins je crois pour la durée de la guerre à Tunis – une façon de garder la tête hors de l'eau sans doute – ma mère parlait des chiclets et des chocolats que distribuaient l'armée US – mon père se taisait) ? Non mais c'est seulement parce qu'on oublie les nuits. Cinquante-cinq tout autant : le bras sur le visage, Moro dormait. Il prenait un somnifère léger, comme à la maison. Il mangeait plutôt des légumes comme à la maison (évidemment, les repas en représentation avaient une autre teneur), et comme à

la maison, il s'agenouillait et priait. Il avait gardé ces rituels, Pourtant, Noretta n'était pas à sa droite, il n'avait pas à penser à aller vérifier si le gaz était fermé, il n'avait pas à se laver les mains, il n'avait pas à penser à son lendemain. Il avait à dormir. Ses traits se figeaient. Dormir. Ses yeux se fermaient derrière son bras, il respirait calmement, s'ingéniait sans doute à construire des stratégies, sans doute pensait-il à tous ceux qui, dans cette même ville car il se savait à Rome, dormaient eux aussi. Dormir. Il faudrait écrire à Le sommeil du juste dit-on. Il pensait à son ami Cossiga, il se doutait qu'il avait été entrepris par les envoyés de Kissinger, ce chien galeux, il pensait à Andreotti – son bras cachait son regard et ça passait vite : il n'avait rien à attendre de lui, non plus que de son homologue au parti communiste, Berlinguer – ces autres chiens – il y a quelque chose qui évoluait dans son esprit, il les voyait comme des animaux, comme défendant un os, comme se battant dans la nuit, les ombres s'éloignaient et lui, son bras sur les yeux, allongé là sur cette mauvaise couche, sur cette vilaine couverture, lui allongé là, attendait le dénouement et l'action du somnifère sur ses nerfs, son métabolisme, qui voyaient s'étioler les ombres – le petit Luca – les enfants – un homme comme un autre, à qui on enlève de force l'amour des siens – pris uniquement pour ce qu'il représente – pris pour un fou – il ne faut pas trop réfléchir car sinon le sommeil fuit tu sais Aldo – l'escorte abattue, cette escorte qui aurait au minimum dû compter le double de policiers – Andreotti ou Fanfani en disposaient, eux – ne pas bouger, attendre tranquillement que viennent le double le doute le calme le repos – un de ces matins, il sera éternel : le paradis, l'enfer et Montini qui doit dormir, lui aussi, assis – vieux ridé sa main droite tenant sa main gauche presque déjà enfuit – le jour du deuxième anniversaire de cette révolution fleurie d'œILLETS du Portugal, la lettre du pape – le même jour que celui qui fête la libération du pays – Moro s'endort comme il s'endormit

même le 14 avril quand on lui annonça la sentence :
« la mort, Président » – non impossible d’y croire,
non – les paupières s’alourdissent, le calme le repos
les ombres qui s’éloignent le rire des enfants qui
courent sur le rivage et le soleil et les chapeaux –
Moro s’endort

25.

1.

Une toute petite porte, on ne passe que de travers, cinquante centimètres de large tout au plus – des gonds forts, trois, en bronze on ne doit pas les voir mais ils sont là – un verrou à l'extérieur; dissimulé aussi – on sent bien qu'il s'agit d'une espèce de bricolage, robuste et solide mais fait dans l'urgence, la porte s'ouvre vers l'extérieur – pour entrer, on la tire à soi, on se baisse parce qu'elle ne fait qu'un mètre de haut, elle est en trompe-l'œil, le haut de ce pan de mur est recouvert d'une bibliothèque sur son extérieur – on entre : il s'agit d'un réduit, c'est sans fenêtre, la lumière électrique tombe d'une lentille collée au plafond, blanche – deux mètres sur un et demi tout au plus – il s'y trouve un lit qui en occupe les trois quarts, un plaid écossais le recouvre : comme on dit, le lit est fait, un oreiller à la taie de couleur – il n'y a rien sur le petit mur face à soi ni sur le suivant en bois où se trouve la porte, close – on n'a nullement cherché à rendre l'endroit esthétique ; c'est trop petit, c'est engoncé, ça va jusqu'au plafond, lui aussi en bois – un bois sec dur brut – tout est brutal – en face une latrine, la lunette fermée, le réservoir de faïence blanche – sur le réservoir, un évier desservi par un même robinet, un gant de toilette, un savon, une petite étagère de bois, un rasoir, un blaireau et du savon à barbe – il est possible qu'on ait posé sur ce mur un petit miroir; sur la tablette un livre aussi, petit, probablement une bible – une espèce de petite tablette qui se replie – le mur en face de soi est brut – il y a une chaise, pliable, posée contre le petit mur sur la gauche et sur ce mur là, un judas – entre le lit et cette

chaise, un tas de livres et de papiers le sol en moquette, c'est propre – et là, sur le côté du lit, un petit tabouret, on y a posé des feuilles de papier, tout ça est assez rangé – c'est un moment de la fin du mois d'avril – ça dure depuis le seize du mois précédent, mais ça, ça ne compte pas – le mur du fond est recouvert d'un drap noir sur lequel a été peinte une étoile rouge d'une forme assez bizarre, cinq branches évidées et en lettres majuscules le nom du groupe – agenouillé devant le grand côté du lit, le type a des cheveux gris, assez frisés ondulés une mèche plus blanche ce n'est pas un vieil homme mais il porte quand même son âge et son histoire, il n'est pas opulent mais tient tout ce petit espace, il est rasé de frais, dans un survêtement de sport dans les rouges et, comme tous les matins, vers sept heures il a joint ses mains devant lui, doigts croisés coudes sur le lit, sur le plaid, la couverture tirée, le lit fait parce que c'est un homme d'ordre, il est à genoux son menton repose sur ses doigts croisés et comme tous les matins, comme tous les jours, les yeux fermés, il prie

2.

un truc important mais qui n'en a pas vraiment, d'importance, quelque chose de quotidien qu'on trouverait n'importe où – j'ai refait tourné Echoes j'écoutais ça dans la chambre des filles – l'une des deux, celle qui donnait sur la rue (la chambre, pas la fille) – l'autre donnait sur le jardin (mes sœurs étaient deux) – il faut se tenir à une certaine discipline, une certaine distance aussi, faire en sorte que toutes ces choses et tous ces mots, cette suite inutile et interminable de mots ait un sens – une direction : un manager – il ne faut pas trop

parler de soi on se révolte on fait ce qu'on veut on s'en fout on va marcher – c'est quand même là et ça attend, ça attend que ça se passe – la petite bible et son papier du même métal, le rasoir, la pierre d'alun sur la petite planchette de bois – je suis allé relire ce parpaing qui donnait dans le toujours il ne m'était pas venu alors la chanson de Chédid, le fils d'Andrée et le père de M – la fête de l'organe se tient début septembre, vaguement le sentiment que c'était la première fois que j'y mettais les pieds, c'était dans un parc où le sol était de cailloux et de poussières, quelquefois d'herbe : je l'ai vu là, ce Louis – à peu près la même époque : un truc sans importance mais quotidien, un peu comme l'écriture, ce mot là ou un autre, un peu comme la musique, la petite cuillère, le souvenir des jours heureux ou malheureux, on se retrouve seul – un peu comme dans la chanson – j'ai vu passer les quarante-cinq ans l'année dernière (il y en aura cinquante en vingt-huit), la littérature sur le sujet est abondante et grossie sinon grossière sur les aboutissants, il n'y a pas si longtemps deux mois peut-être que j'ai réussi à trouver mettre la main sur le pensum sur le sujet édité par autrement – le truc sans importance (est-ce que je serais encore là pour voir ça ? Il faudrait que je pose des liens et des dates) c'est cette doctrine qui a commencé par foutre en l'air fucking Nicolas deux qui n'y était pas tellement pour grand-chose, on l'a déposé puis tué – pensum c'est à cause que ça a été coordonné par une espèce de prof ou de journaliste ou les deux possiblement de l'école des sciences politiques de la rue saint-guillaume agitée ces temps-ci (ça commence à faire un moment) par les bruits et la fureur de la guerre – quelque chose avec l'école, on pourrait prendre comme truc la

langue ou l'orthographe – prendre le communisme comme quelque chose d'important mais qui n'en a pas vraiment, d'importance, quotidien qu'on trouverait n'importe où – un objet transitionnel, cette histoire là, il y a une image où on le voit, Aldo, qui tend la main au secrétaire général du parti, une table les sépare, les deux sourient mais lui ne sourit jamais franchement sur les photos, il y a une petite mention de cette histoire dans le parpaing de toujours – c'est cette question qui revient toujours, pourquoi lui et pas un autre ? cette chanson-là et pas une autre ? cette idée-là comme quelque chose du partage, la nouvelle présidente du Mexique, qui ne figure pas dans les égéries mais la redistribution partielle, le partage, la peste le choléra l'horreur absolue est-ce bien raisonnable d'en faire ce quelque chose d'important qui n'en a pas, d'importance ? La littérature la musique l'idée ne se mêlent pas de politique quand même tout le serait – j'ai fait tourner Philip Glass puis Moondog pour me souvenir – à la fin du Prisonnier (ce n'est pas celui de lotus sept) le livre de l'une des guerilleros, se trouve un calendrier jour après jour de cette époque-là, cette époque-là, vingt-quatre ans de retour de l'armée grand malade cinq quatre-vingts jours sans trop manger, cinquante-cinq kilos en revenant par le train et la gare du Nord, Compiègne transmetteur comme mon père – la volonté et la force du destin, sachant alors le passage par ce camp de Robert Desnos et de tant et tant et tant d'autres – une doctrine, une doxa, une discipline, une obligation et me revient un film, un jeune type tortionnaire, de la paille sur le sol des palais tsaristes, du sang, un jeune type crâne rasé (ça se dit skinhead) mais blond qui gravit les

échelons et se retrouve peut-être bien à un poste élevé – comme les histoires d’amour, ces histoires-là cette histoire-là finit mal en général – je ne sais pas bien, la force du destin ? sans doute n’est-ce pas le lieu, mais ce n’est jamais le lieu la littérature la poésie la chanson l’adoucissement des mœurs – vers les trente ans le tournant de la rigueur : ou alors mettre du piano, cette époque-là, l’Afghanistan pas encore sous la botte, le Viet-Nam et le bonze qui s’immole, la fin des colonies portugaises ces années-là – cette histoire-là, la main tendue, la franchise du sourire du secrétaire général, la réserve du chrétien démocrate en costume foncé – et puis ça a été le mardi, les choses se déroulent toujours à une date, il y a l’acmé, il y a les prolégomènes, il y a les suites – ça rappelle l’amour – nous sommes là, assis devant le monde qui tourne, d’autres se chargent d’en instaurer les règles, les droits et les devoirs, nous sommes là, assis devant nos tables, une musique une chanson une petite musique de nuit – le jour ici c’est la campagne, ça ne devrait pas se dire mais à plus de cinquante pour cent, ici, ça s’est prononcé pour l’ordure – ça ne devrait pas avoir lieu, et nous sommes assis, à nos tables, devant nos idées nos volontés nos absurdes renoncements, je ne sais pas si j’ai conservé cette image, mais celle où, avec toute sa famille, oui, il se trouve en assez grande tenue avec sur sa petite estrade couverte de satin noir un souverain quand même serait-il pontife, un sixième du prénom, un ami de longue date, qui tout autant que le secrétaire qui sourit franchement sur l’image, tendant la main au-dessus de la table, tout aussi vraiment tout à fait intègre et digne, tout autant le trahira parce que sa vie ne vaut pas une idée – oui, voilà je me souviens, quelque

chose sans importance, rien, la vie ne vaut rien chantait doucement Souchon, oui, la vie ne vaut rien rien

3.

Chercher encore (travail en cours)

La chronologie pour en faire un cadre, s'y retrouver – les choses se passent, sa naissance en seize – lire se documenter retrouver retracer – à cette époque-là, le gamin en culotte courte et l'ordure au pouvoir – ce pays-là, protectorat – le sud et la façon du pouvoir fasciste d'envoyer en rétention dans ce sud, Eboli par exemple

le plus compliqué sera de trouver son style, en passer par les images, celle où il est à la place du mort et sa femme qui conduit

en trente-cinq son pays entre en guerre en Abyssinie (deuxième guerre éthiopienne), (Haïlé Sélassié premier négus) il a dix-neuf ans, échappe-t-il à la conscription en trente-six, il a vingt ans, la guerre d'Espagne, les brigades internationales et lui à Bari – rentre-t-il chez ses parents où sont-ils

donner des détails précis pour faire croire, tant on a besoin, qui qu'on soit, de croire (c'est pourquoi, souvent ici je tente je crois – l'écriture n'est rien d'autre)

il faudrait recenser toutes ses adresses, quelques unes tout au moins, dont la dernière – mais en était-ce vraiment une ? il y habitait pourtant – dans la cuisine contiguë on mangeait des pâtes aux lentilles, dans la chambre, on dormait, le matin on s'en allait travailler comme si de rien n'était – ses funérailles organisées dans la plus stricte intimité dans un village lointain – il faudrait en faire la biographie (il en est une partielle et politique, à la fin du livre de Leonardo Sciascia, publié en 78 à Palerme), de la

naissance à Maglie un petit bled à l'intérieur de l'aiguille du talon de la botte, la ville à quelques kilomètres, Lecce (magnifique mais jamais été) et plus loin, allant à Bari où on passe un jour de la fin juillet après le bateau venant de Patras par Igoumenitsa à minuit – Brindisi, le petit camion volkswagen (on dit van) les cheveux longs, tout le kit (hommage à DP) mais pour lui, c'est pendant la première (la grande dit-on ici, là-bas qu'en était-il ?) qu'il naît – et en passer par l'autobio – se souvenir de ce type qui ressemble un peu à celui qui incarnait Enrico Mattei – Bari est dans les Pouilles, Mattei est né dans les Marches, un bourg capitale de la truffe dit le truc – et le parallèle, pourquoi faire ? – ils se ressemblent, c'est sans doute suffisant – des personnages de fiction ou de la vraie grande histoire – les études de droit à la faculté de Bari, une chambre dans un pensionnat catholique, la deuxième et la rédaction de la nouvelle constitution, il a trente ans, le parti le plus fort d'Europe mais lui n'en est pas peut-être à l'inverse de son double – est-ce bien un double ? – d'ailleurs Volonté a interprété ce rôle, les images de lui qui se penche vers son petit-fils à l'écran – ce serait en trop mais ce serait à développer – juste après guerre, il est élu député (très chrétien, et sans doute pas moins démocrate) et le reste jusqu'à la fin, à Bari où il fait ses études où il est professeur de droit pénal, une adresse très probable, une façon de se comporter diplomatiquement, sa foi et son parler son attitude, fluide on dirait maintenant flexible, peut-être mais un type du sud tout de même – dans un de ses cartables (il y en avait cinq crois-je) se trouvent des thèses de droit d'étudiants qu'il dirige

le coffre de la 4L, garée rue Caetani, le 9 mai – entre la place de Jésus où siège le parti chrétien et la rue des Boutiques obscures (où siège l'autre parti))

l'ampleur de la recherche me fait frémir, je m'égarer, je lis la biographie de Jean-Jacques Goldman qui vécut avenue Gambetta, par Ivan Jablonka, socio-histoire qui recoupe, en partie cette époque-là, il ne faudrait pas en parler, il faut toujours frapper le même clou avec une espèce d'obsession ou d'acharnement, d'attachement surtout

à Rome l'appartement qu'il occupe est au troisième étage de la rue del Forte Triomphale – dans le nord de la ville, banlieue plutôt chic crois-je imaginer quelque chose qui ressemblerait à Levallois Perret mais sans doute pas à Neuilly sur l'une des collines, le Quirinal où on lui promettait d'atterrir dès la prochaine mandature et son appartement de fonction

le carrefour des rue Stresa et Fani à Rome, la tuerie puis l'enlèvement : partout, à toutes les fenêtres, des gens qui téléphonent et font péter le standard

l'appartement acheté six ou huit mois plus tôt, le box en sous-sol – dans le sud de la ville, une banlieue chic aussi bien – l'appartement de la rue Monte Nevoso où on retrouvera, et en 78 et en 90, des fragments du Mémoriale les mémoires sans doute – il en manque tant – une autre cache d'autres encore d'autres endroits romains, d'autres adresses, d'autres lieux d'autres trajets, aller d'un endroit à un autre, revenir repartir aller chercher

la résidence secondaire de je ne sais plus exactement qui, mais un ami d'un futur président du conseil (Romano Prodi), où on s'amuse à demander sur une tablette oui-ja où se trouve le type kidnappé – et bien

d'autres acteurs et bien d'autres habitations

4.(méthode)

Ce ne sera pas une fiction – la réalité est une fiction qui a réussi dit-on au PEROU – il s'agira de tramer le plus possible les divers documents possédés – il y a par exemple dans le Mon sang retombera sur vous (Seuil points 1915, ai mars 2008) mention des cinq testaments rédigés alors et qui restent (à ce que j'en sais) non publiés (on porte à la connaissance que ce titre tiré d'une des lettres adressées par le détenu à ses pairs n'a pas eu le résultat escompté (son sang n'est pas retombé sur eux : à l'inverse, plutôt, et ce n'est qu'un exemple, les quelque quatre-vingt cinq morts et les deux cents blessés de l'attentat à la bombe de la gare de Bologne, le 2 août 1980). Pour les besoins d'ici, je prends le récapitulatif qu'on trouve à la fin du Prisonnier (Anna Laura Braghetti (l'une des guerrilleros), Paola Tavella, Denoël collection impacts (la bien nommée...), traduction Claude Galli, ai mars 1999) , rédigé par Andrea Colombo (journaliste au Messagero,comme Paola Tavella) – un index de ces quelques pages (191-201), deux onomastiques, des noms et des lieux

pour l'atelier, ce seront donc deux fictions : Maurizio Borghi : il s'agit du pseudonyme du locataire/propriétaire avec son épouse (qui ne l'est pas) Anna Laura Braghetti (j'ignore son pseudonyme) de l'appartement numéro 1, via Montalcini, 8, 1^o étage, une centaine de mètres carrés avec jardin, acheté (avec l'argent d'une rançon, je crois, lors de l'enlèvement d'un cadre d'Alfa Roméo – il faudrait préciser) quelques mois plus tôt et où a été aménagée la cache où séjournera

Aldo Moro cinquante-cinq jours durant) personnage qui n'existe pas, incarné par Prospero Gallinaro, il me semble, à moins que ce ne soit Bruno Seghetti (ces deux-là étaient déjà dans un uniforme propre à la fiction, puisque grimés en pilotes de ligne Alitalia lors de l'enlèvement et de la tuerie) ou un autre encore, qui tous les jours s'en va travailler, et revient tous les soirs retrouver son épouse – il ne me semble pas, ou peut-être fais-je une erreur, que ce soit le même homme qui loue l'appartement de la via Gradoli

via Gradoli : au 96, 3^o étage, c'est la base arrière du chef de l'opération et de sa compagne, ils y séjournent de temps à autres ; il s'agit de Mario Morretti (lequel est l'interlocuteur de deux journalistes, pour un livre d'entretien où il raconte l'enlèvement, entre autres, et le « procès du peuple » (dont il est le principal récipiendaire, disons) au terme duquel Aldo Moro sera condamné à mort (condamnation décidée par une très grande partie du groupe, et notamment la partie emprisonnée et jugée dans les mêmes temps, à Turin), puis exécuté (en bas, dans le garage) par ce même Mario Brigades Rouges (Brigate rosse. Une histoire italienne, Mario Moretti avec Carla Mosca et [Rossana Rossanda](#), éditions Amsterdam, Paris, 2010 ([ISBN 978-2-35480-081-9](#)).

et de Barbara Balzerini (elle arrête les autos, sous son passe-montagne, sur la via Stresa, lors de l'enlèvement) auteure d'un livre plus poétique (Camarade lune : Traduit de l'italien par Monique Baccelli ; Éd. Cambourakis ; 2017 ; ([ISBN 978-2-36624-281-2](#)). (2019 pour l'édition de poche).)

Le toponyme Gradoli réfère à cet appartement (ignoré par la police le

surlendemain de l'enlèvement : on comprend bien, je pense, que cette ignorance (est-elle trop crasse pour n'être pas préméditée ? Ici s'ouvrirait certainement une voie d'accès à un complotisme dont toute cette histoire est conçue empreinte envasée et bientôt submergée) cette ignorance, dis-je, permet et entraîne même les possibilités de dissimulation des acteurs de l'enlèvement : en dernière analyse, elle permet le meurtre d'Aldo. Ce d'autant plus que lorsque vers la fin avril, Eleonora Moro demande à Cossiga (le ministre de l'intérieur, chef de la police, roi de l'espionnage et la cellule interne noyautée par la loge P2...) d'enquêter sur cette rue à Rome, il a le front de répliquer qu'elle n'existe tout simplement pas à Rome, cette rue... Ignorance crasse, vraiment ? On peut en douter. On dispose aussi, pour ce Gradoli-là d'une autre entrée (est-elle fantaisiste ? Elle a eu lieu...), puisqu'il s'agit aussi du nom d'une petite ville apparue lors de la séance de spiritisme dont Romano Prodi a été l'instigateur, un dimanche après-midi, début avril, dans une résidence secondaire d'un de ses amis. Ce fait est documenté, et le Prodi en question en fit part peut-être bien à Andreotti à moins que ce ne soit à Cossiga le mardi ou le mercredi suivant : à la question « où se trouve Moro en ce moment ? » la table (une tablette dit-on qui répond au nom de oui-ja) indiquera trois toponymes : Viterbo, Bolsena et Gradoli... Gradoli se situe dans la province de Viterbo.

Rita Algranati (BR, vigie)
Amnesty International (association qui accepte l'intercession entre les BR et le

gouvernement – 17 avril)
 Tulio Ancora (député, destinataire d'une lettre de AM – 29 avril)
 Giulio Andreotti (DC premier ministre, ennemi politique d'AM, destinataire d'une lettre de AM – 29 avril)
 Autonomia (groupe étudiant extrême gauche « allié objectif » BR)
 Barbara Balzerini (BR, vigie – compagne de Moretti)
 Bartolomei (président groupe DC au Sénat – favorable à la négociation)
 Antonio Bellavita (directeur revue Contre Information proche des BR – arrêté le 30 mars à Paris, libéré le 11 avril)
 Paola Besuchio (BR, malade, pouvant être libérée)
 Franco Bolisoli (BR, grimmé pilote Alitalia)
 Maurizio Borghi (BR, pseudonyme du locataire via Gradoli)
 Alberto Buonoconto (NAP, malade pouvant être libéré)
 Caritas International (association intercesseuse désignée (par la conférence épiscopale italienne) comme contact avec les BR)
 Alessio Casimiri (BR, vigie)
 Tony Chicchiarelli (faussaire, auteur du communiqué 7 – faux – annonçant la mort d'AM)
 Francesco Cossiga (DC, ministre de l'intérieur – nommé par AM, ami d'Andreotti – cellule de crise interne infestée loge P2)
 Renato Curcio (BR, fondateur, emprisonné à l'époque de l'enlèvement, procès à Turin)
 Lorenzo Cotugno (gardien de prison, abattu par les BR, 11 avril)
 Bettino Craxi (PS, secrétaire, favorable à la négociation avec les BR)
 Francesco De Cataldo (commandant en

second des gardiens de prison de San Vittore (Milan), abattu par les BR – le 20 avril)

Renato Dell Andro (député, destinataire d'une lettre de AM – 29 avril)

Alberto Delli Innocenti (médecin à la Sit-Siemens, blessé par les BR – le 4 mai à Milan)

Amintore Fanfani (DC, président du Sénat (deuxième chambre) favorable à la négociation avec les BR - destinataire d'une lettre de AM – 29 avril)

Adriana Faranda (BR, messagère – reconnue pour avoir acheté les uniformes Alitalia)

Rafaele Fiore (BR, grimmé pilote Alitalia)

Prospero Gallinari (BR, grimmé pilote Alitalia – gardien AM)

Raffaele Iozzino (garde du corps AM, dcd le 16.3.78)

Pietro Ingrao (PC, président de la chambre des députés, destinataire d'une lettre de AM – 29 avril)

Lorenzo Iaio Janucci (jeune militant assassiné le 18 mars à Milan – meurtre jamais élucidé)

Ugo La Malfa (PRI, secrétaire député)

Alfredo Lamberti (fonctionnaire ItalSider, blessé par les BR – le 4 mai à Gênes)

Oreste Leonardi (garde du corps AM, dcd le 16.3.78)

Giovanni Leone (DC, président de la République italienne – sans réel pouvoir, honorifique, destinataire d'une lettre de AM – 29 avril)

Lettieri (sous-secrétaire ministère de l'intérieur)

Loge P2

Alvaro Loiacono (BR, vigie)

Girolamo Mechelli (DC, blessé apr les BRle26avril)

Antonello Mennini (évêque, intercesseur BR et la famille d'AM)

Riccardo Misasi (député, destinataire d'une lettre de AM – 29 avril)
 Mario Moretti (BR, chef pour l'enlèvement)
 Eleonora Moro (épouse d'AM)
 Valerio Morucci (BR, grimé pilote Alitalia – messenger)
 Lanfranco Pace (fondateur PO intercesseur PS /BR ou l'inverse)
 Sergio Palmieri (dirigeant FIAT, blessé par les BR – le 27avril)
 Paul 6 (pape, lettre pour faire libérer AM « sans conditions » (qu'on attribue à Andreotti) ce qui vaut exécution, merci qui)
 Emilio Pennachini (député, destinataire d'une lettre de AM – 29 avril)
 Cristoforo Piancone (BR, ouvrier à la Fiat, assassin du gardien de prison Cotugno, blessé arrêté à l'hôpital)
 Giovanni Picco (DC, ex-adjoint au maire de Turin, blessé par les BR)
 Flaminio Piccoli (député, destinataire d'une lettre de AM – 29 avril)
 Daniele Piafano ((leader Autonomia, intercesseur – 6 mai)
 Franco Piperno (PO, intercesseur PS/BR ou l'inverse)
 Romano Prodi (PD (pas chrétien), spiritisme)
 Nicola Rana (secrétaire d'AM, dédicataire d'une de ses premières lettres)
 Domenico Ricci (garde du corps AM, dcd le 16.3.78)
 Giulio Rivera (garde du corps AM, dcd le 16.3.78)
 Felice Schiavetti (membre du patronat génois, blessé par les BR, 7 avril)
 Bruno Seghetti (BR, chauffeur AM)
 Claudio Signorile (PS, vice-secrétaire, intercesseur – 6 mai)
 Mario Sossi (juge enlevé par les BR en avril 1974, libéré quarante jours plus tard – le 22

mai)

Paulo Emilio Taviani (DC, député contre la négociation avec les BR, alors qu'il avait été pour lors de l'enlèvement de Sossi, en 1974)

Fausto Tinelli (jeune militant assassiné le 18 mars à Milan – meurtre jamais élucidé)

Giuliano Vassalli (PS, député puis sénateur – chargé par Craxi d'établir une liste des prisonniers politiques possiblement échangeables contre AM – 20 avril)

Kurt Waldheim (ex nazi secrétaire de l'ONU)

Francesco Zizzi (garde du corps AM, dcd le 16.3.78)

Benito Zaccagnini (secrétaire DC, homme lige d'AM)

AM: Aldo Moro (président du parti démocrate-chrétien)

BR : brigades rouges

DC : démocratie chrétienne

NAP : Nuclei armati proletari (noyau armé postérieur à Lotta Continua)

PC : parti communiste

PD : parti démocrate (à peine à gauche de la DC)

PO : Potere Operaio (soit Pouvoir Ouvrier) groupe politique révolutionnaire extrême gauche

PRI : parti républicain italien (laïc, libéral, à droite du parti socialiste, à gauche de la DC – centriste)

PS : parti socialiste

5.

les deux seuls

Il y a deux solitudes dans cette histoire

(j'allais écrire cette affaire, mais le mot ne me convient pas – il faudra que je prenne la place des deux) de l'un puis de l'autre, pendant toute cette période, il a fallu qu'ils se parlent – l'un portait un passe-montagne, la marque de fabrique de son groupe – c'était Toni Negri qui disait que chaque fois qu'il le passait, il se sentait devenir un autre homme – il me faudrait en porter une – et assis sur mon lit, le dos au mur, le drap tendu au dessus de moi, moi le président, moi qui n'aime rien tant que la pédagogie (et la politique, et l'argumentaire et son petit fils Luca et l'autre enfant, dans le ventre de sa deuxième fille, qui, comme moi, naîtra avec un grand-père mort) moi et ma foi – tous deux, trente ans les séparent, seuls tous les deux, à se mesurer (Moretti est de 46, Aldo de 16) (le nom de famille, comme on dit, pour l'un, le prénom pour l'autre – lui l'autre) – tous les jours au tribunal, un juge un accusé – un avocat général et un professeur de droit pénal – quelques heures par jour, cinquante trois ou quatre fois – les repas, les besoins, les écritures, les toilettes, les prières, les médicaments, les discussions, ici ou là – l'un sort, ôte son fichu, transpire, prend-il des notes ? Coupable, forcément coupable (sic). Enregistre-t-on ces conversations ? J'ai toujours imaginé que oui, et le professeur assis sur son lit, au dos un oreiller ou deux, qui écrit des lettres et des lettres et son mémoire et qui écrit encore – comme qui, au fait ? – il faudrait que je me mette à la place des deux, de l'un puis de l'autre, seul tout autant l'un que l'autre et qui se voient, plus ou moins, qui tentent de se comprendre, tous les deux sachant que si rien ne vient il faudra en passer par un moment qu'on ne peut envisager – ils le savent pourtant – c'est qu'ils sont, tous les deux,

indissolublement, liés, alors ils sont là, lui assis sur sa chaise pliante, qui essaye de faire dire à l'autre (il se trompe, on ne « fait » jamais rien dire à quelqu'un) des vérités premières sur les relations qui peuvent être entretenues avec telle ou telle firme, marque, pays, puissance, personnage, entité – il n'y a rien à savoir de ces errements : Aldo dès très vite sait qu'on ne fera pas de cas de lui, quand bien même on en aurait fait pour d'autres, mais pas pour lui, lui si habile et si adroit est trop à gauche, trop dans le consensus, les tractations la négociation, la diplomatie les mots aigus et recherchés, absolus et exacts, trop dans cette rhétorique qui peut expliquer pourquoi untel pleure tandis qu'un autre s'en fiche – un monde d'hommes et de femmes pourtant tout autant humains que vous ou moi, tout autant agis, tous et toutes autant que nous sommes certains et certaines d'avoir raison – ce ne sont pas des amis, des connaissances tout au plus, des relations professionnelles serait-on tenté de dire, des idéaux qui se cognent, et l'un donnera à l'autre ce qu'il n'a pas et que l'autre ne veut pas – la mort oui – c'était la définition de l'amour du Jacques – pas le grand, non – encore que la trace de celui-ci restera peut-être plus longtemps que celle de celui-là : mais des traces, qui en a quelque chose à faire ? Qui sinon ceux qui les écrivent ? Alors Aldo écrit, des centaines de lettres, à Eleonora d'abord – les liens sacrés du mariage – et tous les jours, tous ces jours-là la petite porte s'ouvre, voilà l'autre et sa cagoule qui se montre, « bonjour Président » et qui déplie sa chaise, et qui s'assoit – l'autre là, sur son lit, en survêt « bonjour » de quoi va-t-on parler aujourd'hui, où en est-on dans cette « prison du peuple » et devant ce Tribunal formé d'un seul type, alors qu'au

dehors les uns empêchent les autres de parvenir à lui sauver la vie, alors que l'envoyé du président des États-Unis, membre de l'agence centrale d'intelligence, non, pardon, de renseignements fait pression sur les uns, sur les autres, alors que d'autres encore font parvenir ses lettres, les distribuent – il y a plus que de la solitude chez ces deux personnages, plus, quelque chose qui bien sûr les dépasse mais qui tutoie le désespoir, la fin de la croyance ou de la foi – ce qu'il y a de certain c'est que dès le début de l'après midi du neuf mai, Eleonora indique que l'enterrement de son mari, son époux, son homme devant dieu et les siens, se fera sans personne de cette politique, sans personne de ses amis chrétiens et démocrates (on ne parlera même pas des communistes) – et ici, dans ce monde virtuel, comme sait, les amis... – le matin, vers six heures, ce 9 mai-là, ils sont descendus en ascenseur certains qu'ils étaient de ne croiser personne, au premier sous-sol, la voiture rouge avait été garée en marche arrière, pour ouvrir son hayon, il fallait la laisser dépasser du box, la porte en était ouverte, une Renault (la marque devenue régie après guerre pour collaboration – ça n'a pas d'importance, c'est une voiture volée, il fallait juste qu'elle soit rouge) et ils sont arrivés ils étaient quatre dont une faisait le guet – l'un avait dit à l'autre, lui tendant ses habits, ces mêmes habits qu'il portait cinquante-cinq jours avant, propres et repassés ainsi qu'il fallait qu'ils le soient, comme ils l'avaient toujours été, il lui avait dit quelques mots que l'autre avait compris entendus au théâtre on dit encaissés et il s'était habillé, ils étaient là, à présent derrière cette voiture, identique à n'importe quelle autre, rouge comme toutes les voitures qui sont rouges, dans un box

pareil à n'importe quel autre, un plaid exactement semblable, le président est entré, sa foi avec lui, il s'est recroquevillé son amour pour ses enfants et ses petits enfants et pour ceux qu'il aimait l'accompagnant seul, tel qu'il était seul, tirant sur son regard le plaid, tandis que l'autre, tout autant seul, dans cette ombre qu'il y a au fond du garage, seul parce qu'il s'était désigné pour le faire, « personne dira-t-il plus tard, personne d'autre que moi ne pouvait le faire » – non, sans doute personne

6.

Ne pas parler de poésie, ne pas parler de poésie en écrasant des fleurs sauvages
Barbara, Perlimpinpin
prendre sa place, assis sur son lit, les oreillers qui calent le dos, le survêtement de sport, écrire une lettre – la relire – la recopier – la commencer par
Cher

Francesco

il faut évoquer à mots couverts ceux qui ont le pouvoir de vie et/ou de mort sur la mienne – il y a douze jours déjà – ce ne sont pas eux, mes pires ennemis, mais le président du Conseil

28

mars

ce sera Rana qui la remettra à Cossiga – le vingt-neuf à six heures du soir il me faut la terminer par

Je crois qu'une démarche préventive du Saint-Siège (ou également d'autres... ? de qui?) pourrait se révéler utile. Il conviendra que tu aies, en accord avec le président du Conseil, des contacts très officieux avec un

petit nombre de dirigeants politiques qualifiés, charge à toi de convaincre les hésitants. Adopter une attitude hostile serait une vision de l'esprit et une erreur. Que le Très-Haut vous illumine pour le mieux, vous évitant de vous enliser dans un épisode douloureux, qui pourrait avoir de multiples conséquences.

Avec mes salutations les plus affectueuses
et je signe.

Je relis ces mots à la lumière de ce qui s'est passé, l'attitude hostile adoptée, les contacts très officieux du président du Conseil : dérisoires. Je sais bien que rien n'est fait encore, au moment où ces mots sont écrits, à la main. Saint-Siège et Très-Haut. Tu parles. Je me relis, la parenthèse (également d'autres ...? de qui?) suggère de tenter d'influencer on dit aujourd'hui, de peser, d'inciter, de convaincre, de faire en sorte qu'un échange ait lieu, un échange officieux entre ceux qui ont le pouvoir d'imposer l'échange (dont le président du Conseil) : dans ce mot, échange, il y a ma vie d'un côté et, de l'autre celles d'autres prisonniers politiques – les prisonniers politiques qui me rappellent ceux du stade de Santiago du Chili, qui me rappellent que ce compromis historique qu'il aurait fallu signer était inspiré par ces faits-là ; de quels soutiens a-t-il fallu s'entourer pour mener à bien la révolution chilienne du onze septembre ?
suicider Allende ?
Soutiens, révolution ?
Des mots positifs pour des actes ignobles – qui aide ? Qui soutient ? Par exemple, je n'ai pas encore réussi à trouver ce livre (non traduit d'ailleurs il me semble) du psychiatre envoyé sur les lieux pour faire échouer les négociations. Aussi cet entrefilet, à la fin du

livre de Sciascia réédité dans les cahiers rouges (même éditeur, version poche – ai avril 2018) dans ce qui est intitulé « suites de l'affaire » :

Mai 1996 : l'ex-directeur de la CIA, William Cosby (sic : en fait Colby) avoue que des « grosses » sommes d'argent ont été déboursées pour prévenir le « péril rouge », allant dans le sens d'une direction de l'enlèvement et de l'assassinat par la CIA.

Qui, pour croire ces versions ? Je voudrais m'échapper de ce texte, cette histoire, cette affaire. J'écris et c'est sans joie, ce n'est pas pour passer le temps, c'est pour tenter de comprendre et de contribuer. Pour tenter de sauver ma vie. Je crois encore en quelque chose, à ce moment-là j'ai l'impression. Je voudrais m'en sortir, mais comprendre quoi ? C'est l'histoire d'un type, qui se retrouve seul, parce qu'il a été enlevé alors qu'il était en charge de la direction du plus important parti de gouvernement du pays. À la tête de ce gouvernement, sans doute mon pire ennemi : un homme sans scrupule, qui envie ma facilité et ma compréhension des hommes, et les sentiments qu'ils ont pour moi. Le respect, l'amitié, l'intégrité et la foi. Il s'agit d'un pays d'Europe qui compte alors peut-être cinquante millions d'habitants, grand comme la France, une péninsule. Il est né au début du siècle, au milieu de la première guerre mondiale, il a sept ans de plus que mon père qui, lui est mort six ans plus tôt que les faits (mais sont-ce bien des faits?) qui sont racontés là. Ce type, là, qui prend ses médicaments, qui se lave les dents, qui bientôt va se coucher pour dormir avec de mauvais rêves. Ce type, là, avec ses cheveux gris, cette mèche blanche qui, une fois que la décision de son rapt a été prise, a donné à ses

ravisseurs l'idée de l'intituler Fritz, ses ravisseurs qui sont là, de l'autre côté de la cloison – un endroit quelque part : lui ne sait pas vraiment où, bien qu'il ait parfaitement conscience que, entre son enlèvement auquel il n'a pas cru, et son installation dans ce réduit, il ne s'est pas passé tant de temps que ça – il se sait non loin de Rome – il se lave les mains, il pense à sa famille – là s'agenouillant, les coudes sur le plaid écossais, là, il prie puis il éteint la lumière

7.

Comme toi que je regarde tout bas
Comme toi qui dors en rêvant à quoi
DjiDjiGé Comme toi
sois au moins conscient que mon cœur peut
se fendre
(j'adore) Jane Birkin Quoi

la petite porte est là, sur ma gauche, et ils ont oublié de la fermer – une petite porte de bois, qui baille – il fait nuit, tu sais il fait tellement nuit – tellement – l'heure, le jour, la météo oui, tiens oui, la météo : quel temps fait-il ? Est-ce que c'est important, je me glisse dans l'entrebâillement, tout est calme, il fait bon, c'est la nuit, calme claire longue douce tranquille il fait doux – j'ouvre, je passe sous les livres en bibliothèque, j'entre et je sors – c'est un endroit que je ne connais pas – c'est là, il y a non loin, par là vers la gauche une baie vitrée qui donne sur un jardin – il n'y en avait pas dans l'appartement de la via Forte Trionfale – où sont-ils donc tous et toutes ? J'avance dans le couloir, dans la chambre, à droite, ils dorment comme des enfants – j'avance la porte d'entrée est fermée mais les clés sont sur le côté, je les prends, j'ouvre

fais jouer la serrure et m'en vais – un étage
je descends et je suis dehors – c'est un
quartier que je connais, juste à côté de cette
église et de ce supermarché oui – il fait jour
d'un seul coup, les gens sont là, vaquent
courent vont viennent je les vois ils ne me
voient pas ne me regardent ni ne me parlent
– là pourtant, Eleonora est là avec les
enfants, je crois que j'essaie de crier – je
voudrais me faire voir et entendre mais
quelque chose ne va pas – quelque chose
dans l'air a cette transparence – pourtant, il y
a le vent qui les feuilles et les branches qui
bruisent – je n'en sais pas assez sur le
monde, j'ai bien réussi à comprendre
élucider analyser déduire et circonvenir j'en
suis toujours un peu au même point : les
gens, les femmes et les hommes, et ces
entités autres qu'eux les gouvernements :
devant un miroir, est-ce moi ? Je me regarde,
je porte des habits, mais ce ne sont pas les
miens – pourtant oui, c'est moi – c'est bien
moi, dehors il n'y a pas d'ombre, les gens
sont sans aspérités ni volumes il fait doux
tranquille et calme dehors et sur les routes de
bitumes glissent les automobiles – je ne
reconnais plus rien, j'avance et marche moi
aussi je glisse et cette église pourtant, oui, j'y
entre, l'ombre est là simple et tranquille
douce et ouatée comme si j'y allais le trouver
– il y a quelques lumières des veilleuses qui
se souviennent de tous ces morts et j'ai
vaguement le sentiment que moi aussi – c'est
étrange comme il fait froid, il y a là une
petite porte, toute petite cachée menue
dissimulée anodine je la pousse, c'est une
pièce, la sacristie sûrement à l'intérieur des
vêtements d'or et d'apparat – j'entre et les
cris percent le monde, des cris, des
hurlements
dans ma cellule, il fait tellement nuit

non, ce n'était qu'un cauchemar

8.

Il y en aurait de nombreux, ce sont des choses rétrospectives, elles auraient pu se passer – tout aurait été différent – une mitrailleuse qui le seize mars ne s'enraye pas et une balle qui au cœur atteint Aldo et le tue – une soudaine prise de conscience de l'ignoble action qui est en train de se mener : cinq morts, pourquoi faire ? Mais ce ne serait que hasard – ce ne serait aucunement de désir – cette affaire, cette histoire dont je ne sais par quel fil elle me tient, la peur de laisser les communistes prendre le pouvoir (mais la peur de qui ? pas des communistes, j'imagine...) : je me disais, il y a peut-être eu, ici, en quatre-vingt-un alors que d'autres dansaient sur les places, des gens (des malheureux, c'est vrai, mais y a-t-il plus d'ordures dans ce bord-là que dans un autre ? en fait, oui, ou ai-je seulement cette faiblesse de le croire ?) effrayés (je n'ai pas entendu dire de suicides cependant) (et là me viennent ces images jamais vues de la crise de vingt-neuf (voilà un siècle dans cinq ans – et son jeudi noir) où certains se jetaient par les fenêtres des gratte-ciels – en revanche les images des gens qui se jettent des tours jumelles, oui) effrayés à un point tel qu'ils envisagent, sans le mettre à exécution, de se suicider et sur un coup de tête s'y laissent prendre. Un point de non-retour, tout est, tout serait alors, accompli. Cette année-là, le soir du trois mai, ils se sont réunis pour parler de la sentence (quelque chose ne va pas, quelque chose ne passe pas) : la mise à mort était acquise depuis le quinze avril sauf contre-ordre – tout le monde avait voté, ceux qui étaient en prison, ceux qui n'y étaient pas (ceux qui croyaient au ciel, ceux qui n'y croyaient pas disaient au singulier le poète et

sa rose, et son réséda... et leurs sangs de même couleur et de même éclat) – dans le genre, on devrait établir un compte, mais nous sommes en Italie, nous sommes en soixante-dix-huit du siècle dernier, la place des femmes dans le monde est sans doute différente (leur nombre, toutefois, est supérieur à celui des hommes) mais en y regardant, sur les dix qui participent à l'enlèvement, au rapt, aux suites et à la fin, il y a quatre femmes : aucune n'emploie d'arme à feu – il y a les gamberisations (les brigades rouges avaient pour gimmick de tirer dans les jambes de leurs adversaires – l'autre côté, les néo-fascistes disons, frappent, eux, à l'aveugle : c'est cette tension-là, et c'est toute la différence, les uns entraînant les autres et continûment depuis l'attentat de la piazza Fontana, à Milan en soixante-neuf – le douze décembre, seize morts...) qui sont, parfois, réalisées par une femme – mais quelque chose, tout de même ici, dans le genre). Lors de cette réunion, dans un bar de Rome, piazza Barberini, ils commencèrent par être trois, il y avait Mario, le chef disons, il y avait Valerio et Adriana, eux étaient les coursiers-postiers (médiateurs, on dirait des Mercure) qui furent rejoints par Barbara, la compagne de Mario et Bruno, un des chauffeurs du seize mars. Il semble que le débat durât plus de trois heures – dans le fond d'un bar, une place très passante d'une capitale, un débat très animé – ou bien tentent-ils de ne pas trop s'énerver ? Ils sont probablement trois contre le chef – il y a bien le livre de Barbara aussi – il faudrait le relire. D'un côté, ceux qui pensent qu'il ne servirait à rien d'ajouter aux morts un autre ; de l'autre Mario. Il tient, je ne dis pas « bon » parce que je crois que c'est là son erreur monumentale – elle me

fait penser à celle de l'allié Enrico Berlinguer, qui lui aussi et tout autant veut garder la ligne dure du parti qui est celle de l'État majuscule comme si ça existait dans le pays, cette manière de ne pas transiger, de ne pas négocier, de ne pas reconnaître l'existence même de ces brigades. Alors Mario tient sa ligne. Et d'un coup de tête refuse l'obstacle, déterminé qu'il est à ne plus vouloir de sang versé, d'horreurs accumulées, mais rien ne se passe : durant la détention, le 24 mars à Turin, elles tirent dans les jambes de Giovanni Picco (demochrétien); le 11 avril, un commando abat le gardien de prison Lorenzo Cotugno; le 20 avril, un gardien de prison à Milan, Francesco De Cataldo est abattu par les brigades rouges; le 22 avril, le pape soi-même largue Aldo; le 26 avril, un ex-président de région (demochrétien) Girolamo Mechelli est « gambérisé »; le 27 avril, un dirigeant de la Fiat, Sergio Palmieri, « gambérisé » à Turin par les brigades rouges; le 4 mai, le médecin de Sit-Siemens (désormais Italtel) Alberto Degli Innocenti, « gambérisé » à Milan; le même jour, mais à Gênes, même « gambérisation » pour Alfredo Lamberti, cadre dirigeant d'Italsider (sidérurgie). Une histoire d'hommes. Que des hommes. Des armes et du sang. La réunion a eut lieu le 3 de ce mois de mai-là ça (ne) m'est (pas si) égal (que ça) mais je le relève (quand même) : sur les images où se trouvent de nos jours probablement encore le Pepy's bar, je ne sais si c'est sous cette enseigne que se réunirent ces cinq personnages, mais on voit qu'une marque de bière s'intitule Moretti une espèce de signal - il se trouve, ce bar, au coin de la place Barberini et de la via del Tritone qui descend vers l'est, et là, à deux pas, sur le trottoir d'en

face, l'hôtel Stendhal.

9.

J'ai voulu me renseigner sur sa date de naissance et puis j'ai laissé tomber – non mais j'ai trouvé, j'aurais pu en faire la numérologie, en chercher l'ascendant, en déterminer la position des étoiles galaxies maisons et autres joyeusetés cosmogoniques ou logiques ou quelque chose de ce genre – sous quelle étoile, sous quel signe sous quels auspices ? – il y a quelque chose de ce genre dans les vues qu'on peut tenter de percevoir de l'avenir – il y a quelque chose de ce genre – j'ai laissé tomber – j'aurais aimé regarder les lignes de sa main – les tarots les positions des étoiles des nuages des flots (j'aurais aimé, oui) et la direction des vents et l'altitude des pensées et des sourires et des pleurs, oui, ça m'aurait plu – j'aurais voulu voir dans ces images-là quelque chose de beau – objectivement beau – en vrai tout est faux sauf peut-être sa croyance

il devait avoir des frères et sœurs, des oncles et des tantes

j'ai voulu essayer de me représenter ce qu'il représentait pour celui qui l'interrogeait, j'ai arrêté assez vite parce que je n'aime pas la projection – et pourtant j'aime encore assez le cinéma (sauf quand il propose, par exemple, une personne aux yeux encore assez bleus qui s'ampute de son foie (c'est hors-champ, c'est vrai) pour faire plaisir, une espèce de gentillesse, à son mari) – après ça je me suis posé la question de la chronologie, j'ai regardé jour par jour pour son incarcération – et puis année par année pour lui, il signe la constitution de son pays quand l'autre arrive sur terre, juste après guerre, puis il devient ministre des affaires des étrangères et l'autre porte des culottes

courtes – un passe-montagne fait maison sur le visage, deux triangles noirs un trou pour la bouche, deux autres pour les yeux j’ai pensé aussi à Stanley Kubrick (un cinéaste qui, dans ces moments-là, élabore son *Shining*) (c’est une façon d’entendre la voix des morts) qui, dans l’idée de faire un film sur Napoléon (comme Abel Gance, oui, Raymond Pellegrin et toute cette *smallah*) avait réuni une documentation jour par jour de son règne – il paraît que je ne sais plus qui, Spielberg ou Coppola ou quelque chose dans ce style cet ordre cette classe ou cette nationalité avait l’intention de reprendre ce projet qui resterait décidément impossible à produire – sauf exception : c’est à voir, mais ces gens-là sont assez vieillissants – je n’avais pas l’intention de parler cinéma, mais cependant, Francesco Rosi, dans ces mêmes moments, ce mois d’avril, ce mois de mars et ce mois de mai, et encore en juin, malgré tout, tournait cette année-là avec dans le rôle principal Gian Maria Volonté (« j’ai beaucoup d’estime pour lui » dit-il) (moi aussi) une adaptation du roman de Carlo Levi *Le christ s’est arrêté à Eboli* qui raconte l’histoire d’un médecin envoyé dans ce sud dans lequel, bizarrement, est né Aldo, parce que ce sud est un désert, et qu’il n’y a rien qui puisse aider ce médecin à survivre à son aversion pour le fascisme de cette ordure de Mussolini – j’ai pensé aussi au verdict prononcé vers le quinze avril de ce mois-là, lequel m’a fait penser à la peine de mort abolie dans ce pays-là en 1947 : que faisait-il, Aldo, quand cette loi fut votée alors qu’en Espagne on continua au garrot d’étrangler les opposants, jusqu’à la fin de cette pourriture de Franco, lequel l’avait restaurée pour les besoins de la terreur dans laquelle il voulait maintenir le pays – je me suis dit que c’était

étrange que ces relents me viennent, aujourd'hui, j'ai regardé dans la rue j'ai refait du café à nouveau encore j'ai repensé à ces journées plus qu'à ces années, j'ai regardé et relu la plupart des mots, des centaines et des centaines de mots (sans qu'on le lui demande – je me suis demandé si on demandait quelque chose à une machine – l'ordinateur les compte : sept mille sept cent trente-cinq) déjà écrits à ce sujet lors des dialogues d'il y a deux ans – les moments importants, particuliers, spéciaux de sa vie, la naissance de ses enfants – trois filles, un garçon, de la même mère – celle du petit Luca, celle à venir d'une autre de ses filles – sans doute les sacrements, je n'y connais que peu en liturgie (chrétienne ou pas) mais une communion, certainement, des passages en confessionnal, des prières des absolutions, des aubes, des hosties (qui prennent un h), des vins et des chasubles et des papes – puis encore d'autres choses, sa dépouille déposée dans un caveau – dont Marco Bellochio fait un développement lors d'un épisode de feuilleton Esterno notte – je dois l'avoir regardé deux fois, en avoir gardé quelques souvenirs pour en faire quelques billets (non c'est l'inverse) – je me suis souvenu de ces moments troublés où il avait reconnu le droit des Palestiniens à disposer d'eux-mêmes, si bien que le chef de l'organisation de libération de la Palestine d'alors avait aussi œuvré pour qu'il soit libéré – j'ai pensé au front populaire de libération de la Palestine j'ai pensé à la fraction Armée rouge, à l'Armée rouge japonaise, à la guerre du Vietnam, aux armes qui avaient tué son escorte, à celles qui s'étaient enrayés, à celles qui allaient servir et à bien d'autres encore – mais pourquoi ces idées-là me venaient-

elles ?

sa voix, le timbre, le débit, les mots choisis
ses goûts culinaires et ceux tout court
je ne dis pas sa vie sexuelle mais tout savoir
sur quelqu'un – comment est-ce possible, ce
petit sourire qu'il a sur les images – ses
vêtements, les vacances à la mer ou déteste-
t-il l'eau – la montagne, porte-t-il une
montre, des bijoux, une croix

10.1

je viens d'abandonner la voiture Sur la ville
le temps est clair Rue du Dauphin Au mois
de mai il ne fait pas encore trop chaud
Marche camarade marche Il est huit heures
du matin Je n'ai envie de rien Je ne m'en
remettrai jamais Je ne suis pas sûr de mes
pas Prendre un peu à gauche la Margana Il
faut que je fasse attention Ne pas regarder les
policiers qui patrouillent Ne pas regarder les
touristes qui descendent Le boyau qui va à la
machine à écrire Marche Ici Le boyau
s'appelle vicolo degli Astalli Petit chemin
des Pôles Marcher rapidement déterminé
Oublier le temps est fini J'ai sans doute
quelque chose de particulier à défendre J'ai
tué un homme Déterminé Marcher les mains
dans les poches ma mère ne me reconnaîtrait
pas J'ai rasé ma moustache Je l'ai laissé
pousser J'ai mis des lunettes de soleil Je les
ai enlevées J'ai marché encore Je me suis vu
m'arrêter devant une vitrine Via Cavour Un
magasin de chaussures Je me suis arrêté
Celles-ci ne sont pas si mal Il ne fait pas
froid Je marche encore Je vais vers la gare Je
ne peux plus reculer Je ne pouvais pas
reculer Je ne pouvais pas me dédire Tout le
monde était derrière moi Tout le monde était
d'accord Tous les camarades Dieu que cette
rue est longue Tous Tous Tous Je ne

penserai pas à mon fils Tous ou presque il a
fallu argumenter Je ne penserai à rien Ne pas
regarder les carabinieri Dire que mon arrière
grand-père était Bersagliier Continuer à
monter Ne pas s'arrêter Avancer Encore des
flics Je prendrai le train qui m'emmènera Où
dois-je aller à Florence Gênes Venise ou
Turin Je ne veux rien Je marche je tourne à
gauche Dans mes poches, mes mains Je pars
je n'y suis plus je pars

10.2

Voilà trente jours que je ne vois plus la
lumière Hier soir ils m'ont donné à manger
des papardelles Je vais mourir Ils m'ont
condamné à mort Allongé sur ce mauvais lit
je vais mourir Je vais mourir pour une guerre
qui n'est pas la mienne Et mon petit Luca Je
vais mourir à leur place Noretta mon doux
mon tendre mon merveilleux amour comme
chantait ce chanteur français La petite
lumière bleue Voilà trente jour que je ne vois
pas la lumière Est-ce que je ne l'ai jamais
vue ? M'est-elle jamais apparue ? Je prie, je
prie pour que les enfants et les enfants de
mes enfants soient épargnés des guerres et
des atrocités Les hommes sont des animaux,
des bêtes prêtes à mordre et à tuer pour un
morceau de pain rassis Rien Qu'auront-ils ?
Rien Je n'ai rien à leur dire je n'ai rien à leur
cacher Rien à leur dire qu'ils ne sachent déjà
À quoi bon dormir J'ai pris un somnifère
comme tous les soirs Comme tous les matins
je me raserai demain matin Noretta as-tu
bien fermé le gaz ? Comme tous les soirs je
vais m'endormir et Je dormirai puis je me
lèverai et je me laverai les mains Je dormirai
oui C'est le soir je vais dormir Je vais mourir
mon dieu ils vont me donner la mort Enfer
paradis purgatoire Le Très-Haut ne les
illuminera jamais Jamais je mourrai ils me
tueront et c'en sera fini Noretta Noretta

L'autre avec sa cagoule noire m'a dit Président c'en est fini nous vous avons condamné à mort Vous n'en avez pas le droit lui ai-je répondu doucement Il a tressailli imperceptiblement Peut-être pas mais nous en avons le pouvoir Il n'y a rien à dire d'autre Il est parti assez affecté Aurais-je du me mettre à genoux et demander le pardon ? Me mettre à pleurer devant lui ? Cet après midi comme si ça allait me surprendre Je les connais je connais leurs façons de concevoir la vie et la mort et tout ce qu'ils veulent c'est faire plier l'État comme si ça existait ailleurs que dans leurs esprits bornés Il n'y a pas d'État autre que celui du Divin Mais voilà bien quelque chose qui leur échappe complètement Le reste ne ressort que de l'humanité et de ses lois indignes imparfaites obscènes peut-être Il faut qu'elles existent Et mes étudiants et l'hypertension Mon petit Luca Je suis bien soigné Ils doivent me garder en vie pour pouvoir m'échanger Mais ils ne m'échangeront pas Sa Sainteté devrait dire quelque chose Je n'entends rien Je lis les journaux je vois qu'ils ne veulent pas faire aboutir Mais cette police qui ne fait rien ? Un mois entier sans me trouver Désincarné Disparu Un peu de sable dans le désert Je vais dormir je vais dormir je vais

11.

Voilà trente jours que je ne vois plus la lumière Hier soir ils m'ont donné à manger des papardelles Je vais mourir Ils m'ont condamné à mort Allongé sur ce mauvais lit je vais mourir Je vais mourir pour une guerre qui n'est pas la mienne Et mon petit Luca Je vais mourir à leur place Noretta mon doux mon tendre mon merveilleux amour comme chantait ce chanteur français La petite lumière bleue Voilà trente jour que je ne vois pas la lumière Est-ce que je ne l'ai jamais

vue ? M'est-elle jamais apparue ? Je prie, je prie pour que les enfants et les enfants de mes enfants soient épargnés des guerres et des atrocités Les hommes sont des animaux, des bêtes prêtes à mordre et à tuer pour un morceau de pain rassis Rien Qu'auront-ils ? Rien Je n'ai rien à leur dire je n'ai rien à leur cacher Rien à leur dire qu'ils ne sachent déjà A quoi bon dormir J'ai pris un somnifère comme tous les soirs Comme tous les matins je me raserai demain matin Noretta as-tu bien fermé le gaz ? Comme tous les soirs je vais m'endormir et Je dormirai puis je me lèverai et je me laverai les mains Je dormirai oui C'est le soir je vais dormir Je vais mourir mon dieu ils vont me donner la mort Enfer paradis purgatoire Le Très-Haut ne les illuminera jamais Jamais je mourrai ils me tueront et c'en sera fini Noretta Noretta L'autre avec sa cagoule noire m'a dit Président c'en est fini nous vous avons condamné à mort Vous n'en avez pas le droit lui ai-je répondu doucement Il a tressailli imperceptiblement Peut-être pas mais nous en avons le pouvoir Il n'y a rien à dire d'autre Il est parti assez affecté Aurais-je du me mettre à genoux et demander le pardon ? Me mettre à pleurer devant lui ? Cet après midi comme si ça allait me surprendre Je les connais je connais leurs façons de concevoir la vie et la mort et tout ce qu'ils veulent c'est faire plier l'État comme si ça existait ailleurs que dans leurs esprits bornés Il n'y a pas d'État autre que celui du Divin Mais voilà bien quelque chose qui leur échappe complètement Le reste ne ressort que de l'humanité et de ses lois indignes imparfaites obscènes peut-être Il faut qu'elles existent Et mes étudiants et l'hypertension Mon petit Luca Je suis bien soigné Ils doivent me garder en vie pour pouvoir m'échanger Mais

ils ne m'échangeront pas Sa Sainteté devrait dire quelque chose Je n'entends rien Je lis les journaux je vois qu'ils ne veulent pas faire aboutir Mais cette police qui ne fait rien ? Un mois entier sans me trouver Désincarné Disparu Un peu de sable dans le désert Je vais dormir je vais dormir je vais

12.

Berlin

Elle m'est complètement inconnue – durant les années de 4° et 3° j'avais opté en deuxième langue pour l'allemand – seconde aussi – un peu comme pour la musique que je n'ai cependant jamais apprise, il s'agissait de prendre les devants – il y eut en seconde un voyage organisé vers une ville nommée Görlitz, c'était en république démocratique – de l'autre côté (la ville dans laquelle je vivais était d'obédience (disons) communiste) un mois ou quelques semaines, je ne sais plus mais je n'y fus point : la rubéole m'en empêcha – ce m'était complètement aveugle : l'apprentissage de la langue, celui de la musique m'a aujourd'hui un goût particulier – entendu parler de la Spree mais pas de la Havel – une île qu'on survole avant d'atterrir – l'aéroport ou gare a pour nom Willy Brandt, un chancelier de l'époque (décédé en 1992) –

Eiswerder est un [îlot](#) sur la [Havel](#), au nord de [la citadelle de Spandau à Berlin-](#)

[Hakenfelde en Allemagne](#). D'une superficie de 14 hectares, il est accessible par deux ponts qui rejoignent les rives occidentale et orientale de la Havel.

wiki

Il s'agit d'une espèce de décor : la scène est

semblable – dans cette ville-là, que les puissances vainqueures se sont partagées après guerre – où elles érigèrent un mur – il faudrait chercher mais ce n'est pas le lieu – s'ébattaient des jeunes gens, au sein d'un groupe, une fraction aux idéaux supérieurs – il n'est pas question de porter quelque jugement que ce soit sur leurs agissements, mais ils étaient antérieurs à ceux décrits ici – on avait enlevé un responsable du patronat, le 5 septembre 1977, on avait demandé une rançon, laquelle fut ignorée (on empêcha la famille de la payer) : c'est pourquoi il fut abattu – (il avait fait partie des jeunesse hitlériennes mais personne n'est parfait, puis devenu nazi notoire) 4 balles dans la tête on mit son corps dans le coffre d'une auto (une ford il me semble me souvenir) et on l'abandonna à Mulhouse – idem pour le mode opératoire, idem pour la fin – le type n'était en rien lié aux États-Unis (sinon par l'idéologie capitaliste) non plus qu'à la Russie (qui, alors était une union de républiques – socialistes, qui plus est soviétiques) – son corps fut retrouvé en octobre 1977, le 19 – dans les jours qui précédaient, les membres incarcérés de la Fraction Armée rouge (RAF :Rote Armée Fraction) furent retrouvés suicidés dans leurs cellules – nommons les : Andreas Baader, Gudrun Ensslin, la compagne de Baader, et Jan-Carl Raspe, Bien d'autres guerilleros furent abattus par les forces de police durant ce qu'on nomma l'automne allemand. Sans doute faut-il aussi se souvenir de faits concomitants : on peut citer, entre beaucoup d'autres du même type de violence exacerbée, le détournement de l'avion de la Lufthansa (vol 181, compagnie aérienne nationale allemande – de l'ouest) et le meurtre de son pilote, (citons-le aussi)

Jurgen Schumann dont le corps est jeté sur le tarmac de l'aéroport de Mogadiscio (Somalie) (détournement et assassinat perpétré par des membres du Front populaire de libération de la Palestine) via Rome, Larnaca (Chypre) et d'autres escales encore, qui s'est mal terminé pour les détourneurs
Paris

La ceinture rouge – je préfère y arriver par Orly – la ville au loin – le truc s'appellera Action directe – je pense souvent à ce couple de jeunes gens qui tuèrent et furent tués (lui seulement si mes souvenirs – ça n'a aucun rapport, c'est juste Paris : Rey-Maupin) – il s'agira, mais plus tard, d'assassiner des patrons d'entreprise – par exemple Georges Besse, en 1986, pédégé de Renault (passée en régie au début de 1945 pour cause de collaboration avec l'ennemi), en pleine rue (boulevard Edgar Quinet, en bas de chez lui), le commando qui l'abattu portait le nom de Pierre Overney, jeune étudiant abattu de sang froid devant les usines Renault de Billancourt, en 1972, par un type du service d'ordre, Jean-Antoine Tramoni, lui aussi abattu à Limeil-Brévannes (94) non loin de son domicile – il y a des personnes et il y a des noms propres comme on dit qui résonnent encore, comme cet autre Salvador Puig I Antich, le dernier mis à mort le 2 mars 1974, au garrot par le franquisme et son abject caudillo – des hommes et des femmes qui croient en quelque chose qui devrait advenir par les armes le sang la violence : ce n'est juste qu'une croyance parmi d'autres

Rome

non loin de là, se trouve la plage d'Ostia – on prend le 23 pour y aller, on part de la

pyramide : Anna Laura Bragheti le prendra pour aller chercher du sable qui sera mis dans les poches et les revers du pantalon d'Aldo Moro pour égarer les recherches – quand tout sera fini – j'ai l'impression, le sentiment que Mario Moretti prend l'autobus comme Lino Ventura le prenait dans l'armée des Ombres et tant d'autres films – je sais qu'il prenait le train) il est là dans le couloir, et accoudé fume une cigarette – on prend moins de risques en transports en commun – la fenêtre est ouverte, il arrive – la nuit – le passe-montagne les faux papiers les armes tout ça est ailleurs lui coordonne – ils s'intitulent « colonne » ce sont des groupes sans doute par ironie sur la cinquième colonne ou ce genre de chose, ils sont sérieux mais aiment à vaguement se moquer de ce monde on apprend de Mario Moretti qu'il est technicien en électricité, du côté de Turin ou de Gênes – je dois tenter d'être précis – chez siemens – il voit les ouvriers (lui n'en est pas) qui viennent du sud, les conditions de travail, les conditions d'embauche, les conditions de vie – le travail salarié – le sud du pays d'où est originaire Aldo Moro – Aldo le Maure – sans doute m'y suis-je attaché, ainsi que Mario Moretti, sous sa cagoule noire quand il l'interroge – le train entre en gare, il descend, sort, dans lagare, devant la gare, dans les rues, les carabinieri sont partout et ne parviennent à rien, c'est le quatorze avril au soir et la sentence est tombée : ce sera la mort. Le lendemain, il l'annonce au président et celui-ci restera muet muré pendant deux jours.

13.

L'appartement a été acheté vide – grâce à la caution de l'enlèvement (du 12 janvier au 3

avril 1977) de Piero Costa (le fils de l'armateur) qui s'élevait à plus de cinq cent mille euros d'aujourd'hui – un milliard de lires – au printemps de la même année et Mario et Prospero l'ont préparé. Nous avons travaillé sans faire trop de bruit, nous étions des artisans-peintres. L'appartement appartenait à monsieur et madame Altobelli (l'un des premiers décrets-loi de cette période d'exception aura été d'obliger quiconque achète un bien immobilier à le déclarer à la police – trop tard), lui est ingénieur, elle est secrétaire. Un couple d'italiens dans la moyenne supérieure, qui n'a pas encore d'enfant mais ça viendrait sûrement – elle est née le 3 août 1953 (elle a alors 24 ans), lui est né le 16 avril de la même année (il atteint les 25 ans durant cette période). Elle est assez amie avec le voisinage en particulier avec la dame qui habite au deuxième, assez âgée, pour qui il arrive qu'elle fasse des courses : il s'agit d'une couverture mais qu'elle effectue avec conviction. Elle et Mario ont cherché l'appartement parfait, pendant quelques semaines en mai de l'année précédente, mais c'était elle qui allait visiter. Elle portait des bijoux en or, des parfums onéreux, des vêtements et accessoires de marque : elle jouait le rôle d'une riche et jeune héritière auprès des agences immobilières. Peut-être s'était-elle amourachée d'un homme riche et plus âgé. Elle racontait l'histoire, visitant seule ici (mal desservi) ou là (trop de passage). Puis vint l'appartement numéro un du 8 via Montalcini. Trois pièces, un grand salon en L, trois grandes baies vitrées donnant sur un petit jardin. Deux chambres, deux salles de bain. Une cuisine, grande pour y manger à quatre. Plus de cent mètres-carrés. Elle rencontre les propriétaires dans

un bar, conclue l'affaire et les paye avec des chèques de banque qu'elle a constitués avec de l'argent liquide, en quelques semaines. Elle fait appel à un artisan pour qu'il pose des rideaux et leurs tringles sur les baies du salon. Blancs, beaux, occultants. Puis à un autre pour des grillages aux fenêtres, pour se protéger des voleurs. C'est avec Mario qu'elle achète des meubles en banlieue, un canapé à fleurs pour le salon, et deux fauteuils. Un lit. Des meubles de cuisine. Une toilette de camping et un lit de camp. Enfin, on transformera une des chambres en bureau. Sur toute la longueur du mur face à l'entrée on construit une bibliothèque, derrière laquelle on dissimulera la cache. Deux mètres et demi sur un. Avec les matériaux qu'elle achètera, on l'insonorise, le renforcera, ciment plus parpaings plus laine de verre, on ne décore pas l'intérieur. La porte est petite et lourde. Dans le réduit une autre porte massive – une petite partie du réduit est réservée pour y déposer les armes, dans un coffre fermé. On craint la venue des policiers, toujours. Sur le mur d'en face, on pose un miroir pour agrandir la pièce. Le lieu commence à prendre forme, devient presque coquet. Un jour un voisin sonne, son gamin a laissé tomber un ballon dans le jardin : elle le lui rend, elle est petite mais mignonne, sourit, très maîtresse d'elle-même : après tout, elle est chez elle. Quand il s'en va, elle croit que son cœur va sortir de sa poitrine. Elle souffle et souffre, ne dort que peu mal. Mario la rassure, Prospero l'aime – c'est fortement déconseillé sinon parfaitement interdit et proscrit : tant pis – ça ne se saura que plus tard. Ils iront jusqu'à se marier, en prison je crois bien. Puis vient Germano, c'est lui qui tient le rôle de l'ingénieur (c'est un de ses ex-amants). On s'entend tant bien

que mal. On dort l'un à côté de l'autre, sans se toucher. À ce moment-là, elle ne sait pas encore ce qui se prépare sinon qu'il s'agira d'un « gros coup ». Elle aime beaucoup Mario, Prospero lui fait confiance et la rassure aussi. Vers le six mars, Mario la prend à part et lui explique ce qui est attendu.

Non, bien sûr il n'y a pas de photo de ces quatre géoliers. Ils sourient, devant une des baies du salon, ils sont dans le jardinet et se tiennent par le bras, (de gauche à droite), Germano dans son costume d'ingénieur, qui fait un peu la figure sans porter de cravate, Prospero son tout petit sourire qui tient Lalla (ou Anna Laura ou Camille, c'est comme on veut) pimpante et à l'autre bras de la petite brunette et Mario qui lui aussi sourit, il porte un chapeau de paille, d'Italie, évidemment. Tout le monde face caméra regards caméra : personne ne bouge. C'est Aldo qui prend la photo (on l'aperçoit ou on le devine, oui, un peu dans le reflet que donne la vitre de la baie, comme une espèce de fantôme avec sa chevelure grise et blanche). Mais non, évidemment, elle n'existe pas

17.1 – Mario, au premier étage dans l'appartement, du 8 via Montalcini, le dimanche qui suit. Après ça, il a bien fallu s'y mettre. Pendant ce week-end-là, celui du 13 mai. Il a bien fallu terminer ce qu'on avait commencé. Camille avait jeté la plupart des habits qu'il avait portés, il restait la mousse à raser et le rasoir sur la petite tablette au dessus du combiné toilette-lavabo de camping. Il a bien fallu s'occuper de tout ça, le lit de camp, les draps et la couverture. Le drap pendu au mur et les documents, on les a brûlés, tous, ils ne

nous étaient de rien. La petite bible qu'il lisait tout le temps, je crois que Prospero l'a gardée, le magnétophone où on lui avait enregistré une messe au début de sa détention a été brisé, la bande magnétique brûlée. Les cartables, Camille les avait déjà réduits en petits morceaux qu'elle avait fait brûler avec les mauvaises herbes du jardin. Tout le monde sait que ce 9 mai-là était un mardi, et avant le dimanche, il fallait que tout soit en ordre. C'est quelque chose qui a été fait avec rage. La rage nous prenait, Prospero et moi, oui, parce que nous n'avions rien obtenu. Nous n'avions plus rien. Je l'avais exécuté, lui, fatalement, mais son dieu même ne lui avait servi à rien. Il était parti, il s'en était allé. Nous avons attaqués les parpaings que nous avions montés avec soin trois mois plus tôt. Je me souviens des efforts pour ne pas faire de bruit, des linges qui entouraient nos masses, de nos regards aussi. C'est comme si nous étions possédés. Germano s'était enfui, le matin même, vers huit heures, m'a dit Camille : il était parti et nous ne l'avons plus jamais revu. C'est comme s'il s'était fondu dans le monde. Ils l'ont chopé quelques années plus tard. Il avait été contre, comme Valerio et Adriana : mais après ? Ne fallait-il pas continuer la lutte ? Fallait-il laisser là notre honneur de guerrilleros, nous humilier à ne rien faire ? Temporiser encore, malgré l'ultimatum ? Quand bien même rien n'avait été acquis, nous avions notre réputation, notre foi dans l'ultime nécessité et notre croyance dans l'aboutissement de nos valeurs. Avions-nous plié ? Qu'on ne vienne pas nous raconter que nous avons eu tort : nous étions tous ensemble, unis contre cet ennemi que nous n'avions pas vaincu, peut-être, mais nous avons montré notre force et

notre détermination. Celle-là même qui nous faisait agir contre les murs de cette prison. Contre les illusions, contre les faux-semblants, contre leurs hypocrisies, leurs mensonges et leurs calomnies. Et à chacun des coups portés contre ces parpaings imbéciles, c'est un peu de notre foi qui se manifestait. Nous avons détruit le mur, nous avons détruit les portes, et nous étions reparti le dimanche soir, Prospero et moi. Restait à présent à nous fondre à notre tour, mais à continuer, continuer encore jusqu'à ce que les choses cèdent et que nous soyons entendus qu'on nous rende raison et compte des agissements des multinationales et des liens tissés avec elles par le pouvoir.

17.2 – Germano, vers sept heures et demie, via Caetani – le 9 Mai – et après Je n'étais pas d'accord. Après l'ai-je jamais été ? C'est vrai, j'ai démonté graissé remonté la sten, trois fois pour qu'elle ne s'enraye pas, je suis un peu responsable des deux rafales – à l'arrière de l'auto, il était sous son plaid, il avait fermé les yeux – les tirs étaient étouffés par un silencieux que j'avais fabriqué à la fin avril – les onze douilles ont cliqueté sur le béton du garage – j'ai conduit la voiture jusqu'à sa place, il y avait dans l'habitable l'odeur de son sang, Mario avait quelque chose de prostré, je lui ai demandé d'ouvrir sa fenêtre il n'a pas compris – le chemin était long, mais à cette heure-là – avant sept heures – la Magliana est encore praticable – nous avons croisé des voitures de carabinieri, on passait simplement – je ne crois pas que nous ayons échangé un mot : je n'avais plus rien à lui dire – je crois que c'était Bruno qui avait gardé la place, je l'ai vu s'en aller au bout de la rue – pas un traître mot, j'ai garé l'auto, je suis descendu et je suis parti – lui vers la rue du Dauphin, moi

celle des Boutiques Obscures, j'ai pris à gauche et je suis parti – je ne les ai plus revus – l'exécution m'avait été insupportable, je n'étais pas d'accord et je ne le suis toujours pas, je me disais qu'il fallait attendre, qu'ils allaient céder bien sûr, il ne pouvait en être autrement, ils allaient céder, faire attendre, c'est certain mais céder c'était tout aussi certain, c'était à qui céderait le premier et c'est nous qui y avons été aveugles et sourds – le relâcher aurait été intelligent, il ne nous aurait pas trahi il n'aurait pas pu il ne savait rien – il se savait parfaitement complètement largué, ses amis il n'en avait plus, Zaccagnini pleurait c'était tout, Andreotti ce chien galeux et mafieux se frottait les mains, le pape était sénile et l'avait largué, il ne lui restait que sa famille et qu'est-ce que c'est une famille dans ces tractations ? Rien. Rien de rien. Je me suis tranquillement fait oublier mais je me suis fait arrêter en 82, j'ai pris quatre ans que j'ai faits – ces années-là, les suivantes, étaient les pires – puis il a fallu qu'une repentie se désiste, il a bien fallu qu'ils me trouvent, m'accusent, me condamnent à nouveau mais moi je n'avais pas tiré, moi j'étais complice mais je n'étais pas d'accord pour la mise à mort, non, pas pour la mort non, pas la mort – ils me jettent à Rebbibia. Vingt-quatre ans. C'est là qu'un samedi, à la fin du mois d'août, un an après le début du deuxième millénaire de cette ère maudite s'est rompu un de mes anévrysmes – ou que de battre mon cœur s'est arrêté – ou qu'on m'a suicidé

(HS) 18. exercice
Plus que la manière de les produire, de les distribuer au travers d'agences et de les présenter, c'est ce qu'elles montrent qui intéressent – il faut savoir les lire, sans doute,

et savoir que sans leurs légendes, elles ne sont rien.

le polaroid comme le disque noir
les images industrielles
celles qui nous viennent de la station spatiale internationale
celles de la face cachée de la lune
la possibilité de retrouver le portrait de Germano par exemple, à l'époque
voir les images postées raconter un journal
pratiquer des études de cas images à l'appui (celles du journal)
durant la première confinement-détention (mars à mai 2020) s'envoyer des images des plats cuisinés

(HS) 19. illustration de 73 photographies regard rétrospectif sur le journal tenu lors du confinement premier – publié d'abord sur le site du collectif L'AiR Nu sans trop d'images à mon souvenir – je ne m'aperçus de la conjonction des dates (la Commune, l'enlèvement et la mise à mort d'Aldo Moro) qu'assez tardivement, retrouvant dans la bibliothèque un livre traitant de cette première période (1871) – je me souviens qu'on mangeait alors les animaux du zoo du jardin des plantes (tu vois comment les souvenirs sont sélectionnés) – alors il me faudra poser les diverses images – comme on dispose de seize billets, voilà la foisonnante pléthore qui envahit le dix-neuvième opus de cette été – à moins qu'il ne s'agisse d'une foison pléthorique (à trois ou quatre images par billets... on risque de passer les 50 occurrences) – je reporte les dates inscrites et sans doute les légendes (je pourrais ne garder, d'ailleurs, que les images propres au travail mené ici – elles se constituent en

album). C'est à nouveaux frais que je reproduis les images (prises de vue par « capture » d'écran (comme si ça pouvait exister) – je ne sais si je commenterai (il y a là comme une espèce d'onanisme qui a quelque chose d'un peu nauséeux)

(une affaire obsessionnelle je me souviens de l'encravaté – non pardon, il portait une lavallière, il était mathématicien, il se présentait sous les couleurs de l'emmanuellitude macronière – il a depuis jeté cette affaire-là aux orties – qui indiquait qu'il fallait absolument (absolument!) être obsédé par son sujet si on voulait écrire un livre) (il ne fait aucun doute que ce genre de conseil tend vers le ridicule et le rire jaune)

20.

Le texte suivant, inspiré disons de quelques lettres écrites durant la détention – notamment en ce qui concerne les puissances divines. Travail en cours.

je fais tourner en boucle A whiter shade of
pale reprise Annie Lennox
ça te rappelle quelque chose ?

À un moment on cesse de se battre, ça suffit... il n'y a plus rien, disait Léo et tout est consommé et même la bible ne nous est de rien – tu vois cette image que j'ai cherchée partout sans la trouver jamais – tu te souviens ? Celle où tu es avec Luca, Noretta, cette image qui n'a jamais plus existé ou qui n'existe plus, cette image-là de mes deux êtres les plus chers au monde – alors j'arrête, je prie, j'exhorte j'écris : mais j'arrête – j'ai eu de la colère, des peurs, des cris des larmes, j'ai eu envie de tout foutre en l'air (non, je ne pourrais jamais écrire ça,

je ne pourrais jamais te l'envoyer, tu ne pourrais jamais le lire, non), et puis je me suis allongé, sur mes yeux j'ai posé mon bras et j'ai voulu dormir – j'ai repensé à cette image de toi, avec le petit – j'ai repensé à nos enfants – je ne me suis pas assoupi, je n'ai pas rêvé que je m'évadais, que je courrai seul dans la nuit, je n'étais pas dans cette image – à un moment, très vite j'ai su que ma vie ne tiendrait qu'à un fil, mince, léger, diaphane pur net – tellement différent de toutes ces paroles, ces confusions, ces négociations, ces demandes – ma toute douce, ma chère Noretta, c'est à elle, c'est à ma vie qu'ils en veulent et mes amis eux n'en veulent plus – échanger, tergiverser, palabrer oui – tout, tout est inutile quand on ne veut pas ouvrir la porte, je m'en remets au Très Haut, je n'ai pas de crainte sinon pour vous, toi et mes enfants, je les bénis, je suis un peu absent, je suis un peu loin pour vous aider et j'en suis empêché

(HS) 21. reprise annotée de la 9.

J'ai voulu me renseigner sur sa date de naissance (1) et puis j'ai laissé tomber (2) – non mais j'ai trouvé, j'aurais pu en faire la numérologie, en chercher l'ascendant, en déterminer la position des étoiles galaxies maisons et autres joyeusetés cosmogoniques ou logiques ou quelque chose de ce genre – sous quelle étoile, sous quel signe sous quels auspices ? (3) – il y a quelque chose de ce genre dans les vues qu'on peut tenter de percevoir de l'avenir – il y a quelque chose de ce genre – j'ai laissé tomber – j'aurais aimé regarder les lignes de sa main (4) – les tarots les positions des étoiles des nuages des flots (j'aurais aimé, oui) et la direction des

vents et l'altitude des pensées et des sourires et des pleurs, oui, ça m'aurait plu – j'aurais voulu voir dans ces images-là quelque chose de beau – objectivement beau – en vrai tout est faux sauf peut-être sa croyance (5)

il devait avoir des frères et sœurs, des oncles et des tantes (6)

j'ai voulu essayer de me représenter ce qu'il représentait pour celui qui l'interrogeait, j'ai arrêté assez vite parce que je n'aime pas la projection – et pourtant j'aime encore assez le cinéma (sauf quand il propose, par exemple, une personne aux yeux encore assez bleus qui s'ampute de son foie (c'est hors-champ, c'est vrai) pour faire plaisir, une espèce de gentillesse, à son mari) (7) – après ça je me suis posé la question de la chronologie, j'ai regardé jour par jour pour son incarcération (8) – et puis année par année pour lui, il signe la constitution de son pays quand l'autre arrive sur terre, juste après guerre, puis il devient ministre des affaires des étrangères et l'autre porte des culottes courtes (9) – un passe-montagne fait maison sur le visage, deux triangles noirs un trou pour la bouche, deux autres pour les yeux

j'ai pensé aussi à Stanley Kubrick (un cinéaste qui, dans ces moments-là, élabore son *Shining* (10)) (c'est une façon d'entendre la voix des morts (11)) qui, dans l'idée de faire un film sur Napoléon (comme Abel Gance, oui, Raymond Pellegrin et toute cette smallah) avait réuni une documentation jour par jour de son règne – il paraît que je ne sais plus qui, Spielberg ou Coppola ou quelque chose dans ce style cet ordre cette classe ou cette nationalité avait l'intention de reprendre ce projet qui resterait décidément impossible à produire – sauf exception : c'est à voir, mais ces gens-là sont assez

vieillissants (12) – je n’avais pas l’intention (13) de parler cinéma, mais cependant, Francesco Rosi, dans ces mêmes moments, ce mois d’avril, ce mois de mars et ce mois de mai, et encore en juin, malgré tout, tournait cette année-là avec dans le rôle principal Gian Maria Volonté (« j’ai beaucoup d’estime pour lui » dit-il) (moi aussi) (14) une adaptation du roman de Carlo Levi *Le christ s’est arrêté à Eboli* qui raconte l’histoire d’un médecin envoyé dans ce sud dans lequel, bizarrement, est né Aldo, parce que ce sud est un désert, et qu’il n’y a rien qui puisse aider ce médecin à survivre à son aversion pour le fascisme de cette ordure de Mussolini – j’ai pensé aussi au verdict prononcé vers le quinze avril de ce mois-là, lequel m’a fait penser à la peine de mort abolie dans ce pays-là en 1947 : que faisait-il, Aldo, quand cette loi fut votée alors qu’en Espagne on continua au garrot d’étrangler les opposants, jusqu’à la fin de cette pourriture de Franco, lequel l’avait restaurée pour les besoins de la terreur dans laquelle il voulait maintenir le pays – je me suis dit que c’était étrange que ces relents me viennent, aujourd’hui, j’ai regardé dans la rue j’ai refait du café (15) à nouveau encore j’ai repensé à ces journées plus qu’à ces années, j’ai regardé et relu la plupart des mots, des centaines et des centaines de mots (sans qu’on le lui demande – je me suis demandé si on demandait quelque chose à une machine – l’ordinateur les compte : sept mille sept cent trente-cinq) déjà écrits à ce sujet lors des dialogues d’il y a deux ans (16) – les moments importants, particuliers, spéciaux de sa vie, la naissance de ses enfants – trois filles, un garçon, de la même mère – celle du petit Luca, celle à venir d’une autre de ses filles – sans doute

les sacrements, je n'y connais que peu en liturgie (chrétienne ou pas) mais une communion, certainement, des passages en confessionnal, des prières des absolutions, des aubes, des hosties (qui prennent un h), des vins et des chasubles (17) et des papes – puis encore d'autres choses, sa dépouille déposée dans un caveau – dont Marco Bellochio fait un développement lors d'un épisode de feuilleton *Esterno notte* – je dois l'avoir regardé deux fois, en avoir gardé quelques souvenirs pour en faire quelques billets (non c'est l'inverse) (18) – je me suis souvenu de ces moments troublés où il avait reconnu le droit des Palestiniens à disposer d'eux-mêmes, si bien que le chef de l'organisation de libération de la Palestine d'alors avait aussi œuvré pour qu'il soit libéré (19) – j'ai pensé au front populaire de libération de la Palestine (20) j'ai pensé à la fraction Armée rouge (21), à l'Armée rouge japonaise (22), à la guerre du Viet-nam, aux armes qui avaient tué son escorte, à celles qui s'étaient enrayés (23) , à celles qui allaient servir et à bien d'autres encore – mais pourquoi ces idées-là me venaient-elles ?

sa voix, le timbre, le débit, les mots choisis
ses goûts culinaires et ceux tout court
je ne dis pas sa vie sexuelle mais tout savoir sur quelqu'un (24) – comment est-ce possible, ce petit sourire qu'il a sur les images (25) – ses vêtements, les vacances à la mer ou déteste-t-il l'eau – la montagne, porte-t-il une montre (26), des bijoux, une croix

(1) c'est le 23 septembre 1916, dans un village des Pouilles, au bas de l'Italie – je suis allé voir (1) –

(1) c'est une façon de dire – j'aurais aimé aller voir, en effet, j'aurais loué une voiture, comme dans la chanson, on aurait été voir Riace qui est un peu à l'ouest – quinze mille habitants (2017) on a inauguré la place centrale où se trouve la mairie, et le lycée et d'autres choses encore du nom d'Aldo Moro – ainsi qu'à Gênes, on a donné son nom à la sopra-elevata (autoroute deux fois deux voies qui surplombe tout le port – et sûrement bien d'autres lieux symboliques – afin de se souvenir probablement (on pourrait en dresser un état, ce qui constituerait un développement contemporain)

(2) non, mais je ne m'en suis pas servi – ça ne m'avancerait pas à grand chose, le développement sur la numérogie est un signe en direction de celles et ceux qui y croiraient peut-être un peu démagogique

(3) longtemps j'ai porté des fleurs à l'une de mes tantes, qui me tirait parfois les cartes, regardait les lignes de mes mains « pas celle-là (la droite), l'autre d'abord » n'en disait rien, sinon un « ca va » née la même année qu'AM mais en février – le 16 je crois bien me souvenir – il y a des papiers administratifs qui donnent cette date exacte – comme il y a des papiers qui donnent aussi des dates exactes de la situation d'une autre de mes tantes (la sœur aînée et de cette autre tante et de ma mère qui était la dernière de la fratrie) qui, suivant son mari, s'était installée dans une campagne proche de Latina au début des années soixante (après les événements – je suis allé y voir mon frère en soixante-treize en passant pour aller en touriste en Tunisie, cette année-là où sévissait le choléra et où sur les bas-côtés des

routes flambaient les poubelles – au loin, de la terrasse de la maison on voyait Frosinone au flanc de la montagne)

(4) voilà

(5) il y aurait beaucoup à dire sur cette croyance, vu qu'il y baignât sa vie durant – le mariage (qui est évoqué et illustré plus loin) les enfants et puis le petit enfant (Luca) qui a une place particulièrement importante dans l'imaginaire d'AM à ce que je peux en percevoir – je me suis longtemps demandé (je me demande toujours) quelle est l'angle important (qui m'importerait le plus) dans cette façon de concevoir ce héros

(6) ça a à voir avec sa religion, et l'époque et rechercher – dans les documents administratifs – cela aurait-il une importance ? Ce critère (l'importance) est sans cesse convoqué – et parler de ces gens, dont certain.es sont encore en vie sans doute (du moins leurs descendants) (je crois que les enfants d'AM sont encore de ce monde) est-ce que ça n'aurait un caractère sinon délictueux, au moins obscène ? Quelle est la limite du documentaire ? J'ai vaguement voulu concevoir que tout se terminerait ce 9 mai-là – mais il y aurait quelque chose d'impossible aussi parce que la plupart des informations que je tiens plutôt du support livre sont déjà évidemment postérieures à cette date

(7) le référence est le film *Kind of Kindness* (Yorgos Lanthimos, 2024) vu la veille ou l'avant-veille, la fille aux yeux bleus est la même que celle qui jouait dans son film précédent rôle pour lequel elle a obtenu un oscar – sans doute égérie – c'est pour dire

l'ampleur de l'inscription de ce film et de ses acteurs (et techniciens etc.) dans l'industrie et l'idéologie afférente

(8) ce genre de petite salade me complique l'existence – je n'ai d'ailleurs toujours pas trouvé le style ou le genre ou le ton de cette narration – il y a (il y aurait) aussi à tenir compte des diverses lettres qu'AM a écrites (on en découvre quelques unes ici) – il y aurait aussi à prendre en compte les divers développements déjà réalisés durant les séances « dialogues » d'atelier

(9) Mario Moretti fait une allusion à cette différence d'âge : « toi tu es le président de la DC, je n'allais pas encore à la crèche que tu avais déjà commencé à gouverner le pays. Tu ne peux quand même pas me dire que tu as la charge d'une famille comme tout un chacun... » : il y a sans doute dans la relation qu'ils entretenaient une composante père-fils

(10) hier ou avant hier Shelley Duvall (et non Winters, je confonds les prénoms) (elle est de 49) qui joue le rôle de Wendy Torrance, la mère du petit Dany et la femme de l'écrivain Jack reclus dans cet hôtel Overlook vide)

(11) c'est le même (Dany) qui en a le pouvoir-et de voir aussi bien ces ectoplasmes dans les couloirs de l'hôtel – il y avait alors (en 1980) un important engouement pour ce type d'affaire (L'exorciste (Friedkin, 1973) faisait (avait fait : la salle du cinéma Hautefeuille était comble, et parfois, on sortait des gens dans un état deuxième – parfaitement possédés) un tabac – on avait attendu cette sortie deux ou trois ans (les

avons de crâne d'œuf reniflaient les diamants de l'autre cinglé mégalomane et il allait partir l'année suivante)

(12) en l'occurrence Spielberg mais il a jeté l'éponge

(13) même en note

(14) le même acteur interprète le rôle d'Aldo dans le film de Giuseppe Ferrara L'affaire Aldo Moro (1986) (le prénom, en note de bas de page ou pas, suffit à l'identifier)

(15) ce qui est à nouveau arrivé : ce matin j'ai pris du retard – je retrace ici les mêmes contours, je préfère travailler le matin (personne ne m'emmerde, le téléphone ne sonne pas – il ne sonne que rarement c'est vrai) parfois l'écriture sonne une espèce de glas – au kilomètre – le jour est levé il faut que je sorte

(16) encore un mot avant de sortir: je n'ai pas relu les diverses évocations des dialogues (sauf ce qui s'est passé pour les deux jeunes gens assassinés à Milan : il ne fait pas de doute qu'il s'agisse d'un crime commis par l'extrême droite et qui, comme un certain nombre, n'a jamais été élucidé – il me convient de penser que l'élucidation des crimes se produit plus aisément quand il s'agit d'actes perpétrés par la « lutte armée » (« extrême » gauche) que par le terrorisme (extrême droite) – mais je sais qu'il reste à parler des « affaires » en cours et à rechercher dans les articles des éléments de fiction de Loockeed, Italcasse, Gladio – la loge p2 – mais surtout peut-être pas mais quand même

(17) je passais dans le parc l'autre jour et un type demandait « une chasuble » à un autre – je me suis demandé ce que ça pouvait être (le type était un prestataire – ce qu'il demandait était un gilet jaune ou orange) (on a de ces scrupules je suppose : la seule évocation de ce vêtement porte à jugement)

(18) je devrais mettre des liens (j'écris sous word libroffice pour les tirets longs et les liens m'ennuient) afin de créer des linéaments et fondements et remémorances (ce mot-là il ne le reconnaît pas)

(19) Achille Lauro c'est mon souvenir – il faut regarder prendre en compte les dates : Mogadiscio, j'ai l'impression de savoir qu'on a jeté le corps du pilote mort, sur le tarmac, avant l'assaut – pour cet épisode du bateau, c'est un homme paralytique et son fauteuil : qui fut jeté pardessus bord (il se peut qu'il ne s'agisse que d'un mauvais rêve – non, une exposition durerait trop longtemps, mais ça se passe en 1984-1985 – en tout cas, le type a été tué avant d'être jeté à l'eau, paraplégique et juif – le ministre des affaires étrangères italien de l'époque est Andreotti) (en fait, ça n'a que peu à voir avec les BR)

(20), (21), (22) à déployer sans doute pour une vision une image un état des lieux d'alors mais pas le temps ici

(23) (c'est que je tente d'arriver à (26) aussi) le fait que les armes aient été dans un état déplorable vient de ce qu'elles venaient des arsenaux de la guerre précédente et mondiale trente trois ans plus tôt au minimum – Germano Maccari (dont on parlera plus tard – plus tard que cette 9 dont on notifie en bas

de page) avait la réputation, pourtant, de s'y connaître en arme (mais il n'avait que 25 ans au moment des faits) – par ailleurs (je ne crois pas en parler dans l'épisode à lui consacré – je regarderai le numéro) est « l'inventeur » du mode opératoire de gambérisation : tirer dans les jambes des opposants à la cause, pratique très adoptée par les BR dans ces années-là

(24) il faudra expliciter les aspects de genre qui sont actifs dans cette histoire, actifs au sens où ils ne s'interrogent même pas -les armes sont utilisées par les hommes, les femmes s'occupent des costumes, de l'intendance – cet état de chose change au cours des années (par exemple Barbara Balzerini aura recours à la gambérisation

(25) peut-être penser à une galerie d'images, je poserai en fin celle où on voit AM à la place du mort, Eleonora au volant

(26) je me souviens de celle que portait l'acteur interprétant le rôle d'Enrico Mattei (son bracelet d'or en maille milanaise : mon grand-père en possédait une de la même facture, de marque Longines dont je ne sais pas le devenir – je le regrette amèrement) dans le film de Rosi (il le présentait un jour au cinéma des grands boulevards Max Linder Panorama (merveilleuse salle – je repense au Kinopanorama de la Motte-Piquet-Grenelle) interrogé par Michel Ciment

22.

Qui* va raconter les rues Gradoli, Montenevoso, Forte Trionfale, Montalcini ? Peut-être s'abstenir de Forte Trionfale (c'est

là, au troisième étage, dans un appartement assez semblable à la base prison du peuple, qu'Eléonora attend, s'active, tente de croire encore aux miracles – à poursuivre) (ce matin-là, c'est la dernière fois que lui et son escorte l'emprunteront – le matin même, au volant de la petite Fiat blanche immatriculé en corps diplomatique, Mario aura vu les deux voitures stationner là, en bas, dans la courette). Eux appelaient ça des bases. Le plus souvent, des appartements loués. Le plus souvent ? Celui de la rue Gradoli a été découvert vers treize ou quatorze heures, le dix-huit avril. Il faudra trouver le numéro : peut-être l'étage (96, 3°). C'est une espèce de voie privée, tenue par une barrière, les voitures n'y circulent que pour s'y garer ou s'en aller. Ce matin, c'est un mardi vers six heures trente, on a vu (ou pas) sortir le couple, un homme et une femme, jeunes, vêtus correctement comme un couple qui s'en va travailler tôt, tôt car l'avenir appartient à ce monde-là. lui s'est dirigé vers le centre, elle vers l'arrêt de bus, dans l'autre direction. Il se peut qu'ils se soient embrassés, mais ce n'est pas tellement le genre non plus – pour donner le change – pour ce qui les unit Vers neuf heures du matin, la femme qui vit en dessous s'est rendu compte d'une fuite d'eau, le plafond de sa salle de bain trempé et elle a appelé un plombier. En urgence, celui-ci arrive, ils montent frappent à la porte : pas de réponse. Frappent à nouveau, rien, appellent la police. Les carabinieri immédiatement sur place défoncent la porte. On se dirige vers la salle de bain, à droite : il n'y a personne, l'appartement est vide. Dans la salle de bain, la douche est ouverte et le jet se projette sur le coin du mur en faïence en mauvais état, dégradé détrempe, il y a un des carabinieri

qui ferme le robinet d'eau (détruisant ici encore une piste de preuve possible). Le tuyau de douche est dit-on coincé par un balai pour que, justement l'eau puisse pénétrer dans le mur, descendre, couler, imbiber, tremper, puis lentement détruire le revêtement et provoquer ce dégât comme on dit – l'assurance s'acquittera sans doute de ses devoirs. La police cherche alors, trouve des armes, des documents, des vêtements, des preuves matérielles. Le dix-huit mars, soit un mois avant, la police elle-même était passée sur ce pallier. Sans doute sur dénonciation. Ils avaient frappé à la porte : ils avaient dans l'idée qu'il pourrait s'agir d'une des caches possibles, parce qu'ils avaient toutes les pistes possibles à suivre. Des milliers, certes. Ils savaient trouver sans doute quelque chose : rien. Ils frappent à nouveau à la porte : rien. Et eux : rien non plus. Ils s'en vont. Vers la fin du mois de mars, Eleonora dira à Cossiga (ministre de l'intérieur, assez en cour avec l'agence centrale de renseignements – étazuniens – en la personne d'un certain Steve Pieczenik) de faire des recherches dans une rue Gradoli, à Rome : le ministre rétorquera « cette rue n'existe pas à Rome ». Le livre est titré We killed Aldo Moro. Au début du mois d'avril, le premier week-end, trois couples de commensaux sont réunis dans une maison de campagne et jouent – une tablette oui-ja indiquera comme adresse (on le lui demande, elle répond) Viterbo Bolsena Gradoli

* : oui qui ? La solution à deux voix qui a été mise au jour un soir à table (sûrement des pâtes à la sauce et une salade verte) est

difficile à emprunter – difficile surtout pour les pensées d'AM qui peuvent cependant se lire (mais écrire n'est plus penser) dans les lettres qu'il rédige (on ne s'entend pas sur leur nombre, 75, 92 d'autres chiffres sont évoqués) – comme disait Cyrano « il me manque une rime en eutre », il me faut un narrateur – une narratrice ? Le point de vue changera – je cherche
23.

groupe

Il y aura neuf communiqués plus un – un faux dont ici il est question – le groupe agit et fait part de ses (ex)actions par ce canal : il fait parvenir aux journaux de Rome, Milan, Gênes, que sais-je ses « communiqués » qui expliquent ses revendications – le style en est ampoulé, marxiste léniniste trotskiste rouge bolchévique peut-être bien – je ne sais pas exactement – d'ailleurs je n'en sais rien, je ne fais que consulter des archives, des sites, des livres – à la vérité (à quoi peut bien me servir de remuer toute cette boue?) ce texte a été écrit par un nommé Toni Chichiarelli (il semble que cela ait été établi – les sites en référence sont bourrés de faux raccords, d'erreurs, de complots, de fausses pistes, de cynismes, de perversions – le Toni en question est un faussaire (est-ce Toni ou Tony ? aucune idée, et tout le monde s'en fout) semble-t-il expert, mais le faux qu'il est censé avoir réalisé sent son état à plein nez disons – sauf pour ceux qui le lisent, les policiers en l'occurrence, ou les agents des services secrets mis sur cette trace – il sera indiqué comme le numéro 7 (en tout, il y eut neuf car ce canal de l'écriture est celui qui a été choisi par les guérilleros des brigades pour communiquer, avec le monde extérieur serait un peu trop dire : avec l'État et ceux qui sont capables de faire un geste dans une

direction donnée pour épargner la vie de l'otage – geste qui honorerait lesdites brigades de la qualité d'ennemi politique – qu'il n'est d'ailleurs en aucun cas question de leur attribuer – en aucun cas, dès midi le seize mars – en tout cas c'est ma thèse) (chacun.e a la sienne, nous sommes des milliers à nous occuper de ce qui ne nous regarde pas) – le communiqué numéro 7 sera découvert, après indication à la police, dans une poubelle de la place Giuseppe Gichino Belli, Trastevere (rive droite) à Rome – il annonce la mort par suicide d'Aldo Moro comme s'il avait pu se suicider, pourquoi pas après tout ? en se jetant la tête contre les murs ? en se coupant les veines des poignets avec son rasoir ? en tentant de s'évader et de se jeter par la fenêtre ? Ce n'est pas précisé – les abîmes de l'âme identifiés, les brigades déposent le corps supplicé, suicidé, mort en tout cas, dans un lac – au fond certainement – le vague problème ou ennui sera que le lac en question sera gelé à l'arrivée des éminences de l'enquête – on disposera d'hélicoptères, de voitures blindées, d'équipes de télévision, probablement de radio tout autant, de journalistes invétérés, et de brigades de plongeurs certifiés, qualifiés opérationnels pour explorer les fonds et les tréfonds de cette étendue de glace : on aura préalablement fait exploser à coups de dynamite ladite couche – on plonge – sans rien découvrir – on transporta ensuite tout ce joli monde dans ses pénates, peut-être ridicule, probablement penaud (on aura entre-temps vendu du papier et des heures de publicités, ce qui est quand même le moins) – on se donne du mal, en l'occurrence, sans doute plus que de coutume – peut-être : on cherche – sans trouver : le lendemain, ou le surlendemain, plutôt, la photo du président

Moro tenant à la main le journal du jour prouvera au monde qu'il est vivant et bien vivant – encore, pour quelques jours – pour explorer ces abîmes (de la bêtise ? de l'importance de donner au monde des gages des efforts consentis ? le bon grain, l'ivraie, allez trier...) on peut peut être clore l'étendue incommensurable de cette vie du Toni en question six années plus tard, dans la rue, le voilà en compagnie de sa femme et de leur petit enfant (prénomé Dante), qui rentre à la maison, il est assez tard, le petit dort ayant fermés ses poings, la mère sort de l'auto et est abattu de trois coups de feu – elle en réchappera dit-on – le conducteur tente de se sauver, il sera abattu de six balles dans le dos dit la chronique, augmentées de deux autres dans la nuque – il était de quarante-huit, ce qui lui faisait trente-six ans 24.

On dit que ça a duré cinquante-cinq jours. Il y en eut autant à Pékin (le titre d'un film réalisé par John Huston – pas des meilleurs) ou à Tunis (un de mes cousins je crois pour la durée de la guerre à Tunis – une façon de garder la tête hors de l'eau sans doute – ma mère parlait des chiclets et des chocolats que distribuaient l'armée US – mon père se taisait) ? Non mais c'est seulement parce qu'on oublie les nuits. Cinquante-cinq tout autant : le bras sur le visage, Moro dormait. Il prenait un somnifère léger, comme à la maison. Il mangeait plutôt des légumes comme à la maison (évidemment, les repas en représentation avaient une autre teneur), et comme à la maison, il s'agenouillait et priait. Il avait gardé ces rituels, Pourtant, Noretta n'était pas à sa droite, il n'avait pas à penser à aller vérifier si le gaz était fermé, il n'avait pas à se laver les mains, il n'avait pas à penser à son lendemain. Il avait à dormir.

Ses traits se figeaient. Dormir. Ses yeux se fermaient derrière son bras, il respirait calmement, s'ingéniait sans doute à construire des stratégies, sans doute pensait-il à tous ceux qui, dans cette même ville car il se savait à Rome, dormaient eux aussi. Dormir. Il faudrait écrire à Le sommeil du juste dit-on. Il pensait à son ami Cossiga, il se doutait qu'il avait été entrepris par les envoyés de Kissinger, ce chien galeux, il pensait à Andreotti – son bras cachait son regard et ça passait vite : il n'avait rien à attendre de lui, non plus que de son homologue au parti communiste, Berlinguer – ces autres chiens – il y a quelque chose qui évoluait dans son esprit, il les voyait comme des animaux, comme défendant un os, comme se battant dans la nuit, les ombres s'éloignaient et lui, son bras sur les yeux, allongé là sur cette mauvaise couche, sur cette vilaine couverture, lui allongé là, attendait le dénouement et l'action du somnifère sur ses nerfs, son métabolisme, qui voyaient s'étioler les ombres – le petit Luca – les enfants – un homme comme un autre, à qui on enlève de force l'amour des siens – pris uniquement pour ce qu'il représente – pris pour un fou – il ne faut pas trop réfléchir car sinon le sommeil fuit tu sais Aldo – l'escorte abattue, cette escorte qui aurait au minimum dû compter le double de policiers – Andreotti ou Fanfani en disposaient, eux – ne pas bouger, attendre tranquillement que viennent le double le doute le calme le repos – un de ces matins, il sera éternel : le paradis, l'enfer et Montini qui doit dormir, lui aussi, assis – vieux ridé sa main droite tenant sa main gauche presque déjà enfuit – le jour du deuxième anniversaire de cette révolution fleurie d'œuillets du Portugal, la lettre du pape – le

même jour que celui qui fête la libération du pays – Moro s’endort comme il s’endormit même le 14 avril quand on lui annonça la sentence : « la mort, Président » – non impossible d’y croire, non – les paupières s’alourdissent, le calme le repos les ombres qui s’éloignent le rire des enfants qui courent sur le rivage et le soleil et les chapeaux – Moro s’endort

25.

